

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

POÉSIES LYRIQUES
DE
GOETHE & SCHILLER

TEXTE ALLEMAND

35639. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE

9, rue de Fleurus, 9

•

POÉSIES LYRIQUES

DE

GOETHE & SCHILLER

TEXTE ALLEMAND

PUBLIÉ

AVEC DES NOTICES LITTÉRAIRES ET DES NOTES

PAR

HENRI LICHTENBERGER

Professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

SCHILLER

NOTICE SUR LES POÉSIES LYRIQUES DE SCHILLER

I

Autant les débuts de Goëthe dans la vie sont brillants, facilités par un concours de circonstances favorables, autant ceux de Schiller sont modestes et insignifiants, quelquefois même pénibles. Sa famille était de condition obscure et à peu près sans fortune : sa mère était fille d'un aubergiste de Marbach ; son père, après avoir été chirurgien dans un régiment de hussards bavarois, était devenu officier dans l'armée wurtembergeoise. Schiller est donc obligé de travailler pour vivre et de chercher à se créer au plus tôt une situation. Au sortir de l'enfance il entre à l'Académie fondée par le duc Charles-Eugène à la Solitude, près de Stuttgart. Comme fils d'officier, il reçoit dans cet établissement l'instruction gratuite ; mais il est cloîtré, loin du monde, soumis à un régime militaire des plus stricts ; il est obligé de renoncer à étudier la théologie, vers laquelle il se sentait attiré, pour faire du droit, puis de la médecine ; enfin il lui faut s'engager à passer sa vie au service du duc de Wurtemberg. Il débute dans la vie, pauvre et dépendant. A la sortie de l'Académie il est nommé chirurgien au régiment de grenadiers du général Augé aux appointements de 18 florins par mois, toujours

soumis au régime militaire, obligé de se plier sans murmurer aux injonctions d'un souverain despotique et tracassier qui intervenait volontiers dans la vie privée de ses sujets et surveillait de fort près leur conduite. Deux ans ne se sont pas écoulés que Schiller trouve que son existence à Stuttgart n'est plus tenable. Il s'enfuit secrètement, comme un déserteur, et recouvre son indépendance. Mais à quel prix ! Il lui faut se cacher, de peur d'être ramené en Wurtemberg et livré au duc. Il s'est endetté pour payer l'impression de son premier drame, les *Brigands* ; il est sans ressources, sans position stable, obligé de compter pour vivre sur l'assistance de ses amis ; nous le trouvons tantôt à Mannheim, où il cherche à faire représenter ses drames, tantôt en voyage, en séjour à Oggersheim, dans une misérable auberge de village, ou à la campagne de Bauerbach, où Mme de Wolzogen, la mère d'un de ses camarades de l'Académie, lui offre un asile. Toujours il est talonné par la nécessité de se faire une position, incertain du lendemain, privé du calme et du repos dont il aurait besoin pour travailler.

A d'autres points de vue encore, Schiller se trouvait moins bien partagé que Goethe à son entrée dans la vie. Goethe a joui, sa vie durant, d'une santé robuste. C'était un homme sain et vigoureux, toujours prêt à se dépenser, en voyage, au bal, à la chasse, capable de rester à cheval sans fatigue pendant une journée entière, lorsqu'il était en tournée aux environs de Weimar ou qu'il faisait la campagne de 1791 aux côtés du duc Charles-Auguste. Il avait non seulement la force, mais la beauté, l'élégance : il était excellent comédien amateur ; dans sa jeunesse il éblouissait la société de Francfort en patinant, drapé dans le brillant manteau de pourpre de sa mère ; à soixante ans, il apparaissait à un bal de cour costumé en templier et il excitait l'admiration générale par son air de tranquille et imposante dignité. —

Schiller, au contraire, était maladif, faible de la poitrine, et de bonne heure tourmenté par des accès de fièvre catarrhale. De plus, son physique était loin d'être séduisant; la grâce surtout lui faisait tout à fait défaut. Dans l'uniforme raide et étriqué de chirurgien de grenadiers il marchait, à ce que raconte un de ses amis, « comme une cigogne ». Il manquait de goût et prêtait à rire lorsqu'il déclamait ou jouait une pièce de théâtre. A l'Académie, ses camarades se divertissent à ses dépens un jour qu'il joue le rôle de Clavigo; quelques années plus tard, il donne lecture de son drame la *Conjuration de Fiesque* aux comédiens du théâtre de Mannheim, et déclame sa prose avec une emphase si ridicule, qu'il met en déroute tout son auditoire; fort heureusement pour Schiller, le régisseur du théâtre lui demande, par politesse, son manuscrit pour voir le dénouement du drame, et, à la lecture, il en découvre, à son grand étonnement, tous les mérites. — Schiller d'ailleurs se préoccupait peu des choses extérieures, et sa sensibilité physique paraît avoir été quelque peu rudimentaire. Il était peu soigné de sa personne, pour ne pas dire malpropre; sa chambre de Stuttgart était un taudis empesté par l'odeur du tabac, où l'on trouvait, pêle-mêle, des exemplaires des *Brigands*, des pommes de terre, des assiettes vides, des bouteilles et autres objets divers. Plus tard encore, Gœthe, dans les premiers temps de son intimité avec Schiller, s'était, à plusieurs reprises, presque trouvé mal dans le cabinet de travail de son ami; il finit par découvrir que celui-ci conservait des pommes pourries dans le tiroir de sa table et trouvait plaisir à l'odeur qui s'en dégageait.

Évidemment Schiller, pauvre, maladif, peu séduisant d'extérieur, n'était ni fait pour briller et plaire dans le monde, comme Gœthe, ni fait non plus pour s'y trouver à l'aise et pour beaucoup jouir de la vie de société. Aussi le voyons-nous de bonne heure se désintéresser en

quelque sorte du monde extérieur, pour vivre dans le monde de la pensée, des idées abstraites. Il n'est pas, comme Goethe, un observateur patient et impartial de la nature; il n'éprouve même pas le besoin de transformer en poésies les événements de sa propre vie extérieure, les sentiments qu'il a réellement éprouvés, les émotions qui l'ont agité. Presque toujours ses poésies sont des professions de foi d'un philosophe ou d'un moraliste qui cherche à nous faire connaître et partager ses théories, ses convictions.

A vingt-deux ans il réunit ses premières fantaisies lyriques jointes à quelques essais poétiques de ses amis sous le titre étrange d'*Anthologie pour l'année 1782, imprimée dans l'imprimerie de Tobolsk*. Dans ce premier recueil c'est la poésie amoureuse qui domine, — mais une poésie d'un caractère très particulier. Schiller s'était épris à Stuttgart de la veuve d'un capitaine, Mme Vischer; c'était une blonde de trente ans, aux yeux bleus, maigre, — « une vraie momie », d'après le témoignage d'un camarade facétieux de Schiller, — et elle ne brillait guère plus par son intelligence que par sa beauté. C'est pour elle que Schiller compose ses *Lieder à Laure*, poèmes étranges, où brillent çà et là des expressions heureuses et hardies, mais où se déploie en général un lyrisme exaspéré, plein d'emphase et de mauvais goût. Dans ces *lieder* déjà se manifestent clairement les tendances philosophiques de l'esprit de Schiller. Cette Laure adorée par le poète, il ne cherche nulle part à la caractériser, à la faire connaître; il n'analyse pas les sentiments qu'elle lui inspire, il ne raconte ni comment cette passion lui est venue, ni ce qu'elle est devenue. Les *Lieder à Laure* ne sont le plus souvent que des développements tout à fait généraux sur l'amour. Dans la poésie intitulée *Fantaisie*, par exemple, Schiller célèbre l'amour comme principe éternel de l'univers. Il règne dans le monde inorganique :

c'est la loi de l'attraction des corps ; sans lui l'univers s'écroule, les mondes retombent avec fracas dans le chaos : « Pleurez, ô Newtons, leur chute gigantesque ! » L'amour règne aussi dans le monde organique, dans le monde de la pensée : c'est la loi de sympathie qui unit les âmes, qui accouple même les sentiments, même les idées abstraites : la ruine *s'attache* à l'orgueil, l'envie *se cramponne* au bonheur, l'avenir *se précipite dans les bras* du passé, le temps cherche à *s'unir d'un éternel hymen* avec l'Éternité.... Le poète, on le voit, plane bien au-dessus de la réalité vulgaire et terre à terre, bien au-dessus de Stuttgart et de la maigre Mme Vischer ; ce n'est plus un chant d'amour qu'il nous fait entendre, mais des réflexions philosophiques sur les grandes lois qui régissent l'univers, et il finit par s'égarer au plus profond des brouillards de l'abstraction.

II

Le 7 juin 1784, Schiller recevait à Mannheim un paquet de Leipzig : quatre personnes, qui lui étaient entièrement étrangères, lui adressaient des lettres pleines de sympathie et de chaleureuse admiration ; l'une d'elles, en outre, avait brodé pour le poète un précieux portefeuille, une autre, dessiné son portrait et celui des trois autres personnes, une troisième, mis en musique un morceau de chant des *Brigands*. Ces amis inconnus de Schiller étaient deux jeunes gens, Ferdinand Huber, Gottfried Körner (plus tard conseiller d'appel à Dresde) et leurs fiancées Dora et Minna Stock. L'année suivante, Schiller, fatigué de la vie agitée et vide qu'il menait à Mannheim, se rend, sur l'invitation de ses nouveaux amis, en Saxe. Là il trouve une cordiale hospitalité, il se sent entouré d'estime et d'affection, encouragé dans ses espérances de poète : et

pendant l'été de 1785, qu'il passe en partie à Gohlis, un petit village des environs de Leipzig, il compose l'*Hymne à la Joie* (*An die Freude*), où le bonheur, nouveau pour lui, d'être entourés d'amis sûrs et dévoués s'épanche en strophes pleines de flamme.

« Vous à qui échet l'heureux destin d'être l'ami d'un
« ami, vous qui avez conquis une aimable compagne,
« mêlez vos transports aux nôtres! Oui... quiconque,
« sur ce globe, peut nommer sienne, ne fût-ce qu'une
« âme! Mais celui qui jamais ne l'a pu, qu'il s'esquive
« en pleurant de notre réunion. »

Avec le séjour de Schiller en Saxe commence une nouvelle phase de son existence. Il se rend compte de ce qui lui manquait encore. Jusqu'alors il n'avait écouté, pour composer ses premières œuvres que sa passion et son imagination; lorsqu'il travaillait, il était en proie à une véritable fièvre, qui l'exaltait pour un moment, puis le laissait abattu: « Ce que je suis, disait-il, je ne le suis vraiment que par une exaltation de mes forces qui, souvent, n'est pas naturelle. » Il voyait maintenant qu'il lui fallait une base solide de connaissances, de faits et d'idées dont il ferait la matière de ses poésies, au lieu de s'agiter dans le vide; or, il n'avait guère d'expérience de la vie et des hommes; son existence avait été mesquine et insignifiante et il ne trouvait pas grand'chose qui pût valoir la peine d'être chanté; de plus, il n'avait pas, comme Goethe, l'amour de l'observation extérieure, de l'analyse de soi-même. Pour suppléer et servir de complément à l'expérience, à l'observation directe, force lui était donc d'avoir recours à l'étude et aux livres. Aussi, son *Don Carlos* une fois terminé, se décide-t-il à laisser pendant quelque temps la poésie de côté et à se consacrer à l'histoire.

Nous n'avons pas à suivre Schiller dans le détail de ses études historiques. Disons seulement qu'en 1788 il

publie un fragment de l'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas*, que, dès l'année suivante, il est nommé professeur d'histoire à l'Université d'Iéna, et que, pendant plusieurs années, il s'occupe avec activité et conscience de son métier, prépare avec grand soin ses cours, dirige une vaste publication de mémoires historiques et compose une de ses œuvres les plus connues, son *Histoire de la Guerre de Trente Ans*.

Les études historiques de Schiller, outre qu'elles lui procurèrent une position stable et indépendante, lui permirent d'amasser d'abondantes provisions de faits et d'idées qu'il put utiliser dans ses ouvrages futurs. De plus, elles eurent une influence des plus heureuses sur le développement de ses idées, l'amènèrent à réfléchir plus sérieusement sur le problème de la destinée humaine, à modifier et à élargir sa conception de l'existence. Trois poésies lyriques importantes, la *Résignation*, les *Dieux de la Grèce* et les *Artistes*, marquent les trois étapes principales de cette transformation.

Dans ses premiers drames, les *Brigands*, la *Conjuration de Fiesque*, *Intrigue et Argent*, Schiller s'était plu à nous montrer la lutte héroïque et malheureuse d'hommes énergiques et pleins de nobles aspirations contre une société mauvaise, corrompue ou vulgaire. Ces enthousiastes, épris d'un idéal de liberté et de justice, essayent de le réaliser en ce monde, de bouleverser une société qui tient à ses habitudes, à ses préjugés, à ses vices ; ils échouent tragiquement dans leur entreprise et périssent sans avoir atteint cet idéal auquel ils aspiraient. Il semble que pour l'homme il n'y ait d'autre alternative que de renoncer à l'idéal ou de renoncer au bonheur.

C'est au bonheur que Schiller déclare renoncer dans sa poésie sur la *Résignation*. C'est la plainte d'un idéaliste qui a renoncé aux joies faciles de l'existence pour suivre l'austère loi du devoir. « Moi aussi, dit-il,

j'étais né en Arcadie; à moi aussi, la nature, à mon berceau, a promis le bonheur; moi aussi, j'étais né en Arcadie: des larmes cependant, c'est tout ce que m'a donné le rapide printemps. » Confiant dans la promesse des dieux, l'idéaliste a renoncé à tous les biens de la terre, il a renoncé à sa jeunesse, il a refusé d'écouter la troupe des railleurs qui lui lance ses traits acérés: « Pour des espérances, — la poussière de la tombe prouve qu'elles mentent, — tu as sacrifié des biens assurés. Pendant six mille ans, la mort s'est tue.... » Et la mort est venue, et l'idéaliste qui n'a connu aucune des jouissances de la vie, demande à la Rémunératrice suprême le salaire qu'il a mérité. — Alors un génie invisible lui révèle la loi suprême de la destinée humaine :

« Deux fleurs s'épanouissent pour qui sait les trouver. Elles se nomment espoir et jouissance.

« Qui, de ces fleurs, a cueilli l'une, qu'il ne demande pas l'autre sœur! Jouisse qui ne peut croire; cette doctrine est éternelle comme le monde. Qui peut croire s'abstienne! — L'histoire du monde est le jugement du monde. »

L'idéaliste, en effet, fait un métier de dupe, s'il n'a renoncé au bonheur ici-bas que dans l'espoir d'une récompense future; car l'espoir d'être heureux, fût-ce même dans une autre vie, c'est déjà être heureux. Jouir ou espérer c'est tout un; ni dans l'un ni dans l'autre cas l'homme n'a droit à un salaire, car il a eu sa part de bonheur. Le sage, s'il a foi en l'idéal, se résignera : il saura qu'en renonçant à la jouissance présente, il lui faut renoncer aussi à toute jouissance future. Sa récompense sera sa foi même en l'idéal et il attendra, confiant, le jugement sans appel de l'histoire du monde, sûr que tôt ou tard triomphera la grande cause pour laquelle il a combattu.

„Die Weltgeschichte ist das Weltgericht!“

Schiller s'est donc *résigné*; il a accepté la douloureuse loi du renoncement absolu : agir conformément à notre dignité d'homme sans espoir de récompense et croire qu'un jour, après nous, se réaliseront, dans le cours des temps, les grandes choses que nous avons rêvées ou commencées. Et cependant il ne peut s'empêcher, dans sa poésie les *Dieux de la Grèce*, de jeter en arrière un coup d'œil de regret sur les songes dorés de sa jeunesse; il avait rêvé d'un monde où l'homme fait le bien sans effort, où il est heureux et sage en s'abandonnant à son instinct, d'un monde où tout est harmonie, où l'amère loi du devoir n'est pas en conflit avec ce désir de bonheur qui est au fond de chacun de nous; monde charmant, où la vie est douce et légère, que peut-être jadis les Grecs, heureux entre tous les hommes, ont un instant entrevu. — Il sait bien d'ailleurs que les dieux de la Grèce sont morts, morts pour toujours, que leur règne ne reviendra plus, que l'âge d'or, où l'humanité naïve vivait en étroite communion avec la nature, est passé sans retour. Désormais l'homme ne peut plus s'abandonner librement à ses instincts qui le poussent à jouir du présent; il doit écouter sa raison mûrie, éclairée par de longs siècles d'expérience, et elle lui commande de sacrifier son bonheur à sa dignité d'être libre et moral. Les dieux oisifs s'en sont allés chez eux, dans le pays des poètes, inutiles désormais à un monde qui est devenu trop grand pour qu'ils le mènent en lisière. Ils sont retournés chez eux, mais avec eux ils ont emmené la Beauté. Dans le monde d'à présent, il y a opposition entre notre bonheur et notre dignité, entre la réalité toujours vulgaire et la poésie. « Ce qui doit vivre immortel dans les chants des poètes, est condamné à périr dans la vie réelle. »

Mais Schiller ne reste pas sur cette parole amère et désenchantée. Il ne saurait, en effet, y avoir opposition entre la réalité et la poésie, et le véritable artiste ne

doit pas se détourner avec dédain ou colère du monde réel et de la vérité historique. Dans le poème des *Artistes*, Schiller nous montre la grandeur de leur mission. Ils doivent parler non seulement aux sens, mais encore à la raison; ils doivent, tout en charmant les hommes, les initier au Vrai et au Bien.

« Ce que la raison vieillissante n'a découvert qu'après des milliers d'ans écoulés était enfermé dans le symbole du beau et du grand, qui le révélait d'avance à l'entendement encore enfant. L'aimable image de la vertu nous fit aimer la vertu même; un sens délicat se révolta contre le vice, avant qu'un Solon eût écrit la loi qui produit lentement ses pâles fleurs. Bien avant qu'à l'esprit du penseur se présentât l'idée hardie de l'éternel espace... qui, dites-moi, leva les yeux vers la scène étoilée, sans deviner et sentir l'immensité. »

La beauté rend aimable pour l'homme l'austère devoir et lui facilite ainsi l'accomplissement de sa tâche quotidienne; la beauté le conduit par des sentiers fleuris vers la vérité éternelle et froide, elle lui laisse entrevoir, pressentir, ce qu'il *saura* plus tard, elle encourage ses efforts en lui faisant aimer d'avance le Vrai qu'il poursuit. Les artistes, à qui est confié ici-bas le dépôt sacré de la beauté, ont donc la plus noble tâche. Ils doivent guider l'humanité dans sa marche vers l'idéal; ils doivent lui faire aimer cet idéal de justice et de vérité, afin qu'elle sente toujours grandir en elle le désir de le réaliser. Le poète est l'allié puissant du savant et du moraliste, il doit préparer leur triomphe, et ce triomphe ne peut être complet que par lui. « La dignité de l'homme est remise entre vos mains, dit Schiller aux artistes, gardez-la! Elle tombe avec vous, avec vous elle s'élèvera! La sainte magie de la poésie a son rôle bienfaisant dans un sage plan du monde : que doucement elle nous guide vers l'océan de la grande harmonie. »

III

L'apaisement se fait dans l'âme de Schiller, si troublée, si tourmentée dans les premiers temps de sa jeunesse agitée. D'abord, il met fin à sa vie errante et décousue, il se fixe, il se fait son nid. Il se rend à Weimar, dans l'espoir d'y trouver, comme Gœthe, une position stable, et, après une période d'attente énerve et pénible, il finit par être nommé, grâce à l'appui de Gœthe, professeur d'histoire à l'Université d'Iéna (1789). L'année suivante, il épouse Charlotte de Lengefeld (22 février 1790), en qui il trouve une compagne qui sait le comprendre, l'aimer, et aussi le soigner avec dévouement quand reviennent des accès de la maladie qui le mine. Entouré d'affection par sa femme, soutenu par l'admiration et le respect de ses amis et de ses élèves, il a plus de loisirs et aussi plus de tranquillité d'esprit que par le passé pour travailler.

Et pendant six ans, de 1789 à 1795, il se livre à un labeur opiniâtre; sa muse se tait; il amasse des connaissances positives, des matériaux pour ses œuvres futures, il creuse plus profondément, qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors, ses idées sur l'art et sur la morale. A ses travaux historiques il ne tarde pas, en effet, à joindre l'étude de la philosophie; il lit les œuvres de Kant, attiré d'abord par la haute et stoïque morale du maître; plus tard il étudie plus particulièrement la *Critique du jugement* qui paraît en 1790, et où Kant expose ses idées sur l'esthétique. Sous l'influence de ce grand penseur dont il accepte le plus souvent les idées, mais dont souvent aussi, en disciple original, il combat et complète les idées, il arrive à une conception de la vie humaine plus nette et plus large, à des notions sur l'art plus précises et plus fécondes. Il expose ses idées philosophiques dans une série de traités de morale ou

d'esthétique (über das Pathetische. über Anmuth und Würde. Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen. über naive und sentimentalische Dichtkunst, etc.). Cet apprentissage théorique, pense-t-il, lui est nécessaire pour produire, dans la suite, des œuvres durables, d'une portée plus haute et plus générale que ses essais de jeunesse.

A ces études philosophiques il joint l'étude assidue de l'antiquité grecque. Poussé dans cette voie par Wieland, dont il avait fait la connaissance à Weimar, il avait bientôt reconnu que la littérature grecque avec ses chefs-d'œuvre de mesure et d'harmonie, empreinte d'une beauté si pure et si objective, lui enseignait les qualités qui lui faisaient le plus défaut : la pureté du style, la simplicité, le goût, la clarté. Dès 1788, il se plongeait dans l'étude d'Homère, et mandait à Kœrner que pendant deux ans il ne voulait plus lire aucun écrivain moderne. « Les anciens seuls, dit-il, me procurent des jouissances vraies. De plus, j'ai grand besoin d'eux pour épurer mon goût, qui, trop porté vers le précieux, l'artificiel, le recherché, commençait à bien trop s'éloigner de la vraie simplicité. » D'Homère il passe à Euripide, arrange *Iphigénie à Aulis*, des scènes des *Phéniciennes* ; et songe à faire une adaptation allemande de l'*Agamemnon* d'Eschyle. Plus tard, encouragé dans son enthousiasme pour les Grecs par son ami Guillaume de Humboldt, dont les auteurs de prédilection étaient Pindare, Thucydide et Eschyle, il voulut même apprendre le grec ; Humboldt, par bonheur, comprit que Schiller avait mieux à faire que de perdre son temps sur la grammaire grecque et le détourna de ce projet.

Enfin, à partir de 1794, il entre en relations suivies avec Goëthe, et cette amitié exerça sur lui une influence très considérable. Tout jeune, simple élève de l'Académie, il avait entrevu en 1779 Goëthe, déjà célèbre, en visite à Stuttgart avec le duc Charles-Auguste de

Weimar. Plus tard, en 1788, il fait sa connaissance à Rudolstadt, chez les dames de Lengefeld, qui désiraient rapprocher les deux poètes. Mais le moment était mal choisi : Goëthe revenait d'Italie, épris de la tranquillité sereine et du grand style des œuvres de l'antiquité classique, porté en outre à juger sévèrement ses propres œuvres de jeunesse ; comment eût-il pu être attiré vers l'auteur des *Brigands*, dont il se sentait si radicalement différent et en qui il voyait le représentant d'une jeune génération dont il ne partageait plus les idées. Goëthe se montra bienveillant pour Schiller, mais évita d'entrer en rapports suivis avec lui, si bien que ce dernier, blessé de se voir laissé à l'écart, à la fois attiré et repoussé par son illustre rival, ne savait plus s'il devait l'aimer ou le haïr ; il alla même jusqu'à écrire à Kœrner, que Goëthe lui semblait être un égoïste de grande marque, doué du redoutable pouvoir de s'attacher les autres, sans jamais se donner lui-même. Pendant cinq ans, Goëthe et Schiller, quoique proches voisins (l'un habitait Weimar et l'autre Iéna), restèrent étrangers l'un à l'autre sans se douter que, par des voies fort différentes, et avec des natures foncièrement opposées, ils étaient cependant arrivés à peu près à la même conception de l'art. A la fin de 1794 enfin, le rapprochement entre les deux grands poètes se fit par une circonstance fortuite. Schiller demanda à Goëthe de collaborer à une revue, les *Heures*, dont l'éditeur Cotta lui avait confié la direction et pour laquelle il sollicitait le concours de tous les grands écrivains de l'Allemagne. Les deux poètes se revirent, et, cette fois, se comprirent. Tardivement nouée, leur amitié n'en fut que plus solide, car le hasard les avait réunis au moment où ils pouvaient utilement se rencontrer. « Désormais, écrivait Schiller à Goëthe, je puis espérer que nous ferons de compagnie le reste du chemin, quelque long qu'il soit encore, et cela avec d'autant plus de pro-

fit que, dans un long voyage, ce sont toujours les derniers compagnons qui ont le plus à se dire. » Leur amitié fut, jusqu'au bout, sans nuages. Ils se voyaient le plus souvent possible et entretenaient de plus une correspondance incessante sur les sujets les plus variés. Pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Schiller, en 1805, cette union intime entre les deux grands poètes, née d'un enthousiasme commun pour le vrai et le beau, subsista sans que jamais aucun dissentiment ait pu se glisser entre eux, et produisit les fruits les plus heureux.

Schiller, avec une remarquable clairvoyance et une touchante modestie, reconnaissait les défauts inhérents à la nature même de son génie de poète. Il savait que sa connaissance des hommes et des choses était moindre que celle de Goëthe. Il ne gouverne, dit-il, « qu'une famille d'idées un peu nombreuses, que, de grand cœur, il voudrait étendre pour en faire un petit monde; » il se plaint de sa pauvreté en connaissances acquises qui l'oblige à faire de peu beaucoup, à mettre à profit de son mieux le peu d'argent comptant dont il dispose, et à produire par la forme une variété qui manque au fond. Sur un autre point encore il avoue son infériorité vis-à-vis de Goëthe; il sent qu'il est moitié poète, moitié philosophe; que parfois il se laisse entraîner par son imagination lorsqu'il veut philosopher; qu'inversement, l'esprit philosophique reste trop visible dans ses œuvres littéraires; qu'il lui faut donc, en définitive, s'efforcer de maintenir chacune de ces deux facultés dans les justes limites qu'elle ne doit pas franchir. Combien lui était donc profitable son intimité avec Goëthe, qui possédait tout juste à un degré éminent les dons qui lui faisaient défaut! La froide raison, chez Schiller, prenait parfois la place de l'imagination poétique : or la faculté maîtresse de Goëthe était précisément ce don d'intuition immédiate et vivante des

choses extérieures; toujours il laissait venir l'inspiration, il l'attendait sans jamais lui faire violence; parfois même, avons-nous vu, il composait, comme un somnambule lucide, sans avoir exactement conscience de ce qu'il faisait. Schiller, plutôt penseur qu'observateur, connaissait mal le monde extérieur. Goëthe, au contraire, s'intéresse à la nature tout entière; il l'aime en artiste, il l'étudie en savant; il observe ses mille formes variées, la série infinie des êtres, depuis la pierre et la plante jusqu'à l'homme. Nul mieux que lui n'a compris la vie si riche et si complexe de l'univers, et si toute âme, toute *monade*, est un miroir du monde entier, aucune n'a reflété une image du monde plus riche et plus colorée, plus exacte et plus complète que l'âme de Goëthe.

Schiller trouve en Goëthe, dans toutes les circonstances, grandes ou petites, un ami, un conseiller fidèle. Il accepte de lui des conseils d'hygiène, apprend à mieux organiser ses journées, à répartir plus régulièrement son temps entre la veille et le sommeil. Il discute avec lui toutes ses œuvres nouvelles, travaille d'après ses indications; il trouve en lui un directeur de théâtre toujours prêt à jouer ses pièces, à les monter avec un soin minutieux; un critique d'une merveilleuse sûreté pour guider son goût et aussi pour apprendre au public ce qu'il fallait penser de ses œuvres nouvelles; un ami complaisant, toujours disposé à lui donner les renseignements de toute nature dont il avait besoin et à le fournir abondamment d'idées nouvelles.

Cette année 1794 fut pour Schiller le moment décisif de sa vie. Jadis il avait quitté la poésie pour se livrer à l'étude de l'histoire et de la philosophie; il se sentait maintenant poussé irrésistiblement vers la poésie à laquelle ses travaux spéculatifs le ramenaient sans cesse. Lassé des théories et des abstractions, stimulé d'autre part par les conseils et par l'exemple de Goëthe, il so

décide donc à fermer, pour un temps au moins, l'échoppe philosophique, et à reprendre, mûri par six années de labeur patient, son ancien métier de poète. Il se met au travail avec une énergie admirable. Miné par une maladie qui ne pardonne pas, il veut du moins « sauver de la catastrophe ce qui méritait d'être sauvé ». Il se sent perdu ; et avec une activité fébrile, il cherche à tirer le meilleur parti possible des quelques années de répit que lui laisse la mort. Possédant à fond toute la partie technique de son métier de poète, il n'est pas, comme Goethe, obligé d'attendre l'inspiration. Dans toute œuvre poétique, surtout dans un grand drame, il y a, au moment de l'exécution, bien des parties qui demandent, pour être menées à bonne fin, un travail en quelque sorte mécanique, sans que le poète soit obligé de tendre pour cela tous les ressorts de son âme. Schiller qui était un merveilleux ouvrier en vers, et qui avait la main habile et sûre, pouvait ainsi mettre à profit chaque bon moment, même ces instants de demi lassitude où il faut un effort de volonté pour se mettre au travail. C'est ainsi que pendant les dix ans que dura son intimité avec Goethe, il put fournir une somme énorme de travail ; comme auteur dramatique, il était d'une étonnante fécondité : chaque été il produisait un nouveau drame ; c'est d'abord la trilogie de *Wallenstein*, puis *Marie Stuart*, la *Pucelle d'Orléans*, la *Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell* ; il s'occupait activement du théâtre de Weimar, montait *Stella* de Goethe, arrangeait pour la scène *Iphigénie* et *Egmont*, faisait des adaptations de pièces étrangères, telles que *Macbeth* de Shakespeare, ou *Phèdre* de Racine ; il composait en outre des poésies lyriques quelquefois fort étendues, comme la *Cloche* par exemple ; il dirigeait à la fois la publication des *Heures* et de l'*Almanach des Muses* ; enfin il entretenait une volumineuse correspondance avec ses amis, avec Gœthe, Kœrner et Guillaume de

Humboldt en particulier. C'était un besoin pour lui de mener de front de nombreux travaux ; il mettait une œuvre nouvelle en train avant d'avoir terminé celle dont il s'occupait. Travailleur infatigable, il se soutenait dans les derniers temps de sa vie par des moyens violents, quand son corps épuisé refusait le service. Il vivait trop vite pour pouvoir vivre longtemps. Lorsqu'il eut épuisé tout ce qu'il y avait en lui d'énergie vitale, la mort le prit brusquement, tandis qu'il préparait un nouveau drame, *Démétrius*.

Lorsque Schiller, dans les débuts de sa liaison avec Goethe, quitta la spéculation abstraite pour la poésie, il commença par faire voile, comme il dit, tout près du rivage de la philosophie, avant de naviguer plus avant dans la libre mer de l'invention. Il avait, pendant de longues années, médité, réfléchi et consigné les résultats de ses réflexions dans des traités de philosophie souvent abstraits et arides. Maintenant il éprouvait le besoin d'exprimer en vers les idées auxquelles il était arrivé. Il se remet donc à composer des poèmes philosophiques, dans le genre des *Artistes* ou des *Dieux de la Grèce*, qu'il avait produits quelques années auparavant. Le fond même de ses idées n'avait guère varié depuis cette époque ; il n'avait fait que leur donner plus de précision. Dans ses *Lettres sur l'Éducation esthétique de l'homme*, il avait donné l'expression définitive de sa conception de la vie et du progrès. Un poème éloquent et ingénieux, quoique parfois obscur, qui est connu aujourd'hui sous le titre de *l'Idéal et la Vie*, ne fait que reproduire les idées maîtresses de ces *Lettres*. Quel est le plus haut état de félicité que nous puissions concevoir ? C'est la vie d'un être dont les désirs et la raison seraient en harmonie ; c'est l'existence des dieux grecs libres et toujours jeunes au milieu de la ruine éternelle. « Légère à l'égal du zéphyr, la vie des immortels s'écoule dans l'Olympe, toujours sereine, pure et unie comme

un miroir. » — Quelle est, au contraire, notre destinée réelle? C'est d'être toujours tiraillés entre nos désirs et notre raison, entre nos passions, nos penchants matériels, nos instincts bas qui nous attirent vers la terre, et notre intelligence qui nous montre ce qui est raisonnable, notre conscience qui nous prescrit de faire le bien. « Entre la joie des sens et la paix de l'âme flotte le choix inquiet des hommes. » — Par quelle voie pourrions-nous nous rapprocher de cette existence idéale que nous rêvons? Notre corps, nos instincts grossiers nous attirent vers la matière, mais la matière elle-même est toujours revêtue d'une forme; sachons renoncer à jouir de la matière, à satisfaire nos désirs et apprenons à goûter les mille formes variées sous lesquelles cette matière s'offre à nous. « Voulez-vous dès cette terre ressembler aux dieux, être libres dans le royaume de la mort? ne cueillez pas les fruits de son jardin. Que le regard se repaisse de leur éclat; mais les joies passagères de la jouissance sont punies aussitôt par la fuite du désir. » La contemplation des pures formes, de la beauté sous tous ses aspects nous affranchit de la dure réalité; elle nous facilite l'accomplissement du devoir, elle nous rend véritablement libres. Pénible est la recherche de la vérité et laborieuse; « seul, l'esprit que nulle fatigue ne rebute, entend bruire la source du vrai, profondément cachée »; mais il est doux de contempler, dans sa majestueuse beauté, l'ordre éternel de l'univers, dont le savant essaye péniblement de déchiffrer les lois. Pénible aussi est l'accomplissement du devoir, et nul ne peut se vanter d'avoir toujours obéi à la voix de sa conscience, d'avoir plié en toute circonstance sa nature triste et nue à la loi austère du devoir; mais apprenez à aimer les belles actions, goûtez la beauté de l'âme comme vous goûtez la beauté de la nature, et vos instincts cesseront peu à peu de lutter contre la loi morale; vous serez bon non parce qu'il

le faut, mais parce qu'il vous plaît de l'être. Pénible enfin est la vie humaine avec le cortège de souffrances que nous impose une inexorable destinée; mais que l'homme apprenne à ne pas se révolter contre l'inévitable, à se résigner; « dans les régions sereines où habitent les formes pures, on n'entend plus gronder la sombre tempête des lamentations. Là, la douleur n'a plus le pouvoir de fendre l'âme, là il ne coule plus de larmes pour la souffrance, mais seulement à la vue de la vaillante résistance de l'esprit. » L'homme a deux maîtres impérieux : ses désirs et sa raison; il ne doit être esclave ni de l'un ni de l'autre, mais rester *libre* en apprenant à *désirer* ce qui est *raisonnable*.

Vérités philosophiques, réflexions morales, pensées détachées; voilà le fond de presque toutes les poésies composées par Schiller en 1795, et si, dans les années suivantes, il s'essaye aussi dans le genre plutôt épique de la ballade, il n'en continue pas moins à cultiver le genre didactique; et la *Cloche*, par exemple, qui a été composée en 1799, présente une série de tableaux de la vie humaine et rentre également dans le genre didactique. Schiller, dans sa seconde jeunesse poétique, s'intéresse toujours aux grands problèmes qui le passionnaient à son entrée dans la vie : Qu'est-ce que le Bien, le Vrai, le Beau? Quelle est la mission de l'artiste? En quoi consiste la liberté humaine? Comment l'homme doit-il agir et penser? Comment lutter contre la destinée? Il est philosophe et moraliste autant que poète, et les idées abstraites l'attirent autant et plus que le spectacle varié de l'existence humaine.

Au point de vue de la forme, les poésies philosophiques de Schiller ne sont quelquefois que des fragments versifiés de ses propres œuvres en prose; nous citerons, par exemple, *Christophe Colomb* (Columbus) et *Les Guides de la Vie* (Die Führer des Lebens). — Souvent aussi, Schiller reprend sous une autre forme des idées

discutées dans ses ouvrages antérieurs; il développe et complète des indications sommaires qu'il avait données dans ses écrits philosophiques. Son style, quoique semé de brillantes images, reste en général abstrait; Schiller se borne à « énoncer en poète les maximes de la raison ». En lisant dans l'*Almanach des Muses* pour 1798, les *Paroles de la Foi* (*Die Worte des Glaubens*) à côté de la petite poésie de Goëthe intitulée *Souvenir* (*Erinnerung*), Kœrner se sentait frappé par le contraste que présentaient ces deux génies si profondément différents : Goëthe, disait-il, était plutôt *poète*, Schiller plutôt *orateur*, et il discernait à son amis ce bel éloge : « Tout ce que peuvent la langue, l'harmonie des vers, le rythme et la dignité du style pour mettre brillamment en lumière une pensée, et cela sans y ajouter aucun élément sensible, — tout cela, me semble-t-il, tu l'as mis dans tes œuvres. » — D'autres fois enfin, dans la *Jeune Étrangère* (*Das Mädchen aus der Fremde*), le *Partage de la Terre* (*Die Theilung der Erde*), la *Cloche* (*Die Glocke*), *Désir* (*Sehnsucht*), le *Pèlerin* (*Der Pilgrim*), etc., la poésie de Schiller est plus plastique, plus vivante. Dans ces poèmes moitié descriptifs et moitié philosophiques, où l'on admire l'idée et aussi la brillante enveloppe sensible dont elle est revêtue, nous voyons plutôt encore que dans ses ballades, les inspirations les plus hautes et les plus originales de sa muse lyrique. Les images particulières qu'il choisit pour mettre en relief telle ou telle idée générale se détachent nettes, bien en relief, et sa manière se rapproche de ce symbolisme particulier à Goëthe qui consiste, comme nous l'avons déjà vu, à remonter du particulier au général, à voir dans l'image particulière l'idée générale qu'elle renferme. Sur ce point, Schiller reconnaît d'ailleurs expressément l'influence de Goëthe : « Vous me déshabitez toujours plus, écrit-il, de cette tendance, fâcheuse en toute circonstance et surtout en

poésie, qui consiste à descendre du général au particulier; vous me conduisez, au contraire, du cas particulier à la loi générale. Votre point de départ est toujours petit et étroit, mais conduit à de vastes perspectives, ce qui satisfait un esprit comme le mien. Par l'autre route, au contraire, sur laquelle, abandonné à moi-même, je m'engage si volontiers, mon horizon, vaste d'abord, va en se resserrant, en sorte que j'ai le sentiment désagréable de me trouver, en fin de compte, plus pauvre qu'au début. »

En 1796 avaient paru les *Xénies*, dans lesquelles Goethe et Schiller prenaient à partie leurs ennemis communs, toute la troupe des médiocrités envieuses, des ambitieux maladroits, des critiques plats et vulgaires. L'effet produit fut considérable. Dans toutes les classes cultivées de la société on se passionna pour ou contre les deux poètes; partout paraissaient des critiques, des ripostes, des pamphlets. Tous ceux qui se sentaient atteints ou menacés s'empressaient à faire connaître et imprimer leur indignation contre ces perturbateurs de la paix publique. Les deux amis laissaient tranquillement s'écouler ce débordement de satires, d'épigrammes, d'injures. « Après notre folle équipée des *Xénies*, écrivait Goethe à Schiller, il nous faut travailler à de grandes et nobles œuvres d'art, et, pour la confusion de tous nos ennemis, reparaitre, nouveaux Protées, sous une figure empreinte de dignité et de noblesse. » Pendant l'été de 1797, Schiller et Goethe, qui préparaient l'un *Wallenstein*, l'autre *Hermann et Dorothee*, et qui correspondaient sur la différence entre l'épopée et la tragédie, s'exercent dans le genre épique de la romance et de la ballade, et récoltent une ample moisson poétique. Goethe compose le *Chercheur de Trésors*, l'*Apprenti sorcier*, la *Fiancée de Corinthe*, le *Dieu et la Bayadère*, la *Légende du fer à cheval*; Schiller produit coup sur coup une série de récits poétiques : le *Plongeur*

(achevé le 14 juin), le *Gant* (19 juin), l'*Anneau de Polycrate* (24 juin), le *Chevalier Toggenburg* (31 juillet), les *Grues d'Ibycus* (achevées dès le 16 août, mais retouchées plus tard), le *Message à la Forge* (25 septembre). L'année suivante voit naître le *Combat avec le dragon* (18-26 août) et la *Caution* (30 août). En 1801 enfin paraît *Héro et Léandre*, en 1803 le *Comte de Habsbourg*.

Schiller s'était enfin dégagé des liens de la métaphysique pour traiter des « sujets palpables ». Ses ballades sont les plus connues, les plus populaires de ses œuvres lyriques. Elles sont claires, faciles à suivre; les personnages sont bien présentés, l'action intéressante, souvent dramatique, le récit est coulant, limpide; le style, toujours ferme et brillant, s'élève parfois jusqu'à la plus magnifique éloquence. Ce sont des tableaux d'une belle ordonnance, au coloris franc, d'un dessin irréprochable et nettement arrêté. Peut-être cependant, si l'on compare ces ballades à celles de Goëthe, ne peut-on s'empêcher, tout en admirant la perfection de la facture, de les trouver un peu sèches, un peu prosaïques. Schiller n'est pas, comme Goëthe, un grand *musicien*; il est éloquent, il excite l'admiration plutôt qu'il n'émeut et ne touche. Sa poésie, claire, lumineuse, raisonnable, n'a rien de mystérieux, de troublant, de vaporeux; elle n'ouvre pas, comme telle poésie de Goëthe, de vastes perspectives à la rêverie. Goëthe seul sait prêter une voix inquiétante à la forêt où bruit le vent; seul il sait décrire cet attrait fatal qu'exerce la sombre profondeur de l'eau sur l'âme humaine, ou exprimer ce je ne sais quoi de mystérieux qui, par une claire nuit de lune, circule à travers les méandres du cœur. Goëthe a vécu en communion intime avec la nature; elle lui a parlé, et il a écouté ses mille voix harmonieuses ou discordantes, douces et caressantes ou irritées et menaçantes; il a senti que l'homme fait partie de la

nature, qu'il en subit les puissantes et invisibles influences; et il note cette harmonie mystérieuse entre le cœur de l'homme et le milieu dans lequel il vit; un paysage est pour lui un état d'âme. Pour Schiller, rien de pareil : la nature n'est qu'un décor pittoresque et brillant dans lequel se meut l'homme, créature libre et morale, qui seul l'intéresse et l'émeut. Partout donc il nous montre l'homme aux prises ou avec la destinée ou avec la loi morale. Ses ballades ont toutes leur *moralité* souvent directement exprimée par le poète, toujours mise en relief par le dénouement. Le *Plongeur* avertit l'homme de ne pas tenter les dieux, et de ne pas chercher à découvrir les secrets que, dans leur clémence, ils enveloppent de ténèbres et d'horreur. Dans les *Grues d'Ibycus*, le chœur des Euménides se charge d'exprimer l'idée que Schiller veut rendre sensible : Heureux l'homme qui, exempt de fautes, conserve son âme pure, car il suit librement et sans crainte le chemin de la vie; mais malheur au coupable qui a violé les lois sacrées de la nature; tôt ou tard le moment de l'expiation viendra pour lui. L'*Anneau de Polycrate* nous avertit de toujours craindre la puissance redoutable et capricieuse de la Fortune. La *Caution* nous montre Denys le Tyran converti à la vertu par le spectacle de l'amitié fidèle qui unit Damon et Pythias. Même dans ses récits poétiques, Schiller ne peut se défendre de rester philosophe, et de nous présenter les scènes qu'il nous décrit comme des applications des lois générales qui régissent l'univers. Il est toujours le poète de l'idéal. Goëthe, dans sa vieillesse, disait à Eckermann : « Schiller, qui avait une vraie nature de poète, mais que sa tournure d'esprit portait à la réflexion, obtenait souvent par l'effort de la méditation ce que le poète doit produire librement et d'une manière inconsciente; il entraîna à sa suite bien des jeunes gens qui ne purent apprendre de lui qu'une seule chose, sa langue. »

C'est en ces termes que Goëthe, vingt ans après la mort de Schiller, appréciait ses tendances philosophiques et sa rhétorique. Et Schiller lui-même sentait bien son impuissance à rendre la réalité d'une manière *naïve*, à la manière des Grecs ou dans le style de Goëthe. Revenir purement et simplement à la nature, renier l'esprit moderne, pour se faire artificiellement un esprit grec, lui semblait impossible; aussi avouait-il hautement qu'il était plutôt le poète de l'idéal que celui de la réalité : « Je me demande, écrivait-il, si le poète moderne ne ferait pas bien de se fixer comme indigène dans le domaine qui n'est qu'à lui et d'y tendre à la perfection, plutôt que d'aller se faire vaincre par les Grecs, dans une sphère étrangère, où sa langue, sa culture, son monde, lui feront éternellement obstacle.... En un mot, le poète moderne ne dit-il pas plutôt prendre pour objet l'idéal que la réalité? »

CHRONOLOGIE

DE LA VIE DE SCHILLER

1759. 10 novembre. Naissance de Jean-Christophe-Frédéric Schiller, à Marbach en Wurtemberg.
1766. Le père de Schiller, officier wurtembergeois, après plusieurs changements de garnison, se fixe définitivement à Ludwigsburg avec sa famille.
1773. Schiller entre comme pensionnaire à l'Académie fondée par le duc Charles-Eugène à la Solitude, près de Stuttgart; il suit les cours de jurisprudence.

1775. L'Académie est transférée de la Solitude à Stuttgart, et le duc y fait ajouter aux autres branches d'études l'enseignement de la médecine; Schiller renonce à la jurisprudence pour suivre ces cours nouveaux.
1776. Il publie sa première poésie lyrique intitulée : *Le Soir*.
- 1776-1780. Il compose diverses poésies lyriques et commence à l'Académie son drame les *Brigands*. Après avoir soutenu ses thèses de médecine, il quitte l'Académie le 15 décembre 1780; il est nommé chirurgien au régiment des grenadiers du général Augé.
1781. Schiller publie les *Brigands* à ses frais; il compose les *Lieder à Laure*.
1782. Il publie l'*Anthologie pour l'an 1782*. Les *Brigands* sont représentés au Théâtre national de Mannheim avec un immense succès.
- Rupture de Schiller avec le duc de Wurtemberg, qui prétend lui interdire toute publication littéraire, et lui inflige quinze jours d'arrêts pour être allé sans congé assister à une représentation des *Brigands* à Mannheim. Le 17 septembre, Schiller s'enfuit en secret de Stuttgart, accompagné d'un de ses amis, le musicien Streicher.
- 1782-1784. Schiller mène une vie agitée et besoigneuse à Mannheim, Francfort, Mayence, à Oggersheim dans une misérable auberge, à Bauerbach, où Mme de Wol-

zogen, la mère d'un de ses anciens camarades, lui offre un asile, à Mannheim enfin, où le baron de Dalberg, directeur du Théâtre national, se l'attache en qualité de poète du théâtre.

Il compose et fait jouer la *Conjuration de Fiesque* (*Œtisco*) et *Intrigue et Amour* (*Rabale und Liebe*), et travaille à un nouveau drame, *Don Carlos*.

1785-1787. Schiller se rend à Leipzig, puis à Dresde, où l'appelaient deux de ses admirateurs, Kœrner et Huber.

Il compose à Gohlis l'*Hymne à la Joie*, il termine *Don Carlos*, et commence à faire de sérieuses études historiques.

1787. Schiller se rend à Weimar, où son espoir de trouver une position stable est d'abord déçu. Il fait la connaissance des dames de Lengefeld à Rudolstadt.

1788. Première entrevue de Goethe et de Schiller.
— Poésies lyriques : *Résignation*, les *Dieux de la Grèce*. — Schiller publie dans la « *Thalie* » un fragment d'une *Histoire de la révolte des Pays-Bas*.

1789. Schiller est nommé professeur d'histoire à l'Université d'Iéna et débute avec éclat dans son enseignement. — Il achève les *Artistes* (1788-89).

1790. Mariage de Schiller avec Charlotte de Lengefeld (22 février 1790). — Kant publie la *Critique du jugement*. — Schiller joint à ses travaux historiques l'étude de la philosophie; il tombe gravement malade par suite d'excès de travail.

1792. *Histoire de la Guerre de Trente Ans* (1790-1792). — Traités philosophiques : *De la cause du plaisir que nous prenons aux objets tragiques. De l'Art tragique.*
1793. Voyage de Schiller en Wurtemberg, où il revoit sa famille et ses amis. — Traités philosophiques : *De la Grâce et de la Dignité. Du Sublime* (intitulé aujourd'hui *Du Pathétique*).
1794. Schiller entreprend la publication d'une revue littéraire, les *Heures*. — Débuts de sa liaison avec Goëthe.
- 1795-1796. Traités philosophiques : *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme ; De la poésie naïve et sentimentale.* — Poésies philosophiques (*Pégase sous le joug, l'Idéal et la Vie, Dignité des femmes, Partage de la terre, La jeune Étrangère, etc.*). — Épigrammes. — Goëthe et Schiller collaborent aux *Xénies*.
1797. Schiller devient propriétaire d'une petite maison de campagne aux environs d'Iéna. Année des ballades : *Le Plongeur, le Gant, l'Anneau de Polycrate, le Chevalier Toggenburg, les Grues d'Ibycus, le Message à la forge.* — Poésies didactiques : *Paroles de la foi, Espérance.* — Schiller prépare son grand drame de *Wallenstein*.
1798. Ballades : *Le Combat avec le dragon, la Caution.* — *Le Camp de Wallenstein* est représenté à Weimar le 12 octobre;

pour l'inauguration de la nouvelle salle de spectacle.

1799. Les *Piccolomini* représentés pour la première fois à Weimar le 30 janvier; la *Mort de Wallenstein* jouée le 20 avril. — Poésies lyriques : la *Cloche*, *Chant funèbre* (Renie).
1800. Schiller fait pour le théâtre de Weimar une traduction de *Macbeth* de Shakspeare et compose la tragédie de *Marie Stuart* (1^{re} représentation à Weimar le 14 juin).
1801. Il compose la tragédie la *Pucelle d'Orléans* (représentée d'abord à Leipzig). Voyage de Schiller en Saxe; il est acclamé par le public de Leipzig pendant une représentation de la *Pucelle d'Orléans*.
1802. Le littérateur Kotzebue essaye, pour se venger d'un affront que lui avait fait Goethe, d'organiser une fête solennelle en l'honneur de Schiller et de semer ainsi la discorde entre les deux poètes. Ce projet échoue par suite de la mauvaise volonté des autorités de Weimar, et les relations de Schiller et Goethe restent aussi intimes que par le passé. — Schiller est anobli par l'empereur François II. — Il traduit *Turandot* de Gozzi.
1803. Schiller s'établit à Weimar. Il achève la *Fiancée de Messine* (représentée à Weimar le 19 mars). — Il arrange pour la scène de Weimar deux comédies de

Picard : *Médiocre et rampant* (Der Parasit) et *Encore des Ménechmes* (Der Neffe als Onkel).

1804. Première représentation de *Guillaume Tell* (17 mars); Schiller travaille à une nouvelle tragédie, *Démétrius*. — Il fait un voyage à Berlin, où il reçoit un accueil enthousiaste; mais il refuse, malgré les propositions avantageuses qui lui sont faites, de quitter Weimar pour Berlin. Il écrit l'*Hommage des Arts*, pièce de circonstance récitée le 12 novembre au théâtre de Weimar comme souhait de bienvenue à la grande-duchesse de Russie Maria-Paulowna, qui venait d'épouser le prince héritier de Weimar.
1805. Schiller traduit *Phèdre* de Racine et travaille à *Démétrius*; il meurt le 10 mai d'un accès de fièvre catarrhale.
-

Die Götter Griechenlands.

Les *Dieux de la Grèce* parurent d'abord dans le *Mercur allemand* du mois de mars 1788. Schiller, plongé à ce moment dans ses études historiques, était satisfait de son œuvre qu'il avait polie et repolie avec le plus grand soin. Elle n'en fut pas moins, dès son apparition, l'objet de très vives attaques. Bien des lecteurs y virent une apologie du paganisme, aux dépens du christianisme et du monothéisme en général. Entre tous les adversaires de Schiller, le comte Léopold de Stolberg se distingua par sa violence et déclara qu'il eût mieux aimé être la risée et l'opprobre de tout le monde, que d'avoir composé un pareil poème. Schiller protesta, dans une lettre à son ami Kœrner, contre cette manière étroite d'interpréter son œuvre. « Le dieu que je dépeins sous des couleurs sombres dans les *Dieux de la Grèce*, n'est ni le dieu des philosophes, ni même cet Être bien-faisant que rêve la foule, mais un monstre issu d'une foule de conceptions insuffisantes ou vicieuses; de même les dieux de la Grèce que je mets en lumière ne sont que les vertus aimables de la mythologie grecque réunies et fondues en une seule conception. » — Il est certain, en effet, que Schiller ne tente pas une apologie du polythéisme grec : ce qu'il célèbre c'est l'esprit grec en général. Il regrette le temps où l'homme vivait en paix avec lui-même et en communion avec la nature, où son âme était calme et sereine et ne connaissait ni les angoisses du doute ni les luttes intérieures, où la vie lui souriait, où la mort ne l'épouvantait pas, où il adorait la nature entière qu'il divinisait. A cette conception grecque de l'existence, il oppose la conception moderne de la vie. Il en veut d'abord au christianisme, parce qu'il a troublé cette belle harmonie qui régnait dans l'âme grecque : il a sacrifié la matière à l'esprit, le corps à l'âme; il a prêché le renoncement et attristé le monde; l'univers a perdu sa poésie et sa nature divine; la mort est devenue le roi des épouvantements. Mais Schiller n'en veut pas moins aux philosophes matérialistes modernes qui considèrent le monde extérieur comme un grand mécanisme sans vie. La conception chrétienne et la conception scientifique de l'univers l'attristent également, et sa poésie se termine par un soupir de

regret. L'esprit grec a disparu sans retour; cet idéal d'harmonie et de bonheur que les Grecs avaient entrevu, s'est évanoui pour nous; les dieux sont partis, et ils ont emporté avec eux la poésie, tout ce qui faisait le charme et la beauté de la vie. (Cf. notre Introduction, p. 125.)

Da ihr noch die schöne Welt regieret,
An der Freude leichtem Gängelband
Selige Geschlechter noch geführt¹,
Schöne Wesen aus dem Fabelland!
Ach, da euer Wonnedienst noch glänzte,
Wie ganz anders, anders war es da!
Da man deine Tempel noch befrängte,
Venus Amathusia²!

Da der Dichtung zauberische Hülle
Sich noch lieblich um die Wahrheit wand³, —
Durch die Schöpfung floss da Lebensfülle,
Und was nie empfinden wird, empfand.
An der Liebe Busen sie zu drücken,
Gab man höhern Adel der Natur,
Alles wies den eingeweihten Blicken,
Alles eines Gottes Spur⁴.

1. La version primitive du poème porte : Da ihr noch die schöne Welt regiertet.... Glücklichere Menschenalter führtet. Pour éviter le début lourd et métriquement incorrect de ce dernier vers, Schiller a remplacé dans le 1^{er} et le 3^e vers l'imparfait par le parfait regieret, geführt; comme d'ailleurs il a laissé subsister l'imparfait (glänzte, befrängte) dans la seconde moitié de la strophe, cette correction n'est guère heureuse.

2. Venus Amathusia : Vénus d'Amathus; le culte de la déesse était célébré à Paphos et Amathus, dans l'île de Chypre. Cf. Virgile, *Enéide*, X, 51 : *Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera*.

3. Pour Schiller, comme pour Goethe, les Grecs sont le peuple poète par excellence.

4. Les Grecs vivent en communion intime avec la nature; partout la poésie fait éclore des mythes, des divinités.

Wo jetzt nur, wie unsre Weisen sagen,
 Seelenlos ein Feuerball sich dreht,
 Lenkte damals seinen goldenen Wagen
 Helios¹ in stiller Majestät.
 Diese Höhen füllten Dreaden²,
 Eine Dryas³ lebt' in jenem Baum,
 Aus den Urnen lieblicher Najaden³
 Sprang der Ströme Silberschaum.

Jener Lorbeer wand sich einst um Hülse,
 Tantal's Tochter schweigt in diesem Stein⁴,
 Syrinx' Klage tönt' aus jenem Schilf⁵,
 Philomela's Schmerz aus diesem Hain⁶.
 Jener Bach empfing Demeters Zähre,
 Die sie um Persephonen geweint⁷,

1. Hélios, dieu du soleil, traverse sur son char la voie du ciel et s'abaisse le soir dans l'Océan qui entoure la terre.

2. Les Oréades, les Dryades et les Naiades : nymphes des montagnes, des bois et des eaux.

3. Daphné, fille du dieu fluvial Pénée, étant poursuivie par Apollon, et se sentant sur le point d'être prise, implora le secours de son père, qui, pour la soustraire à Apollon, la transforma en laurier. (Ovide, *Métamorph.* I, 545 et suiv.)

4. Niobé, fille de Tantale, qui fut métamorphosée en pierre, après avoir vu périr ses sept fils et ses sept filles sous les traits d'Apollon et de Diane. (Ovide, *Métamorph.* IV, 146 et suiv.)

5. Syrinx, fille du dieu fluvial

Ladon, fut métamorphosée en roseau, pour échapper aux poursuites du dieu Pan. (Ovide, *Métamorph.* I, 689 et suiv.)

6. Allusion à la légende de Philomèle transformée en rossignol (voy. Homère, *Odyssée*, XIX, 518 et suiv., Virgile, *Géorgiques*, IV, 511 et suiv.).

7. Perséphone (Proserpine) fut enlevée par le dieu des enfers, tandis qu'elle cueillait des fleurs avec la nymphe Cyane; celle-ci, de douleur, fut transformée en source; lorsque Déméter (Cérès), qui cherchait partout sa fille, arriva au bord de cette source, Cyane lui montra, au fond de ses eaux, la ceinture de Perséphone qui y était tombée. (Ovide, *Métamorph.* V, 465, et suiv.) Le ruisseau auquel Schiller fait allusion, est évidemment celui de la nymphe Cyane.

Und von diesem Hügel rief Cythere¹
Ach, umsonst! dem schönen Freund².

Zu Deukalions³ Geschlechte flogen
Damals noch die Himmlischen herab;
Pyrrha's³ schöne Töchter zu besiegen,
Nahm der Leto Sohn den Hirtenstab⁴.
Zwischen Menschen, Göttern und Heroen
Knüpfte Amor einen schönen Bund,
Sterbliche mit Göttern und Heroen
Huldigten in Amathunt⁵.

Finst'rer Ernst und trauriges Entsagen
War aus eurem heitern Dienst verbannt;
Glücklich sollten alle Herzen schlagen,
Denn euch war der Glückliche verwandt⁶.
Damals war nichts heilig, als das Schöne,
Keiner Freude schämte sich der Gott,
Wo die keusch erröthende Camöne⁷,
die Grazie gebot.

1. Aphrodite est appelée par les poètes grecs Κυθήρια (Cythérée), quelquefois aussi Κυθήρη (Cythère); Schiller se sert de cette dernière forme, quoiqu'elle soit moins usitée.

2. Allusion aux plaintes d'Aphrodite sur la mort du bel Adonis, tué par un sanglier. (Ovide, *Métamorph.* X, 717 et suiv.)

3. Les hommes sont enfants de Deucalion et Pyrrha, les seuls survivants du grand déluge. (Ovide, *Métamorph.* I, 318 et suiv.)

4. Apollon, fils de Lété (Latone),

devint berger chez Admète, après avoir été banni du ciel par Jupiter. Il aima un grand nombre de mortelles, très souvent d'ailleurs sans succès.

5. Amathunt : la forme correcte serait Amathus.

6. L'homme heureux ressemble aux dieux; il doit même, d'après les idées grecques, chercher à se faire pardonner son bonheur, car il peut en effet avoir à craindre leur jalousie, s'ils le trouvent trop heureux et trop puissant.

7. Les Camènes (*Camenæ*) sont

Eure Tempel lachten gleich Palästen,
 Euch verherrlichte das Heldenspiel
 An des Isthmus kronenreichen Festen¹,
 Und die Wagen donnerten zum Ziel.
 Schön geschlungne, seelenvolle Tänze
 Kreisten um den prangenden Altar²,
 Eure Schläfe schmückten Siegeskränze,
 Kronen euer duftend Haar³.

Das Evoe muntre Thräufschwinger
 Und der Panther prächtiges Gespann
 Melbeten den großen Freudebringer⁴,
 Faun⁵ und Satyr taumeln ihm voran;

des nymphes connues dans la mythologie italienne et identifiées aux Muses grecques. Schiller, qui emploie d'ordinaire les noms grecs des divinités, se sert ici du nom latin; de même dans la strophe précédente, il emploie *Amor* pour désigner le dieu grec Eros.

1. Allusion aux jeux isthmiques célébrés près de Corinthe tous les deux ans dans l'enceinte du temple de Poséidon. Les Isthmiques étaient les jeux les plus brillants après les Olympiques; ils avaient été institués par Poséidon et Hélios; les premiers vainqueurs à la course furent Castor et Pollux.

2. Allusions aux évolutions choriques, aux danses sacrées exécutées autour des autels des dieux.

3. L'expression n'est pas claire; on se demande quelle peut être la différence entre les couronnes (Stränze) qui ceignent les tempes des dieux et les diadèmes (Kronen) qui couvrent leurs cheveux. De

plus, ces couronnes et diadèmes sont-ils apportés par les vainqueurs des jeux? par les prêtres? et posées sur les statues des dieux? ou Schiller se représente-t-il les dieux siégeant sur l'Olympe, et portant des couronnes sur leurs cheveux parfumés?

4. Description du cortège de Dionysos; la légende grecque le représente traîné sur un char attelé de deux lions, de deux tigres ou de deux panthères; autour de lui les Bacchantes agitent le thyrses (un bâton entrelacé de pampre et de lierre) en poussant leur cri retentissant; « Evoë » (εὐοή); les Satyres et le vieux Silène, que Schiller passe sous silence, font partie de son cortège.

5. Faun: Faunus est un dieu latin honoré par les pâtres et les agriculteurs; plus tard on admit un grand nombre de Faunes, qui furent regardés comme des divinités champêtres.

Um ihn springen rasende Mänaden¹,
Ihre Tänze loben seinen Wein,
Und des Wirthes braune Wangen laden
Eustig zu dem Becher ein.

Damals trat kein gräßliches Gerippe
Vor das Bett des Sterbenden. Ein Kuß
Nahm das letzte Leben von der Lippe,
Seine Fackel senkt' ein Genius².
Selbst des Orkus³ strenge Richterwage
Hielt der Enkel einer Sterblichen⁴,
Und des Thrakers seelenvolle Klage
Rührte die Erinyen⁵.

Seine Freuden traf der frohe Schatten
In Elysiums Hainen⁶ wieder an,

1. Mänaden : les Ménades sont des Bacchantes rendues furieuses par le vin et le délire religieux.

2. Souvenirs de la célèbre dissertation de Lessing : « Comment les anciens ont représenté la mort. » Chez les Grecs, on trouvait fréquemment sur les monuments funèbres un génie aux jambes croisées, symbole de paix et de repos; parfois aussi un second génie au regard affligé et tenant un flambeau renversé.— Comparez à ces vers le passage suivant d'*Intrigue et Amour* : „Nur ein heulender Sünder konnte den Tod ein Gerippe schelten; er ist ein holder, niedlicher Knabe, blühend wie sie den Liebesgott malen.“ Plus tard cependant, Schiller reconnaît que les Grecs ont peut-être trop em-

belli la mort. Voir le distique intitulé : Der Genius mit der umgekehrten Fackel. — Liebtlich sieht er zwar aus mit seiner erloschenen Fackel; Aber, ihr Herren, der Tod ist so ästhetisch doch nicht.

3. Orcus : nom donné aux Enfers par les poètes latins.

4. Minos (ainsi que Rhadamante) était fils d'une mortelle, Europe, et de Zeus.

5. Allusion à la légende d'Orphée.

6. L'Elysée ou les *Iles des Bienheureux* sont le séjour réservé après leur mort aux enfants des dieux et des héros; plus tard se manifeste la croyance que le Tartare était la dernière demeure des méchants, et que l'Elysée était réservé aux bons.

Treue Liebe fand den treuen Gatten,
 Und der Wagenlenker seine Bahn;
 Linus' ¹ Spiel tönt die gewohnten Lieder,
 In Alceste's Arme sinkt Admet,
 Seinen Freund erkennt Orestes wieder,
 Seine Pfeile Philoktet.

Höhere Preise stärkten da den Ringer
 Auf der Tugend arbeitsvoller Bahn;
 Großer Thaten herrliche Vollbringer
 Klammten zu den Seligen hinan ².
 Vor dem Wiederforderer der Todten ³
 Neigte sich der Götter stille Schaar;
 Durch die Fluthen leuchtet' dem Piloten
 Vom Olymp das Zwillingsspaar ⁴.

Schöne Welt, wo bist du? Kehre wieder,
 Goldes Blüthenalter der Natur!
 Ach, nur in dem Feenland der Lieder
 Lebt noch deine fabelhafte Spur.
 Ausgestorben trauert das Gefilde,
 Keine Gottheit zeigt sich meinem Blick,

1. La première version du poème mettait Orphée au lieu de Linus; Schiller ayant fait allusion quelques vers plus haut à la légende d'Orphée, l'a remplacé ici par son maître Linus, comme lui, prêtre et poète de Thrace.

2. A l'appui de cette assertion, Schiller cite, immédiatement après, l'exemple d'Héraclès et celui des Dioscures, Castor et Pollux.

3. Héraclès descendit aux enfers pour ramener Alceste; il délivra également Thésée qui s'y trouvait prisonnier.

4. Les Dioscures, Castor et Pollux; cf. Horace, *Odes*, I, 11: *Dicam et Alciden, puerosque Ledæ; ...quorum simul alba nautis stella refulsit. — Desluit saxis agitata humor, Concidunt venti, fugiuntque nubes, Et minax, quod sic voluere, ponto Unda recumbit.*

Ach, von jenem lebenwarmen Bilde
Blieb der Schatten nur zurück.

Alle jene Blüthen sind gefallen
Von des Nordes schauerlichem Wehn;
Einen zu bereichern unter allen,
Musste diese Götterwelt vergehn!
Traurig such' ich an dem Sternenbogen,
Dich, Selene, find' ich dort nicht mehr;
Durch die Wälder ruß' ich, durch die Wogen,
Ach! sie wiederhallen leer!

Unbewußt der Freuden, die sie schenket,
Nie entzückt von ihrer Herrlichkeit,
Nie gewahr des Geistes, der sie lenket,
Sel'ger nie durch meine Seligkeit,
Fühllos selbst für ihres Künstlers Ehre,
Gleich dem todten Schlag der Pendeluhr,
Dient sie knechtisch dem Gesetz der Schwere,
Die entgötterte Natur.

Morgen wieder neu sich zu entblinden,
Wühlt sie heute sich ihr eignes Grab²,
Und an ewig gleicher Spindel winden
Sich von selbst die Monde³ auf und ab.

1. Les dieux de la Grèce ont dû faire place au Dieu unique des chrétiens et des philosophes.

2. La nature a besoin de la mort des uns pour la vie des autres; Goethe formule ainsi cette même idée de l'éternelle évolution des choses : „Denn alles muß

in Nichts zerfallen, wenn es im Sein beharren will.“

3. Die Monde: on peut se demander si Schiller fait allusion ici à la succession monotone des mois, ou à la marche immuablement réglée des *astres*, des *planètes*. Ce dernier sens, à ce qu'il

Müßig fehrt zu dem Dichterlande
 Heim die Götter, unnütz einer Welt,
 Die, entwachsen ihrem Gängelbande,
 Sich durch eignes Schweben hält¹.

Ja, sie fehrt heim, und alles Schöne,
 Alles Hohe nahmen sie mit fort,
 Alle Farben, alle Lebenstöne,
 Und uns blieb nur das entseelte Wort.
 Aus der Zeitfluth weggerissen, schweben
 Sie gerettet auf des Pindus Höhn;
 Was unsterblich im Gesang soll leben,
 Muß im Leben untergehn.

Pegasus im Joch.

Cette poésie fut composée pendant l'été de 1795 et publiée dans l'*Almanach des Muses* pour l'année 1796. Le ton léger et plein d'humour que Schiller avait su prendre, plut beaucoup à ses amis, à Humboldt et à Körner; Fr. Schlegel, par contre, fut moins satisfait, et trouva que le nouveau poème était burlesque, sans grâce et sans urbanité, en somme fort déplaisant; ce jugement étrange lui attira une riposte dans les *Xénies*, où Schiller met dans la bouche de Schlegel le vers suivant :

„Meine arme Natur thöirt das grelle Gemälde.“

nous semble, s'accorde mieux avec le sens général de cette strophe et de la strophe précédente. Schiller emploie d'ailleurs *Wunde* avec la même acception dans la *Fête d'Eleusis* (str. 7).

1. Durch eignes Schweben : « par

son propre balancement » ; les lois mécaniques de l'attraction des corps et de la gravitation tiennent le monde en équilibre, sans que les dieux, désormais inutiles à ce monde, soient nécessaires pour le guider.

Streicher, un ami d'enfance de Schiller, raconte que dans *Pégase sous le joug* Schiller s'est plu à décrire sous forme d'allégorie ses propres expériences de jeunesse; lui aussi avait dû, pour gagner sa vie, accepter des fonctions bien vulgaires et affronter de rudes épreuves : il avait soigné des grenadiers wurtembergeois, et fait des travaux de librairie; il avait connu les privations, la pauvreté et avait failli succomber à la tâche. Néanmoins, la satire de Schiller n'a rien d'amer. Il nous montre avec esprit et gaieté le contraste entre la nature réaliste et vulgaire du fermier et le génie fougueux et enthousiaste personnifié par Pégase. Le fermier voit bien que son Pégase a d'heureuses dispositions, que s'il voulait bien se mettre sagement à la besogne, on pourrait en tirer un excellent parti; il essaye patiemment de le domestiquer; il l'attelle à un chariot, puis à la voiture, il le mate par la faim. — Mais le génie ne peut supporter d'accomplir au jour le jour une besogne vulgaire et monotone; Pégase ne supporte pas la routine, et il effraye par ses incartades celui qui veut le contraindre à un travail utile et régulier. Dompté par la faim et soumis à un servage humiliant, il tombe sur la route, brisé de chagrin et de désespoir; mais vienne quelqu'un qui le comprenne, qui lui montre un but digne de sa valeur, aussitôt ses forces lui reviennent et il prend vaillamment son essor vers l'idéal, vers le bleu du ciel.

Auf einem Pferdemarkt — vielleicht zu Haymarket,
 Wo andre Dinge noch in Waare sich verwandeln¹
 Bracht' einst ein hungriger Poet
 Der Musen Roß, es zu verhandeln.

Hell wieherte der Hippograpph
 Und bäumte sich in prächtiger Parade²;

1. Une ancienne coutume anglaise donnait à l'époux dont la femme était infidèle, le droit de la conduire attachée à une corde au marché de Haymarket et de la vendre.

2. Und bäumte sich in prächtiger Parade, Erstaunt blieb jeder stehen : Pégase, qui hennit (Hell wieherte der Hippograpph) et se cabre, parade magnifiquement devant l'assistance étonnée.

Erstaunt blieb jeder stehn und rief :
 Das edle, königliche Thier! Nur Schade,
 Daß seinen schlanken Wuchs ein häßlich Flügelpaar
 Entstellt! Den schönsten Postzug würd' es zieren.
 Die Race, sagen sie, sei rar,
 Doch wer wird durch die Lust kutschieren?
 Und keiner will sein Geld verlieren.
 Ein Pächter endlich faßte Muth.
 Die Flügel zwar, spricht er, die schaffen keinen Nutzen;
 Doch die kann man ja binden oder stutzen,
 Dann ist das Pferd zum Ziehen immer gut.
 Ein zwanzig Pfund, die will ich wohl dran wagen;
 Der Täuscher¹, hoch vergnügt, die Waare loszuschlagen,
 Schlägt hurtig ein. „Ein Mann, ein Wort!“
 Und Hans trabt frisch mit seiner Beute fort.

Das edle Thier wird eingespannt;
 Doch fühlt es kaum die ungewohnte Bürde,
 So rennt es fort mit wilder Flugbegierde
 Und wirft, von edlem Grimm entbrannt,
 Den Karren um an eines Abgrunds Rand.
 Schon gut, denkt Hans. Allein darf ich dem tollen
 Thiere
 Kein Fuhrwerk mehr vertraun. Erfahrung macht schon
 Flug.

Doch morgen fahr' ich Passagiere,
 Da stell' ich es als Vorspann in den Zug.

1. Der Täuscher : il s'agit ici | (tauschen) son Pégase contre de
 du poète qui essaye d'échanger | l'argent.

Die muntre Krabbe¹ soll zwei Pferde mir ersparen;
Der Koller² gibt sich mit den Jahren.

Der Anfang ging ganz gut. Das leichtbeschwingte Pferd
Belebt der Klepper Schritt, und pfeilschnell fliegt der Wagen.
Doch was geschieht? Den Blick den Wolken zugekehrt,
Und ungewohnt, den Grund mit festem Fuß zu schlagen,
Verläßt es bald der Räder sichere Spur,
Und, treu der stärkeren Natur,
Durchrennt es Sumpf und Mor, geackert Feld und Hecken;
Der gleiche Taumel faßt das ganze Postgespann,
Kein Rufen hilft, kein Zügel hält es an,
Bis endlich, zu der Wandrer Schrecken,
Der Wagen, wohlgerüttelt und zerschellt,
Auf eines Berges steilem Gipfel hält.

Das geht nicht zu mit rechten Dingen!
Spricht Hans mit sehr bedenklichem Gesicht,
So wird es nimmermehr gelingen;
Laß sehn, ob wir den Tollwurm² nicht
Durch magre Kost und Arbeit zwingen.
Die Probe wird gemacht. Bald ist das schöne Thier,
Oh noch drei Tage hingeschwunden,
Zum Schatten abgekehrt: Ich hab's, ich hab's gefunden!

1. Krabbe signifie un crabe, une chevrette, une langouste, en général un petit animal à mouvements très agiles; par suite aussi un petit bout d'homme vif et alerte. Le fermier qualifie ainsi Pégase non à cause de sa petite taille, mais à cause de son allure impétueuse.

2. Der Koller; le paysan regarde la fougue de Pégase comme provenant d'une maladie des intestins, le choléra, en grec *χολέρα* (Koller) ou d'un ver qui le rend enragé (Tollwurm); cf. des expressions analogues dans la *Mission poétique de Hans Sachs*, p. 51, note 7; p. 54, note 5.

Ruft Hans. Jetzt frisch, und spannt es mir
Gleich vor den Pflug mit meinem stärksten Stier!

Gesagt, gethan. In lächerlichem Zuge
Erblickt man Ochß und Flügelpferd am Pfluge.
Unwillig steigt der Greif und strengt die letzte Macht
Der Sehnen an, den alten Flug zu nehmen.
Umsonst, der Nachbar schreitet mit Bedacht,
Und Phöbus' stolzes Ross muß sich dem Stier bequemen,
Bis nun, vom langen Widerstand verzehrt,
Die Kraft aus allen Gliedern schwindet,
Von Gram gebeugt das edle Götterpferd
Zu Boden stürzt und sich im Staube windet.

Bermünshes Thier! bricht endlich Hansens Grimm
Laut scheltend aus, indem die Hiebe flogen.
So bist du denn zum Aßern selbst zu schlimm,
Mich hat ein Schelm mit dir betrogen.

Indem er noch in seines Bornes Wuth
Die Peitsche schwingt, kommt flink und wohlgemuth
Ein lustiger Gesell die Straße hergezogen.
Die Cithar klingt in seiner leichten Hand,
Und durch den blonden Schmuck der Haare
Schlingt zierlich sich ein goldnes Band¹.

1. Le joyeux compagnon, qui soustrait par ruse Pégase au fermier, est Apollon lui-même, que les anciens représentaient avec des cheveux blonds et la cithare à la main; il résulte de la correspondance de Schiller que celui-ci avait primitivement mis dans

la bouche d'Apollon quelques vers dans lesquels était exprimée la morale de tout le récit; Kœrner critiqua l'apparition d'Apollon et aurait souhaité que Pégase finit par mourir de faim; Schiller, trouvant, non sans raison, un tel dénouement par trop plat, con-

Wohln, Freund, mit dem wunderlichen Paare?
 Ruft er den Bau'r von weitem an.
 Der Vogel und der Ochs an einem Seile,
 Ich bitte dich, welch ein Gespann!
 Willst du auf eine kleine Weile
 Dein Pferd zur Probe mir vertraun?
 Gib Acht, du sollst dein Wunder schaun.

Der Hippogryph wird ausgespannt,
 Und lächelnd schwingt sich ihm der Jüngling auf den Rücken.
 Raun fühlt das Thier des Meisters sichere Hand,
 So knirscht es in des Jügels Band
 Und steigt, und Blitze sprühen aus den beseelten Blicken.
 Nicht mehr das vor'ge Wesen, königlich,
 Ein Geist, ein Gott, erhebt es sich,
 Entrollt mit einem Mal in Sturmes Wehen
 Der Schwingen Pracht, schießt brausend himmeln,
 Und eh der Blick ihm folgen kann,
 Entschwebt es zu den blauen Höhen.

Der Sämann.

Composés avant le mois d'août 1795. ces distiques furent publiés dans l'*Almanach des Muses* pour 1796. — Schiller exhorte l'homme à agir en vue du bien, même quand il ne peut voir le résultat immédiat de ses efforts; toute action humaine est comme une semence déposée au fond d'un sillon : le temps la fera germer et produire ses fruits. Dans les *Piccolomini*.

serva dans sa poésie le personnage | sable, mais supprima la morale
 d'Apollon qu'il trouvait indispen- | qui terminait la pièce.

composés quelques années après, nous trouvons la même comparaison :

„Die himmlischen Gestirne machen nicht
 Bloß Tag und Nacht, Frühling und Sommer — nicht
 Dem Sämann bloß bezeichnen sie die Zeiten
 Der Ausfaat und der Ernte. Auch des Menschen Thun
 Ist eine Ausfaat von Verhängnissen,
 Gestreuet in der Zukunft dunkles Land,
 Den Schicksalsmächten hoffend übergeben.“

Siehe, voll Hoffnung vertraust du der Erde den goldenen
 Samen

Und erwartest im Lenz fröhlich die keimende Saat.
 Nur in die Furche der Zeit bedenkst du dich Thaten zu
 streuen,
 Die, von der Weisheit gesät, still für die Ewigkeit blühen?

Das Höchste.

Ce distique date de la même époque que la pièce précédente et parut dans le numéro de septembre des *Heures* de 1795. — L'homme, d'après ces idées de Schiller, commence par être une créature purement instinctive, comme les animaux et les plantes; l'idéal vers lequel il tend, c'est d'établir entre ses instincts et sa raison une harmonie telle, que ses actions, tout en étant instinctives, comme celles de la plante, soient en même temps raisonnables et morales.

Suchst du das Höchste, das Größte? Die Pflanze kann es
 dich lehren.

Was sie willenlos ist, sei du es wollend — das ist's!

Das verschleierte Bild zu Sais.

Schiller, en 1790, avait composé un petit traité sur la *Mission de Moïse*, pour lequel il s'était inspiré d'un écrit franc-maçon-nique de Reinhold (*Ueber die ältesten hebräischen Mythen, von Bruder Decius*). Dans ce traité, Schiller, venant à parler des mystères égyptiens d'Isis et de Sérapis, cite, d'après Reinhold, une inscription qu'on lisait sur une pyramide de Sais : « Je suis tout ce qui est, ce qui a été et ce qui sera ; nul mortel n'a jamais levé mon voile¹. » Un peu plus loin, il raconte qu'à l'intérieur du temple se trouvait une caisse sacrée qu'on appelait le cercueil de Sérapis. « Personne, si ce n'est l'hierophante, ne pouvait soulever le couvercle de cette caisse ni même y toucher. On raconte qu'un homme qui avait eu l'audace de l'ouvrir, avait été subitement frappé de folie². » — Peu de temps après, en 1793, Schiller, dans son fragment sur le *Sublime*, répétait l'inscription de Sais comme exemple d'un mystère religieux propre à exciter l'effroi. Deux ans plus tard, en combinant les deux anecdotes citées dans la *Mission de Moïse*, il composait sa parabole de l'*Image voilée de Sais*, qui fut envoyée à Humboldt à la fin du mois d'août et publiée dans le 9^e numéro des *Heures* de 1795. — L'idée morale que Schiller met en relief, c'est qu'il est funeste d'arriver à la connaissance de la vérité en violant une loi respectable. D'après la *Genèse*, l'homme a encouru la colère de Dieu pour avoir mangé, malgré sa défense, le fruit de l'arbre de la science. De même, dans la poésie de Schiller, le jeune homme qui, par curiosité sacrilège, a soulevé le voile d'Isis, meurt de douleur pour avoir contemplé en face la vérité. Nous trouvons la même idée développée dans la ballade du *Plongeur*, où le jeune homme, après avoir exploré le gouffre de Charybde, reconnaît qu'il est sacrilège de vouloir sonder

1. D'après Plutarque, la statue d'Athéné qu'on identifiait avec Isis, portait l'inscription suivante : « Je suis le Tout, passé, présent et futur, et aucun mortel n'a encore soulevé mon vêtement (πέπλος). »

2. Pausanias raconte qu'Eury-

pyle, fils d'Evhémon, ayant aperçu dans la cassette, où elle était renfermée, une image de Dionysos, œuvre d'Iléphaistos et que Zeus avait donnée en présent à Dardanos, il avait été frappé de folie, mais avait ensuite été guéri dans la ville achéenne de Patras.

les mystères que les dieux dans leur clémence ont caché au plus profond des mers. L'homme doit tendre à la vérité, mais elle ne peut lui servir de rien, si, pour y arriver, il viole les lois morales, s'il ose braver ou tenter Dieu.

Ein Jüngling, den des Wissens heißer Durst
Nach Saïs¹ in Aegypten trieb, der Priester
Geheime Weisheit zu erlernen, hatte
Schon manchen Grad mit schnellem Geist durchheilt²;
Stets riß ihn seine Forschbegierde weiter,
Und kaum befänstigte der Hierophant
Den ungeduldig Strebenden. „Was hab' ich,
Wenn ich nicht alles habe,“ sprach der Jüngling,
„Gibt's etwa hier ein Weniger und Mehr?
Ist deine Wahrheit, wie der Sinne Glück,
Nur eine Summe, die man größer, kleiner
Besitzen kann und immer doch besitzt?
Ist sie nicht eine einz'ge, ungetheilte?
Nimm einen Ton aus einer Harmonie,
Nimm eine Farbe aus dem Regenbogen,
Und alles, was dir bleibt, ist nichts, so lang.
Das schöne All der Töne fehlt und Farben³.“

1. Saïs était autrefois la ville la plus importante de la basse Égypte.

2. Dans la *Mission de Moïse*, Schiller admet que les mystères célébrés en Égypte, dans les temples d'Isis et de Sérapis, avaient pour but de propager un enseignement religieux et moral, la doctrine de l'unité de Dieu et celle de l'immortalité de l'âme. L'initié, sous la direction d'un hiérophante, était conduit par degrés successifs des ténèbres à la lumière, de l'er-

reur à la vérité; ceux qui franchissaient tous les degrés de l'initiation prenaient le nom d'*Époples* ou *Voyants* : ils reconnaissaient une seule cause de l'Univers, force primordiale de la Nature, Être suprême dont émanaient tous les autres êtres.

3. Le jeune homme ne se contente pas des vérités partielles et relatives accessibles à l'homme, il lui faut la vérité absolue, complète, à laquelle nul ne peut prétendre.

Nur die dünne Scheidewand mich trennte" —
„Und ein Gesetz", fällt ihm sein Führer ein.
„Gewichtiger, mein Sohn, als du es meinst,
Ist dieser dünne Flor — für deine Hand
Zwar leicht, doch centnerschwer für dein Gewissen."

Der Jüngling ging gedankenvoll nach Hause;
Ihm raubt des Wissens brennende Begier
Den Schlaf, er wälzt sich glühend auf dem Lager
Und rafft sich auf um Mitternacht. Zum Tempel
Führt unfreiwillig ihn der scheue Tritt.
Leicht ward es ihm, die Mauer zu ersteigen,
Und mitten in das Innre der Rotonde
Trägt ein beherzter Sprung den Wagenden.

Hier steht er nun, und grauenvoll umsäugt
Den Einsamen die lebenslose Stille,
Die nur der Tritte hohler Wiederhall
In den geheimen Grüften unterbricht.
Von oben durch der Kuppel Oeffnung wirft
Der Mond den bleichen, silberblauen Schein,
Und furchtbar, wie ein gegenwärt'ger Gott,
Erglänzt durch des Gewölbes Finsternisse
In ihrem langen Schleier die Gestalt.

Er tritt hinan mit ungewissem Schritt;
Schon will die freche Hand das Heilige berühren,
Da zuckt es heiß und kühl durch sein Gebein
Und stößt ihn weg mit unsichtbarem Arme.
Unglücklicher, was willst du thun? so ruft
In seinem Innern eine treue Stimme.

Versuchen den Allheiligen willst du?¹
 Kein Sterblicher, sprach des Drakels Mund,
 Rückt diesen Schleier, bis ich selbst ihn hebe.
 Doch setzte nicht derselbe Mund hinzu :
 Wer diesen Schleier hebt, soll Wahrheit schauen?
 „Sei hinter ihm, was will! Ich heb' ihn auf.“
 Er ruft's mit lauter Stimm': „Ich will sie schauen.“ Schauen!
 Gellt ihm ein langes Echo spottend nach.

Er spricht's und hat den Schleier aufgedeckt.
 „Nun,“ fragt ihr, „und was zeigte sich ihm hier?“
 Ich weiß es nicht. Besinnungslos und bleich,
 So fanden ihn am andern Tag die Priester
 Am Fußgestell der Tris ausgestreckt.
 Was er allda gesehen und erfahren,
 Hat seine Zunge nie bekannt. Auf ewig
 War seines Lebens Heiterkeit dahin,
 Ihn riß ein tiefer Gram zum frühen Grabe.
 „Weh dem,“ dies war sein warnungsvolles Wort,
 Wenn ungestüme Trager in ihn drangen,
 „Weh dem, der zu der Wahrheit geht durch Schuld!
 „Sie wird ihm nimmermehr erfreulich sein.“

Würde der Frauen.

Schiller n'aimait pas, comme le faisait Gœthe, transformer en poésies les événements de sa vie; il lui répugnait d'étaler

1. Versuchen den Allheiligen willst du? Cf. dans le *Plongeur* : Der Mensch versuche die Götter nicht. | und begehre nimmer und nimmer zu schauen, was sie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen.

devant le public ses sentiments et ses affections. Aussi, lorsque parfois il se sentait le désir de mettre en vers ce qui, dans sa vie extérieure, lui tenait à cœur, il prenait grand soin d'effacer tous les traits individuels et particuliers et de généraliser ses impressions jusqu'à en faire des idées. C'est ainsi que, pour exprimer le bonheur qu'il trouve dans l'amour de sa femme, il compose, vers la fin du moi d'août 1795, la *Dignité des Femmes*; il peint, par une série d'oppositions, le contraste entre l'action douce, calmante, bienfaisante de la femme qui règne par l'amour, qui cherche partout à ramener la concorde, et l'ardeur impétueuse et violente de l'homme, prompt à s'irriter, toujours prêt à la guerre, et dont l'âme est endurcie par les combats de l'existence. Tout le poème n'est qu'une suite de réflexions générales sur la nature de la femme et celle de l'homme. — La *Dignité des Femmes*, qui parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1796 et obtint le plus grand succès auprès de tous les amis de Schiller, auprès de Humboldt, de Körner et des siens, déplut, comme *Pégase sous le joug*, à Fr. Schlegel, qui trouva cette poésie décousue et prétendit qu'elle gagnerait à être lue à rebours, strophe par strophe. Cette critique lui valut la réponse suivante dans les *Xénies* :

„Schillers Würde der Frauen.“

Vorn herein ließt sich das Lied nicht vom Besten; ich les' es von hinten
Strophe für Strophe, und da nimmt es ganz artig sich aus.

Ehret die Frauen! sie flechten und weben
Himmliche Rosen ins irdische Leben,
Flechten der Liebe beglückendes Band,
Und in der Grazie züchtigem Schleier
Nähren sie wachsam das ewige Feuer
Schöner Gefühle mit heiliger Hand¹.

Ewig aus der Wahrheit Schranken
Schweift des Mannes wilde Kraft;

1. Les femmes, prêtresses des sentiments humains les plus purs, sont comparées aux Vestales voilées qui étaient chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de la déesse Vesta.

Unstätt treiben die Gedanken
 Auf dem Meer der Leidenschaft;
 Gierig greift er in die Ferne,
 Nimmer wird sein Herz gestillt;
 Raftlos durch entlegne Sterne
 Jagt er seines Traumes Bild¹.

Aber mit zauberisch fesselndem Blicke
 Winken die Frauen den Flüchtling zurück,
 Warnend zurück in der Gegenwart Spur².
 In der Mutter bescheidenen Hütte
 Sind sie geblieben mit schamhafter Sitte,
 Treue Töchter der frommen Natur³.

Feindlich ist des Mannes Streben,
 Mit zermalmender Gewalt
 Geht der wilde durch das Leben,
 Ohne Raft und Aufenthalt.
 Was er schuf, zerstört er wieder,
 Nimmer ruht der Wünsche Streit⁴,
 Nimmer, wie das Haupt der Hyder
 Ewig fällt und sich erneut.

Aber, zufrieden mit stillerem Ruhme,
 Brechen die Frauen des Augenblicks Ruhme,

1. La poursuite de l'idéal entraîne l'homme au loin et l'empêche de jouir du présent. Entlegne Sterne ne doit pas être pris au sens propre, mais désigne simplement quelque chose d'infiniment éloigné.

2. Cf. la poésie de Goethe intitulée Erinnerung (p. 41).

3. Les femmes restent plus que l'homme des êtres de la nature, vivant par l'instinct plus que par la pensée. Cf. l'opposition entre la Femme et l'Artiste dans le Voyageur de Goethe (p. 12 et suiv.).

4. Der Wünsche Streit: le conflit des désirs contradictoires qui s'agitent dans l'âme de l'homme.

Nähren sie sorgsam mit liebendem Fleiß,
 Freier in ihrem gebundenen Wirken¹,
 Reicher, als er, in des Wissens Bezirken
 Und in der Dichtung unendlichem Kreis.

Streng und stolz, sich selbst genügend,
 Kennt des Mannes kalte Brust,
 Herzlich an ein Herz sich schmiegend²,
 Nicht der Liebe Götterlust,
 Kennet nicht den Tausch der Seelen,
 Nicht in Thränen schmilzt er hin;
 Selbst des Lebens Kämpfe stählen
 Härter seinen harten Sinn.

Aber, wie leise vom Zephyr erschüttert,
 Schnell die äolische Harfe erzittert,
 Also die fühlende Seele der Frau.
 Zärtlich geängstigt vom Bilde der Qualen,
 Wallet der liebende Busen, es strahlen
 Verleend die Augen von himmlischem Thau.

In der Männer Herrschgebiete
 Gilt der Stärke trotzig Recht;
 Mit dem Schwert beweist der Scyth,
 Und der Perser wird zum Knecht.
 Es befehlen sich im Grimme
 Die Begierden wild und roh,

1. In ihrem gebundenen Wirken : dans la sphère étroitement limitée de leur action.

2. Herzlich an ein Herz sich schmiegend doit se rapporter à der Liebe Götterlust qui se trouve dans

le vers suivant ; traduisez comme s'il y avait die göttliche Lust, sich herzlich an ein Herz zu schmiegen la construction employée dans ce passage par Schiller est pénible et peu claire.

Und der Eris¹ rauhe Stimme
Waltet, wo die Charis floh.

Aber mit sanft überredender Bitte
Führen die Frauen den Scepter der Sitte,
Löschen die Zwietracht, die tobend entglüht,
Lehren die Kräfte, die feindlich sich hassen,
Sich in der lieblichen Form zu umfassen,
Und vereinen, was ewig sich flieht.

Die Theilung der Erde.

Cette poésie fut envoyée le 16 octobre 1795 à Goethe, qui prit grand plaisir à cette petite parabole si claire et si pleine de vie; elle fut imprimée, sans nom d'auteur, dans le 11^e numéro des *Heures* et, dans le public, nombre de personnes crurent que Goethe en était l'auteur.

Nehmt hin die Welt! rief Zeus von seinen Höhen
Den Menschen zu; nehmt, sie soll euer sein.
Euch schenk' ich sie zum Erb' und ew'gen Lehen;
Doch theilt euch brüderlich darein.

Da eilt, was Hände hat, sich einzurichten²,
Es regte sich geschäftig Jung und Alt.

1. Eris : la déesse de la discorde; dans l'*Illiade* (XI, 4 et suiv.), Zeus envoie cette déesse dans le camp des Achéens; elle jette un cri perçant qui remplit le cœur des guerriers d'audace. « Les com-
bats maintenant leur semblent plus doux que le retour, sur leurs vaisseaux, dans leur chère patrie. »

2. Sich einzurichten : s'approprier ce qui lui convenait et s'y installer bien à l'aise.

Der Adersmann griff nach des Feldes Früchten,
Der Junker birschte¹ durch den Wald.

Der Kaufmann nimmt, was seine Speicher fassen,
Der Abt wählt sich den edlen Firnewein²,
Der König sperrt die Brücken und die Straßen
Und sprach : der Zehnte ist mein.

Ganz spät, nachdem die Theilung längst geschehen,
Naht der Poet, er kam aus weiter Fern';
Ach, da war überall nichts mehr zu sehen,
Und alles hatte seinen Herrn.

Weh mir! so soll denn ich allein von allen
Vergessen sein, ich, dein getreuster Sohn?
So ließ er laut der Klage Ruf erschallen
Und warf sich hin vor Jovis³ Thron.

Wenn du im Land der Träume dich verweilet,
Versetzt der Gott, so hadre nicht mit mir.
Wo warst du denn, als man die Welt getheilet?
Ich war, sprach der Poet, bei dir.

Mein Auge hing an deinem Angesichte,
An deines Himmels Harmonie mein Ohr;
Verzeih dem Geiste, der, von deinem Lichte
Verauscht, das Irdische verlor!

1. Birschte : se livra à la chasse.
2. Firnewein : vin vieux ; sur le
sens de l'adjectif *firn*, voy. p. 27,
note 1.

3. Jovis : gén. latin de Jupiter ;
Schiller avait employé dans la
première strophe la forme grec-
que, *Zeus*.

Was thun? spricht Zeus, — die Welt ist weggegeben,
 Der Herbst, die Jagd, der Markt ist nicht mehr mein'.
 Willst du in meinem Himmel mit mir leben,
 So oft du kommst, er soll dir offen sein'.

Die Führer des Lebens.

Ces distiques, envoyés à l'impression le 17 octobre 1795, parurent dans la 12^e livraison des *Heures* de 1795 sous le titre de *Schön und Erhaben*; il est plus clair que le titre actuel qui fait de cette poésie une véritable énigme. — Il est intéressant de voir que, quelques années plus tard, dans son traité *Du Sublime*, qui parut en 1801, Schiller reprend en prose la comparaison qu'il avait faite en vers et lui donne la forme suivante : „Zwei Genien sind es, die uns die Natur zu Begleitern durchs Leben gab. Der eine, gesellig und hold, verkürzt uns durch sein munteres Spiel die mühevolle Reise, macht uns die Fesseln der Nothwendigkeit leicht und führt uns unter Freude und Scherz bis an die gefährliche Stelle, wo wir als reine Geister handeln und alles Körperliche ablegen müssen, bis zur Erkenntniß der Wahrheit und zur Ausübung der Pflicht. Hier verläßt er uns; denn nur die Sinnenwelt ist sein Gebiet; über diese hinaus kann ihn sein irdischer Flügel nicht tragen. Aber jetzt tritt der andere hinzu, ernst und schweigend, und mit starkem Arm trägt er uns über die schwindlichste Tiefe. In dem ersten dieser Genien erkennt man das Gefühl des Schönen, im andern das des Erhabenen.“ — Il est à remarquer d'ailleurs que déjà dans son traité *De la Grâce et de la Dignité*, paru en 1793, Schiller développe longuement les mêmes idées.

1. Der Herbst, die Jagd, der Markt
 ist nicht mehr mein; nous avons vu
 dans les strophes 2 et 3 que le cul-
 tivateur, le chasseur et le com-
 merçant s'en sont emparés.

2. Si le poète doit renoncer aux
 biens de la terre, — renoncement
 douloureux parfois, — il a du
 moins l'idéal pour s'y réfugier
 chaque fois qu'il lui plaît.

Zweierlei Genien find's, die dich durchs Leben geleiten.

Wohl dir, wenn sie vereint helfend zur Seite dir stehn!
Mit erheiterndem Spiel verkürzt dir der eine¹ die Reise,
Leichter an seinem Arm werden dir Schicksal und
Pflicht.

Unter Scherz und Gespräch begleitet er bis an die Klust²
dich,

Wo an der Ewigkeit Meer schauernd der Sterbliche
steht.

Hier empfängt dich entschlossen und ernst und schweigend
der andre³,

Trägt mit gigantischem Arm über die Tiefe dich hin.
Nimmer widme dich einem allein! Vertraue dem ersten
Deine Würde nicht an, nimmer dem andern dein
Glück⁴!

1. Le premier génie est celui de la *beauté*. L'homme doit affiner ses instincts, de façon à leur faire désirer le bien; plus il peut leur abandonner avec confiance la direction de sa vie et plus son âme a de beauté. « On dit d'un homme que c'est une *belle âme*, lorsque le sens moral a fini par s'assurer de toutes les affections, au point d'abandonner, sans crainte, à la sensibilité la direction de la volonté, et de ne jamais courir le risque de se trouver en désaccord avec les décisions de celle-ci. » (*Grâce et Dignité*.)

2. Die Klust, et au vers 8, die Tiefe : « l'abîme », ne désigne pas le tombeau, comme l'avait pensé Herder, mais bien les moments critiques de l'existence où l'homme ne peut pas abandonner la direc-

tion de sa vie à sa sensibilité, mais doit agir en pur esprit, conformément aux principes de sa raison.

3. Le second génie est celui du *sublime*; lorsque l'homme fait prévaloir les décisions de sa raison contre sa sensibilité qui se révolte, ses actions sont empreintes de *grandeur morale* et son âme est non plus *belle* mais *sublime*. (Voy. la 2^e partie de *Grâce et Dignité*.)

4. L'homme doit chercher à établir un accord intime entre sa nature physique et sa nature morale, mais ne jamais sacrifier l'une de ses natures à l'autre. S'il se laisse subjugué par ses besoins, dominer par l'instinct de nature, il cesse d'avoir la dignité d'homme libre, il se dégrade; si, au contraire, il contraint sa raison à opprimer ses

Das Mädchen aus der Fremde.

Cette allégorie, où Schiller représente en des vers charmants de simplicité et de fraîcheur la Poésie ou l'Art en général sous les traits d'une jeune fille venue d'une contrée étrangère¹, conquiert, dès son apparition dans l'*Almanach des Muses* pour 1797, les suffrages de tous les lecteurs ; elle ne tarda pas à devenir l'une des pièces les plus populaires de l'œuvre de Schiller, une de celles où se manifestent avec une parfaite harmonie ce mélange particulier de contemplation et d'abstraction qui formait le fond de la nature poétique de Schiller.

In einem Thal bei armen Hirten²
Erschien mit jedem jungen Jahr,
Sobald die ersten Lerchen schwirrten,
Ein Mädchen schön und wunderbar.

Sie war nicht in dem Thal geboren,
Man wußte nicht, woher sie kam³;

sens et ses instincts naturels, il sacrifie le bonheur de sa vie et se condamne à une lutte de tous les instants, à un froid et triste rigorisme.

1. On a donné de cette poésie diverses interprétations; nous nous bornons à présenter, sans discussion, celle qui nous paraît la plus vraisemblable.

2. L'expression *bei armen Hirten* ne doit pas nous induire à croire que Schiller regardait la vie primitive et purement naturelle comme le milieu le plus favorable au développement de la poésie; il affirme au contraire à maintes reprises que seul l'homme civilisé

peut atteindre à la vraie poésie. — La vallée où habitent de pauvres bergers est la Terre, où la vie est souvent dure et triste pour les hommes; à la *vallée* des hommes s'oppose cette *autre contrée* (auf einer andern Flur), cette *nature plus heureuse* (in einer glücklichern Natur), d'où la jeune étrangère rapporte des fleurs et des fruits : c'est le pays de la beauté et de l'idéal.

3. L'origine de la poésie est mystérieuse. Dans le poème intitulé : *Puissance de la poésie*, Schiller la compare à un torrent puissant dont la source n'a jamais été découverte.

Und schnell war ihre Spur verloren,
Sobald das Mädchen Abschied nahm¹.

Befestigend war ihre Nähe,
Und alle Herzen wurden weit;
Doch eine Würde, eine Höhe
Entfernte die Vertraulichkeit.

Sie brachte Blumen mit und Früchte,
Gereift auf einer andern Flur,
In einem andern Sonnenlichte,
In einer glücklichern Natur.

Und theilte jedem eine Gabe,
Dem Früchte, jenem Blumen² aus;
Der Jüngling und der Greis am Stabe,
Ein jeder ging beschenkt nach Haus.

Willkommen waren alle Gäste;
Doch nahte sich ein liebend Paar³,
Dem reichte sie der Gaben beste,
Der Blumen allerschönste dar.

1. Les critiques interprètent d'ordinaire ce trait en disant que l'inspiration une fois partie ne peut être rappelée à volonté par le poète; il est plus probable que Schiller a voulu dire qu'on ne peut pas suivre la Poésie à la trace, que nul ne peut apprendre les chemins qui conduisent au pays de l'Idéal et de la Poésie: cette même idée se trouve exprimée dans la dernière strophe de la poésie intitulée *Sehnsucht*: Nur ein Wunder kann dich tragen in das schöne Wunderland.

2. Il est peu probable que Schiller ait voulu faire une distinction entre les *fleurs* et les *fruits* que la jeune fille apporte aux hommes; qu'elle donne des fleurs à ceux qui ne cherchent dans la poésie qu'un plaisir, des fruits à ceux qui y trouvent aussi un aliment pour leur esprit. A vouloir pousser trop loin l'interprétation allégorique de chacun des traits de cette poésie, on risque de tomber dans la subtilité.

3. L'amour a toujours été le sujet qui a le plus inspiré les poètes.

ÉPIGRAMMES.

La revue des *Heures*, sur laquelle Goëthe et Schiller fondaient les plus belles espérances, avait été froidement reçue par le public. Les deux poètes, irrités de l'indifférence qui accueillait des œuvres de valeur, aujourd'hui admirées dans toute l'Allemagne, voulurent se venger par des épigrammes dirigées contre les sots lecteurs, les critiques maladroits ou les méchants écrivains. Pendant la première moitié de l'année 1796, Goëthe et Schiller fourbirent leurs armes, et ce fut entre Iéna et Weimar un perpétuel échange de distiques. Schiller eut la plus grande part dans la confection des *Xénies*, et Goëthe avoua plus tard à Eckermann que ses épigrammes étaient innocentes et faibles, tandis que celles de Schiller étaient acérées et frappaient fort. L'*Almanach des Muses* pour 1797, qui parut vers la fin de 1796, était divisé en deux parties. Dans la première partie parurent 1° les *Tableaux votifs*¹, recueil d'épigrammes didactiques et non satiriques, contenant des réflexions sur l'art ou la morale; 2° des épigrammes détachées et deux recueils de distiques intitulés l'un *Bielen*, l'autre *Giner*. La seconde partie de l'*Almanach* renfermait les *Xénies* proprement dites, épigrammes satiriques, contenant le plus souvent des attaques personnelles. Nous avons déjà dit plus haut l'explosion d'indignation que causa dans toute l'Allemagne littéraire et philosophique cette attaque inattendue et le calme inaltérable avec lequel les deux amis laissèrent passer l'orage d'attaques souvent injurieuses qui se déclina contre eux (voy. p. 135). — Parmi les épigrammes diverses nous citons : *Weibliches Urtheil* et *Der Geinüs mit der umgekehrten Fackel* (voy. p. 149, note 2); *Rant und seine*

1. Les Romains appelaient *Tableaux votifs* (*Tabulæ votivæ*) des tablettes que ceux qui avaient échappé à un danger suspendaient dans le temple de la divinité qui les avait sauvés; ces tables portaient une inscription mentionnant le danger qu'avait couru celui qui offrait l'ex-voto. Schiller et

Goëthe appellent *Tableaux votifs* leurs distiques, parce que ceux-ci résumaient le résultat de leurs observations et de leurs expériences en de courtes maximes, grâce auxquelles les deux poètes avaient échappé à maint danger dans le cours de leur vie ou de leur carrière d'artiste.

Ausleger, et les épigrammes dirigées contre Fr. Schlegel (voy. p. 152 et 164) font partie des *Xénies*. Les trois autres distiques appartiennent aux *Tableaux votifs*.

Weibliches Urtheil.

Männer richten nach Gründen; des Weibes Urtheil ist seine Liebe; wo es nicht liebt, hat schon gerichtet das Weib¹.

Die Uebereinstimmung.

Wahrheit suchen wir beide, du außen im Leben, ich innen
In dem Herzen, und so findet sie jeder gewiß.
Ist das Auge gesund, so begegnet es außen dem Schöpfer;
Ist es das Herz, dann gewiß spiegelt es innen die Welt².

Der beste Staat.

„Woran erkenn' ich den besten Staat?“ Woran du die beste
Frau kennst — daran, mein Freund, daß man von beiden
nicht spricht.

1. La femme qui est restée plus près de la nature que l'homme (voy. p. 165, n. 3), juge un homme non sur telle ou telle qualité particulière, mais sur l'ensemble de son être physique et moral; elle ne juge pas d'après des raisons, mais d'après des impressions; elle ne rend pas, comme l'homme, des arrêts motivés, mais éprouve un

sentiment d'attraction ou de répulsion.

2. Schiller note dans ces deux distiques l'opposition de son génie *subjectif* avec le génie *objectif* de Goëthe et en même temps leur commun amour pour la vérité, le but commun vers lequel ils tendent par des voies si différentes.

Meine Antipathie.

Gräßlich ist mir das Laster zuwider, und doppelt zuwider

Ist mir's, weil es so viel schwagen von Tugend gemacht.

„Wie, du hassest die Tugend?“ — Ich wollte, wir übten
sie alle,

Und so spräche, will's Gott, ferner kein Mensch mehr
davon.

Aufgabe.

Keiner sei gleich dem andern, doch gleich sei jeder dem
Höchsten!

Wie das zu machen? Es sei jeder vollendet in sich¹.

Kant und seine Ausleger.

Wie doch ein einziger Reicher so viele Bettler in Nahrung
Setzt! Wenn die Könige bau'n, haben die Kärner zu
thun².

1. L'homme doit développer harmonieusement son être tout entier, sa sensibilité comme sa raison. Chacun atteindra alors l'idéal tout en conservant les traits particuliers qui le distinguent.

2. Allusion aux nombreux philosophes qui vivaient sur les idées de Kant (Reinhold, Schulze, Schmidt, etc.) et bornaient leurs ambitions à commenter les œuvres du grand penseur.

Die Worte des Glaubens.

Cette poésie, qui parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1798, a été composée dans le cours de l'année 1797, peut-être déjà vers le printemps. Schiller s'y montre disciple de Kant. Ce grand penseur avait établi qu'il est impossible de *démontrer* par des arguments purement logiques la liberté de l'homme, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu; mais nous avons conscience d'une loi morale qui commande ce qui *devrait être* sans égard à *ce qui est*, sans que d'ailleurs cette loi elle-même puisse être l'objet d'une démonstration. Si maintenant nous admettons cette loi du devoir, nous sommes logiquement amenés à admettre également la liberté humaine, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu comme *postulats* de notre conscience morale, de la *raison pratique*, selon l'expression de Kant. Il est à remarquer que Schiller intervertit l'ordre établi par Kant. La croyance fondamentale est pour lui la foi dans la liberté humaine; ensuite seulement vient la foi dans la loi morale et la foi en Dieu. Dans cette poésie il ne parle pas de la foi en l'immortalité de l'âme, qu'il célèbre dans la dernière strophe de la poésie intitulée *Offnung*, que nous donnons à la suite de celle-ci.

Drei Worte nenn' ich euch, inhaltsschwer¹,
 Sie gehen von Munde zu Munde;
 Doch stammen sie nicht von außen her²,
 Daß Herz nur gibt davon Kunde.
 Dem Menschen ist aller Werth geraubt,
 Wenn er nicht mehr an die drei Worte glaubt.

1. Inhaltsschwer : pleines d'un sens profond. | viennent pas du dehors; elles ne nous sont pas fournies par l'expérience ou l'observation, par les

2. Doch stammen sie nicht von außen her : ces trois paroles ne | données des sens.

Der Mensch ist frei geschaffen, ist frei¹,
 Und würd' er in Ketten geboren,
 Laßt euch nicht irren des Böbels Geschrei,
 Nicht den Mißbrauch rasender Thoren²!
 Vor dem Sklaven³, wenn er die Kette bricht,
 Vor dem freien Menschen erzittert nicht!

Und die Tugend, sie ist kein leerer Schall,
 Der Mensch kann sie üben im Leben,
 Und sollt' er auch straucheln überall,
 Er kann nach der göttlichen streben,
 Und was kein Verstand der Verständigen sieht,
 Das übet in Einfalt ein kindlich Gemüth.

Und ein Gott ist, ein heiliger Wille lebt,
 Wie auch der menschliche wankt;
 Hoch über der Zeit und dem Raume webt
 Lebendig der höchste Gedanke⁴,
 Und ob alles in ewigem Wechsel kreist,
 Es beharret im Wechsel ein ruhiger Geist.

1. *Frei* : Il s'agit de la liberté intérieure que rien ne peut ravir à l'homme, même la servitude extérieure et apparente.

2. Il ne faut pas confondre cette liberté intérieure avec la liberté dont parle le peuple excité par les démagogues, c.-à-d. le déchaînement de toutes les passions et de toutes les convoitises. On peut voir dans ces vers une allusion aux excès de la Révolution française qui avait déçu les espérances auxquelles Schiller s'était d'abord laissé aller.

3. *Vor dem Sklaven*; sous-entendez : erzittert.

4. *Der höchste Gedanke* : l'expression n'est pas claire; Dieu est-il pour Schiller la plus haute pensée à laquelle l'homme puisse atteindre? ou l'intelligence, la pensée suprême qui gouverne le monde? le vers *Es beharret im Wechsel ein ruhiger Geist*, nous fait pencher vers cette dernière interprétation. Il est à remarquer que sur ce point Schiller s'éloignerait de Kant qui voit en Dieu surtout une *volonté* sage et toute puissante.

Die drei Worte bewahret euch, inhaltsschwer,
 Sie pflanzet von Munde zu Munde,
 Und stammen sie gleich nicht von außen her,
 Euer Inneres gibt davon Kunde.
 Dem Menschen ist nimmer sein Werth geraubt,
 So lang er noch an die drei Worte glaubt.

Hoffnung.

Ces strophes, d'une inspiration très élevée et d'une grande pureté de forme, parurent dans le 10^e numéro des *Heures* de 1797, lequel ne fut achevé d'imprimer qu'au mois de février 1798. Il est probable qu'elles ont été composées dans le courant de l'année 1797, sans qu'on puisse préciser d'ailleurs la date.

Es reden und träumen die Menschen viel
 Von bessern künftigen Tagen;
 Nach einem glücklichen, goldenen Ziel
 Sieht man sie rennen und jagen.
 Die Welt wird alt und wird wieder jung,
 Doch der Mensch hofft immer Verbesserung.
 Die Hoffnung führt ihn ins Leben ein¹,
 Sie umflattert den fröhlichen Knaben,
 Den Jüngling locket ihr Zauberschein,
 Sie wird mit dem Greis nicht begraben;

1. Il est peut-être exagéré de dire | dans la vie. On ne voit pas ce que
 que l'espérance introduit l'homme | le jeune enfant peut espérer.

Denn beschließt er im Grabe den müden Lauf,
Noch am Grabe pflanzt er — die Hoffnung auf¹.

Es ist kein leerer, schmeichelnder Wahn,
Erzeugt im Gehirne des Thoren.
Im Herzen kündigt es laut sich an :
Zu was Besserm sind wir geboren;
Und was die innere Stimme spricht,
Das täuscht die hoffende Seele nicht.

Der Taucher.

L'année 1797 est, comme nous l'avons déjà vu (p. 135), l'année des ballades; Schiller, après avoir essayé un poème sur don Juan, qui ne lui réussit pas, compose du 3 au 14 juin le *Plongeur*, du 16 au 19 juin le *Gant*; le 26 juin, il achève l'*Anneau de Polycrate*; le 3 juillet le *Chant funèbre d'un Nadoësis*; le 31 juillet le *Chevalier Toggenburg*; les *Grues d'Ibycus* demandèrent plus de travail; pendant un séjour de Schiller chez Goethe (11-18 juillet), les deux poètes étaient convenus de traiter chacun à sa manière le sujet; mais l'un et l'autre laissèrent s'écouler le mois de juillet sans se mettre sérieusement à l'ouvrage; enfin, le 11 août, Schiller commence sa ballade; le 17 il l'envoie à Goethe avant d'y avoir mis la dernière main; enfin,

1. L'expression n'est pas toujours parfaitement heureuse : on n'enterre pas un vieillard, mais un mort; on ne peut non plus guère se représenter un vieillard qui, terminant sa vie dans la tombe, plante l'espérance sur son propre tombeau. On voit bien que chez Schiller la pensée abstraite l'emporte parfois sur l'imagination poétique. — Comparez à cette strophe les beaux vers de Goethe sur l'Espérance, dans l'ode : *Meine Götter* (voy. p. 56).

sur les observations de Gœthe, qui renonce à traiter le sujet, il remanie, durant le mois d'août plusieurs parties de sa poésie. — Enfin, dans les derniers jours de septembre, Schiller compose encore le *Message à la Forge*. Toutes ces ballades étaient destinées à remplir l'*Almanach des Muses* pour 1798, dont la rédaction était pour lui une lourde et fatigante tâche.

La source à laquelle Schiller a emprunté le *Plongeur* est inconnue; la légende est traitée par une foule d'auteurs, et, comme c'est toujours le cas pour les traditions populaires, chaque récit présente des variantes. Le récit le plus connu est celui que donne le jésuite Athanasius Kircher († en 1680) dans son ouvrage intitulé *Mundus subterraneus*. Il raconte que le roi Frédéric de Sicile, étant venu à Messine, entendit raconter merveilles d'un plongeur nommé Nicolas Pesce; celui-ci ayant été présenté au roi, Frédéric lui demanda d'explorer le gouffre redoutable de Charybde. Comme Nicolas hésitait à cause des dangers que présentait l'entreprise, le roi jette dans les tourbillons formés par Charybde une coupe d'or et la lui promet comme récompense, s'il parvient à la rapporter. Nicolas s'élance dans les flots, y séjourne pendant trois quarts d'heure; au bout de ce temps il est violemment rejeté vers la surface et regagne le rivage, tenant triomphalement la coupe d'or à la main. Il décrit les merveilles qu'il a vues, les récits et les remous terribles qu'il a trouvés au fond de l'eau, les monstres effroyables qui habitaient les profondeurs de la mer. Le roi lui demande s'il plongerait une seconde fois dans le gouffre, et pour vaincre sa résistance, il jette dans les flots une coupe et une bourse d'or. L'avidité l'emporte chez Nicolas sur la crainte; il s'élance une seconde fois dans le tourbillon, mais, cette fois, il ne reparait plus.

Schiller a su donner plus de noblesse au sujet par la manière dont il l'a traité. Si le jeune homme affronte une première fois la redoutable Charybde, ce n'est pas pour conquérir la coupe d'or que le roi y a jetée, c'est pour donner une éclatante preuve de courage devant toute la cour assemblée. Pour le décider à plonger une seconde fois dans l'abîme, le roi lui promet la main de sa fille; alors, éperdu d'amour, enivré du désir de conquérir ce bonheur suprême qui l'attend s'il est vainqueur, il ose « tenter Dieu » pour la seconde fois, et périt, victime de sa témérité, pour avoir essayé de pénétrer ces mystères que la clémence divine recouvre de nuit et d'horreur.

„Wer wagt es, Rittersmann oder Knapp,
 Zu tauchen in diesen Schlund¹?
 Einen goldenen Becher werf' ich hinab,
 Verschlungen schon hat ihn der schwarze Mund¹.
 Wer mir den Becher kann wieder zeigen,
 Er mag ihn behalten, er ist sein eigen.“

Der König spricht es und wirft von der Höh'
 Der Klippe², die schroff und steil
 Hinaushängt in die unendliche See³,
 Den Becher in der Charybde Geheul.
 „Wer ist der Beherzte⁴, ich frage wieder,
 Zu tauchen in diese Tiefe nieder?“

Und die Ritter, die Knappen um ihn her
 Vernehmen's und schweigen still,
 Sehen hinab in das wilde Meer,
 Und keiner den Becher gewinnen will.
 Und der König zum drittenmal wieder fraget :
 „Ist keiner, der sich hinunter waget?“

1. In diesen Schlund, et un peu plus loin, der schwarze Mund; Schiller désigne ainsi « la gueule hurlante de Charybde » (der Charybde Geheul, str. 2). — D'après Homère, « la divine Charybde engloutit avec un fracas terrible les flots de l'onde amère » (*Odyss.* XII, 255 suiv.); lorsqu'elle absorbe les flots, « la roche à l'entour retentit comme le tonnerre » (241 suiv.). — Le gouffre de Charybde est situé tout près du port de Messine, dans le détroit, en face de l'écueil de Scylla. Charybde ne présente plus, de nos

jours, les mêmes dangers que jadis pour les navigateurs.

2. Klippe; s'agirait-il peut-être, dans la pensée de Schiller, de l'écueil de Scylla situé en face de Charybde? Il existe aussi un rocher de Charybde; d'après Homère, il paraît moins élevé que celui de Scylla (*Odyss.* XII, 101), qui « porte jusqu'au ciel sa cime aiguë ».

3. Die unendliche See : épithète homérique : ἀπειρος, ἀνείρητος.

4. Der Beherzte... zu; c'est comme s'il y avait so beherzt... zu.

Doch alles noch stumm bleibt wie zuvor;
 Und ein Edelknecht, sanft und fest,
 Tritt aus der Knappen zagendem Chor,
 Und den Gürtel wirft er, den Mantel weg,
 Und alle die Männer umher und Frauen
 Auf den herrlichen Jüngling verwundert schaun::

Und wie er tritt an des Felsen Hang
 Und blickt in den Schlund hinab,
 Die Wasser, die sie hinunter schlang,
 Die Charybde jetzt brüllend wiedergab¹,
 Und wie mit des fernen Donners Getöse
 Entstürzen sie schäumend dem finstern Schooß².

Und es waltet und siedet und brauset und zischt³,
 Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
 Bis zum Himmel sprizet der dampfende Gischt,
 Und Fluth auf Fluth sich ohn' Ende drängt,
 W
 h. v. g. . .

1. Charybde, après avoir absorbé les eaux (Die Wasser, die sie hinunter schlang), les rejette maintenant en bouillonnant (Die Charybde jetzt brüllend wiedergab). Comparez à la description qui va suivre le récit bien plus simple et plus réaliste de l'*Odyssée* (XII, 234 et suiv.) : « Nous entrons en gémissant dans le formidable détroit : d'un côté s'élève Scylla, et de l'autre la divine Charybde engloutit avec un fracas terrible les flots de l'onde amère. Lorsqu'elle les vomit, l'eau bouillonne en mugissant comme un bassin sur un ardent brasier, et l'écume jaillissant retombe sur les deux écueils. Lorsqu'elle les absorbe, elle paraît

agitée jusque dans ses entrailles ; la roche à l'entour retentit comme le tonnerre, et la terre entr'ouverte laisse apercevoir dans ses flancs un sable d'une couleur lugubre » ; cf. aussi la description de Virgile (*Enéide*, III, 420).

2. Goethe se souvient de ce vers devant la chute du Rhin, et écrit à Schiller qu'il admirait la justesse avec laquelle cette description s'appliquait au spectacle que lui avait donné la nature ; Schiller lui répondit qu'il n'avait jamais pu étudier ce spectacle, si ce n'est, peut-être, devant un moulin à eau, mais qu'il avait suppléé à son manque d'expérience par l'étude approfondie d'Homère.

Und will sich nimmer erschöpfen und leeren,
Als wollte das Meer noch ein Meer gebären.

Doch endlich, da legt sich die wilde Gewalt¹,
Und schwarz aus dem weißen Schaum
Kläfft hinunter ein gährender Spalt,
Grundlos, als ging's in den Höllenraum²,
Und reißend sieht man die brandenden Wogen³
Hinab in den strudelnden Trichter gezogen.

Jetzt schnell, eh die Brandung wiederkehrt⁴,
Der Jüngling sich Gott befehlt,
Und — ein Schrei des Entsetzens wird rings gehört,
Und schon hat ihn der Wirbel hinweggespült,
Und geheimnißvoll über dem kühnen Schwimmer
Schließt sich der Rachen; er zeigt sich nimmer.

Und stille wird's über dem Wasserschlund,
In der Tiefe nur brauset es hohl,
Und bebend hört man von Mund zu Mund:
„Hochherziger Jüngling, fahre wohl!“

1. Il se produit un moment de calme relatif, puis Charybde commence son mouvement de reflux.

2. Ein gährender Spalt, Grundlos, als ging's in den Höllenraum; Schiller ouvre des perspectives effrayantes sur la profondeur infinie du gouffre de Charybde, Cf. str. 18 et 19: „Sonst wär' er ins Bodenlose gefallen. Denn unter mir lag's noch bergetief.... — Homère, au contraire, insiste sur la violence

du remous qui laisse apercevoir « un sable d'une couleur lugubre » (*Odyss.* XII, 242). — A un autre endroit il dit qu' « au milieu du récif (de Scylla) s'ouvre, du côté des ténèbres, une sombre caverne tournée vers Érébe » (XII, 80 suiv.).

3. Die brandenden Wogen: les vagues qui déferlent.

4. Le jeune homme s'élance dans le gouffre pendant le mouvement de reflux, avant que le flux ne revienne.

Und hohler und hohler¹ hört man's heulen,
Und es² harret noch mit bangem, mit schrecklichem Weilen.

Und wärst du die Krone selber hinein
Und sprächst : wer mir bringet die Kron'
Er soll sie tragen und König sein —
Mich gelüstete nicht nach dem theuren Lohn³.
Was die heulende Tiefe da unten verhehle,
Das erzählt keine lebende glückliche Seele.

Wohl manches Fahrzeug, vom Strudel gefaßt,
Schoß gäh in die Tiefe hinab :
Doch zerschmettert nur rangen sich Kiel und Mast
Hervor aus dem alles verschlingenden Grab —
Und heller und heller, wie Sturmes Saufen,
Hört man's näher und immer näher brausen.

Und es wallet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel sprizet der dampfende Gisch,
Und Well' auf Well' sich ohn' Ende drängt,

1. Hohler und hohler : cf. str. II, 5 : heller und heller pour immer hohler und hohler, etc. ; cf. dans Goethe, fest und fester (voy. p. 77, note 2).

2. Es : Schiller fait dans cette ballade un emploi extrêmement fréquent du pronom indéfini es pour donner à son récit quelque chose de mystérieux, voy. str. 6, 1 ; 7, 4 ; 9, 2, 6 ; 11, 6 ; 12, 1, 6 ; 13, 1, 4 ; 14, 4 ; 17, 1, etc. Es représente très fréquemment la puissance inquiétante et formidable de Charybde.

Es harret noch, dans le passage qui nous occupe, signifie : « l'on attend toujours », « l'attente se prolonge ». Nous avons fait remarquer l'emploi du même artifice dans la *Danse macabre* de Goethe (voy. p. 108, note 2). Dans le *Plongeur*, la répétition incessante du même procédé finit par être un peu fatigante.

3. Schiller exprime ici les sentiments qui agitent les spectateurs.

Und wie mit des fernen Donners Getöse
Entstürzt es brüllend dem finstern Schooße¹.

Und sieh! aus dem finster fluthenden Schooß,
Da hebet sich's² schwanenweiß,
Und ein Arm und ein glänzender Nacken wird bloß,
Und es rudert mit Kraft und mit emßigem Fleiß,
Und er ist's, und hoch in seiner Linken
Schwingt er den Becher mit freudigem Winken.

Und athmete lang und athmete tief,
Und³ begrüßte das himmlische Licht.
Mit Frohlocken es einer dem andern rief:
„Er lebt! er ist da! es⁴ behielt ihn nicht!
Aus dem Grab, aus der strudelnden Wasserhöhle
Hat der Brave gerettet die lebende Seele!“

Und er kommt; es umringt ihn die jubelnde Schaar;
Zu des Königs Füßen er sinkt,

1. Répétition des strophes 5 et 6 destinée à marquer la monotonie de ce mouvement de flux et de reflux. Cf. à cette strophe et à la précédente le passage suivant de l'*Odyssée* : « Trois fois dans le cours de la journée elle (Charybde) rejette le flot qu'elle a engouffré, trois fois elle l'absorbe encore avec une rapidité terrible. Si à ce moment tu arrivais, tu serais entraîné dans l'abîme, et Neptune lui-même ne pourrait empêcher ta perte » (XII, 105 et suiv.).

2. Da hebet sich's : emploi insolite du pronom indéterminé es ; « quelque chose s'élève ».

3. Remarquez l'emploi extraordinairement fréquent de la conjonction und dans ce passage : und sieh..., und ein Arm..., und es rudert..., und er ist's..., und athmete..., und begrüßte... ; sur 8 vers, 6 commencent par und. Schiller fait d'ailleurs un usage constant de cette conjonction dans le *Plongeur*, à tel point que près de la moitié des strophes (10 sur 26) commencent par und. L'emploi de ce procédé, emprunté à la poésie populaire, est fait avec plus de mesure dans l'*Anneau de Polycrate* et les *Grues d'Ibycus*.

4. Es = Charybde.

Den Becher reicht er ihm knieend dar,
 Und der König der lieblichen Tochter winkt,
 Die füllt ihn mit funkelndem Wein bis zum Rande,
 Und der Jüngling sich also zum König wandte :

„Lang lebe der König! Es freue sich,
 Wer da athmet im rosigten Licht!¹
 Da unten aber ist's fürchterlich,
 Und der Mensch versuche die Götter nicht,
 Und begehre nimmer und nimmer zu schauen,
 Was sie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen.“

„Es riß mich hinunter blitzschnell,
 Da stürzt' mir aus felsigstem Schacht
 Wildfluthend entgegen ein reißender Quell;
 Mich packte des Doppelstroms wüthende Macht²,
 Und wie einen Kreisel, mit schwindelndem Drehen
 Trieb mich's um, ich konnte nicht widerstehen.“

„Da zeigte mir Gott, zu dem ich rief,
 In der höchsten schrecklichen Noth,
 Aus der Tiefe ragend ein Felsenriff,
 Das erfaßt' ich behend und entrann dem Tod.“

1. Im rosigten Licht; cf. str. 19, in purpurner Finsterniß. D'après les théories de Goethe sur l'optique, le plongeur, au sortir de l'eau verte, doit voir la lumière en rose; de même, lorsqu'il est au fond de l'eau, les parties éclairées de l'eau lui apparaissent en vert, les parties obscures, au contraire, en *pourpre*.

2. Mich packte des Doppelstroms wüthende Macht : Le plongeur est entraîné par un double courant qui le fait pivoter sur lui-même comme une toupie : d'une part le mouvement de reflux de Charybde qui l'attire vers le bas; d'autre part le courant latéral (ein reißender Quell) qui le prend de côté.

Und da hing auch der Becher an spitzen Korallen,
Sonst wär' er ins Bodenlose gefallen."

"Denn unter mir lag's noch bergetief
In purpurner Finsterniß da,
Und ob's hier dem Ohre gleich ewig schlief',
Das Auge mit Schauern hinunter sah,
Wie's von Salamandern und Molchen und Drachen
Sich regt' in dem furchtbaren Höllenrachen."

"Schwarz wimmelten da, in grauem Gemisch,
Zu scheußlichen Klumpen geballt,
Der stachlichte Roche², der Klippenfisch³,
Des Hammers⁴ gräuliche Gestalt,
Und dräuend wies mir die grimmiigen Zähne
Der entseßliche Hai, des Meeres Hyäne."

"Und da hing ich, und war's mir mit Grausen bewußt,
Von der menschlichen Hilfe so weit,
Unter Larven⁵ die einzige fühlende Brust,
Allein in der gräßlichen Einsamkeit,
Tief unter dem Schall der menschlichen Rede,
Bei den Ungeheuern der traurigen Debe."

1. Les plongeurs peuvent entendre au fond de l'eau; Schiller ne se préoccupe d'ailleurs pas du tout de la possibilité matérielle de l'acte qu'il décrit; son récit est au contraire volontairement fantastique, et l'imagination du plongeur peuple le fond de la mer de monstres fabuleux, de salamandres (lesquelles ne vivent pas dans la mer) et de dragons.

2. Der stachlichte Roche: la raie armée de pointes.

3. Klippenfisch ou Klippfisch: *chaetodon*; poisson assez inoffensif, long d'environ un pied et demi et qui habite près des rochers; la signification étymologique du nom, « poisson des récifs », aura décidé Schiller à le faire figurer parmi les monstres marins.

4. Hammer: le requin-marteau.

5. Larven: des masques, des fantômes; ici des êtres aux formes étranges et redoutables.

„Und schauernd dacht' ich's, da froh's¹ heran,
 Regte hundert Gelenke zugleich,
 Will schnappen nach mir; in des Schreckens Wahn
 Laß ich los der Koralle umklammerten Zweig;
 Gleich faßt mich der Strudel mit rasendem Toben,
 Doch es war mir zum Heil, er riß mich nach oben."
 Der König darob sich verwundert schier² :
 Und spricht : „Der Becher ist dein,
 Und diesen Ring noch bestimm' ich dir,
 Geschmückt mit dem köstlichsten Edelgestein,
 Versuchst du's noch einmal und bringst mir Kunde,
 Was du sahst auf des Meeres tiefunterstem³ Grunde."

Das hörte die Tochter mit weichem Gefühl,
 Und mit schmeichelndem Munde sie fleht :
 „Laßt, Vater, genug sein das grausame Spiel!
 Er hat euch bestanden, was keiner besteht,
 Und könnt ihr des Herzens Gelüsten nicht zähmen,
 So mögen die Ritter den Knappen beschämen."

Drauf der König greift nach dem Becher schnell,
 In den Strudel ihn schleudert hinein :
 „Und schaffst du den Becher mir wieder zur Stell',
 So sollst du der trefflichste Ritter mir sein
 Und sollst sie als Ehgemahl heut noch umarmen,
 Die jetzt für dich bittet mit zartem Erbarmen."

1. Es, c.-à-d. les monstres dont il vient d'être question.

2. Schier : signifie soit « presque », soit « rapidement » ; il n'est pas employé dans l'acception de

« grandement » que lui donne ici Schiller.

3. Tiefunterst : adjectif dérivé du superlatif de l'expression adverbiale tief unten.

Da ergreift's ihm die Seele mit Himmelsgevalt,
 Und es blizt auß den Augen ihm kühn,
 Und er siehet erröthen die schöne Gestalt
 Und steht sie erbleichen und sinken hin;
 Da treibt's ihn, den köstlichen Preis zu erwerben,
 Und stürzt hinunter auf Leben und Sterben.

Wohl hört man die Brandung, wohl kehrt sie zurück,
 Sie verkündigt der donnernde Schall;
 Da bückt sich's¹ hinunter mit liebendem Blick,
 Es kommen, es kommen die Wasser all,
 Sie rauschen herauf, sie rauschen nieder,
 Den Jüngling bringt keines wieder.

Der Handschuh.

Sainte-Foix, dans ses *Essays historiques sur Paris* (4^e édition 1766), raconte que la Rue des Lions, près de l'église Saint-Paul, tire son nom des bâtiments où François I^{er} entretenait ses lions, grands et petits, et rapporte à ce propos l'anecdote du chevalier Delorges et de sa dame, dont Schiller a fait le sujet de sa ballade. Cette pièce de vers n'est pas, comme toutes les autres compositions de Schiller, le développement d'une idée morale, mais un morceau descriptif et pittoresque, où le poète déploie une grande virtuosité dans ses descriptions d'animaux féroces.

Vor seinem Löwengarten²,
 Das Kampffspiel zu erwarten,

1. Es désigne ici la fille du roi qui s'est prise d'amour pour le jeune page.

2. Löwengarten : parc aux lions ; Garten (en goth. *gards*) signifie primitivement « enceinte, enclos ».

Saß König Franz,
 Und um ihn die Großen der Krone,
 Und rings auf hohem Balcone
 Die Damen in schönem Kranz.

Und wie er winkt mit dem Finger,
 Aufthut sich der weite Zwinger¹,
 Und hinein mit bedächtigem Schritt
 Ein Löwe tritt
 Und sieht sich stumm
 Rings um,
 Mit langem Gähnen,
 Und schüttelt die Mähnen
 Und streckt die Glieder,
 Und legt sich nieder.

Und der König winkt wieder,
 Da öffnet sich behend
 Ein zweites Thor,
 Daraus rennt
 Mit wildem Sprunge
 Ein Tiger hervor.
 Wie der den Löwen erschaut,
 Brüllt er laut,
 Schlägt mit dem Schweif
 Einen furchtbaren Reif

1. Zwinger semble désigner ici, comme plus loin, au v. 50, la vaste arène où sont lâchés les lions; car le lion s'avance hinein. On peut se demander s'il n'eût pas été plus rationnel de faire ouvrir la *cage des lions* plutôt que l'*arène*; d'autant qu'un peu plus loin Schiller met : *Da öffnet sich behend ein zweites Thor.*

Und reckt die Zunge,
 Und im Kreise scheu
 Umgeht er den Leu¹,
 Grimmig schnurrend,
 Darauf streckt er sich murrend
 Zur Seite nieder.

Und der König winkt wieder,
 Da speit das doppelt geöffnete Haus
 Zwei Leoparden auf einmal aus,
 Die stürzen mit muthiger Kampfbegier
 Auf das Tigerthier;
 Das packt sie mit seinen grimmigen Zähnen,
 Und der Leu mit Gebrüll
 Richtet sich auf, da wird's still;
 Und herum im Kreis,
 Von Mordjucht heiß,
 Lagern sich die gräulichen Ragen.

Da fällt von des Altars Rand
 Ein Handschuh von schöner Hand
 Zwischen den Tiger und den Leu
 Mitten hinein.

Und zu Ritter Delorges, spottender Weis',
 Wendet sich Fräulein Runigund:
 „Herr Ritter, ist eure Lieb' so heiß,
 Wie ihr mir's schwört zu jeder Stund,
 Ei, so hebt mir den Handschuh auf!“

1. Den Leu; l'accusatif faible Leu (v. 46) est plus usité.

Und der Ritter, in schnellem Lauf,
Steigt hinab in den furchtbarn Zwinger
Mit festem Schritte,
Und aus der Ungeheuer Mitte
Nimmt er den Handschuh mit festem Finger.

Und mit Erstaunen und mit Grauen
Sehen's die Ritter und Edelfrauen,
Und gelassen bringt er den Handschuh zurück.
Da schallt ihm sein Lob aus jedem Munde,
Aber mit zärtlichem Liebesblick —
Er verheißt ihm sein naheß Glück —
Empfängt ihn Fräulein Kunigunde.
Und er wirft ihr den Handschuh in's Gesicht¹ :
„Den Dank, Dame, begehrt' ich nicht!“
Und verläßt sie zur selbigen Stunde.

Der Ring des Polykrates.

Hérodote (III, 59 et suiv.) raconte que Polycrate s'était emparé par force du pouvoir dans l'île de Samos, dont il était devenu seul maître, après avoir tué ou exilé ses deux frères Pantagnotos

1. D'après Sainte-Foix, Delorges, après avoir ramassé le gant, « le jette au nez de la dame ». Schiller avait d'abord adouci ce trait, trouvant la conduite de Delorges trop peu courtoise pour un chevalier : on trouve en effet dans l'*Almanach des Muses* la variante : Und der Ritter sich tief verbeugend spricht. Lorsque Schiller publia le

recueil de ses poésies, il revint à la version originale. Delorges reste calme (gelassen) au moment du danger, mais une fois qu'il est en sûreté, son sang-froid l'abandonne, et emporté par son légitime ressentiment, il outrage grossièrement la femme qui, par un caprice vain et cruel, l'a envoyé combattre des bêtes féroces.

et Syloson, avec qui il avait d'abord partagé le pouvoir. Polycrate échangea des présents avec le roi d'Égypte Amasis et devint l'un des tyrans les plus célèbres dans toute l'Ionie et la Grèce : toutes ses entreprises lui réussissaient et il fit de vastes conquêtes. Le roi Amasis cependant, craignant pour son ami l'inconstance de la fortune, adressa une lettre dans laquelle il lui conseillait de désarmer par un sacrifice volontaire la jalousie des dieux. Polycrate trouvant son conseil sage, jeta dans les flots un anneau précieux auquel il tenait beaucoup. A quelques jours de là, un pêcheur prit un poisson si beau et si grand qu'il résolut d'en faire présent au roi ; mais lorsqu'on lui ouvrit le ventre, on y retrouva l'anneau qui avait été jeté dans les flots. Polycrate ayant annoncé cet événement extraordinaire à Amasis, celui-ci vit qu'il était impossible de soustraire qui que ce fût aux coups du destin et fit dénoncer par un héraut le pacte d'amitié qui le liait à Polycrate, craignant que si quelque malheur extraordinaire venait à frapper le roi, il n'en fût affligé lui-même, si Polycrate était encore son ami. — Peu de temps après, Polycrate, attiré à Magnésie par le satrape de Perse Orctès, fut mis à mort et crucifié.

Schiller, dans sa ballade, suit de très près le récit d'Hérodote, mais il s'attache moins à donner de la vie et de la couleur à ses descriptions qu'à mettre en relief une idée morale très répandue dans l'antiquité grecque, celle de la jalousie des dieux. Lorsqu'un mortel est trop heureux et trop puissant, lorsque son orgueil s'enfle et qu'il dépasse les limites de la condition humaine, les dieux deviennent jaloux de sa puissance, et s'il n'apaise pas leur courroux par des sacrifices, ils le précipitent dans le malheur. « Il est une vieille parole, dit Eschyle, depuis bien longtemps répétée parmi les hommes : Quand l'opulence d'un mortel est à son comble, elle devient bientôt féconde, elle ne meurt pas sans enfants ; et le rejeton de la fortune heureuse, c'est une inséparable misère. » C'est la déesse Némésis, « le fléau des mortels », comme l'appelle Hésiode, qui frappe de maux cruels les hommes trop heureux. — Schiller qui, plus tard, dans ses drames, allait se complaire à montrer l'homme aux prises avec le tout puissant destin, trouvait de l'intérêt à montrer dans cette ballade le pouvoir mystérieux de la fatalité qui régit les actions humaines. Pour atteindre ce but, il cherche à donner à son récit non de la couleur, mais du mouvement dramatique ; il simplifie l'action, donne à l'expression une con-

cision qui touche à la sécheresse; chaque trait est calculé de façon à montrer le bonheur prodigieux de Polycrate et à faire naître en même temps le sentiment que ce bonheur est trop grand, qu'il ne peut durer, qu'un effroyable malheur est suspendu sur la tête du roi; lorsque Amasis, épouvanté du bonheur de Polycrate, s'embarque à la hâte pour l'Égypte, ce sentiment atteint son maximum d'intensité, et Schiller termine brusquement sa ballade, sans qu'il trouve nécessaire d'indiquer, même par un mot, le sort funeste réservé à Polycrate.

Er¹ stand auf seines Daches Zinnen,
 Er schaute mit vergnügten Sinnen
 Auf das beherrschte Samos hin.
 „Dies Alles ist mir unterthänig,“
 Begann er zu Aegyptens König¹,
 „Gesteh, daß ich glücklich bin.“ —
 „Du hast der Götter Gunk erfahren!
 Die vormalß deines Gleichen waren,
 Sie² zwingt jezt deines Scepters Macht.
 Doch Einer³ lebt noch, sie zu rächen;
 Dich kann mein Mund nicht glücklich sprechen,
 So lang des Feindes Auge wacht.“ —

Und eh der König noch geendet,
 Da stellt sich, von Milet⁴ gesendet,

1. Er désigne Polycrate, comme Aegyptens König désigne Amasis. Ni l'un ni l'autre n'est nommé dans toute la ballade.

2. Sie est à l'accusatif et dépend de zwingt (pour bezwingt); le sujet est Macht.

3. Einer : peut-être Schiller songeait-il au frère de Polycrate que ce dernier avait fait périr; on s'expliquerait ainsi pourquoi

Polydore rapporte à son maître ein wohlbekanntes Haupt. Comme le poète ne peut supposer une connaissance exacte des faits historiques chez tous les lecteurs, il est peut-être préférable d'admettre que Schiller a voulu désigner un des chefs, jadis les égaux de Polycrate, et que celui-ci a soumis à sa domination.

4. Hérodote parle d'une guerre

Ein Bote dem Tyrannen¹ dar :

„Laß, Herr, des Opfers Düste steigen,
Und mit des Lorbeers muntern Zweigen
Befränze dir dein festlich Haar!“

„Getroffen sank dein Feind vom Speere,
Mich sendet mit der frohen Mähre
Dein treuer Feldherr Polydor² —“
Und nimmt aus einem schwarzen Becken,
Noch blutig, zu der Beiden Schrecken,
Ein wohlbekanntes Haupt hervor.

Der König tritt zurück mit Grauen.

„Doch warn' ich dich, dem Glück zu trauen,“
Versetzt er mit besorgtem Blick.
„Bedenk', auf ungetreuen Wellen —
Wie leicht kann sie der Sturm zerschellen —
Schwimmt deiner Flotte zweifelnd Glück.“

Und eh er noch das Wort gesprochen,
Hat ihn der Jubel unterbrochen,
Der von der Rhede jauchzend schallt.
Mit fremden Schätzen reich beladen,
Kehrt zu den heimischen Gestaden
Der Schiffe mastenreicher Wald.

contre les Lesbiens et les Milésiens, où ceux-ci furent défaits dans un combat naval; après quoi ils furent contraints de creuser tout le fossé de la ville de Samos.

1. Les Grecs appelaient tyran (τύραννος) un homme qui, n'étant

pas roi de naissance, était néanmoins arrivé au pouvoir suprême dans une cité libre, généralement en s'appuyant sur la volonté du peuple.

2. Polydor: nom choisi arbitrairement par Schiller.

Der königliche Gast erstaunet :

„Dein Glück ist heute gut gelaunet,
Doch fürchte seinen Unbestand. *disposé* *indifférent*

Der Kreter waffenkund'ge Schaaren¹ *indifférent*

Bedräuen² dich mit Kriegsgefahren;

Schon nahe sind sie diesem Strand.“

Und eh' ihm noch das Wort entfallen,

Da sieht man's³ von den Schiffen wallen,

Und tausend Stimmen rufen : „Sieg'

Von Feindesnoth sind wir befreiet,

Die Kreter hat der Sturm zerstreuet,

Vorbei, geendet ist der Krieg!“

Das hört der Gastfreund mit Entsetzen.

„Fürwahr, ich muß dich glücklich schätzen!

Doch,“ spricht er, „zitter' ich für dein Heil.

Mir grauet vor der Götter Reide;

Des Lebens ungemischte Freude

Ward keinem Irdischen zu Theil⁴.“

„Auch mir ist alles wohl gerathen,

Bei allen meinen Herrscherthaten

1. Cette guerre n'a rien d'historique. Dans la première édition du poème on trouve la variante : Der Sparter unbesiegte Schaaren; or, Hérodote parle d'une expédition des Lacédémoniens contre Samos, qu'ils assiégèrent sans succès pendant quarante jours. Schiller aura préféré inventer une guerre contre les Crétois que de défigurer un fait réel, ce qui aurait pu déplaire à ceux qui connaissent l'histoire.

2. Schiller emploie indifféremment drohen et dräuen dans le même sens.

3. Es; emploi du pronom indéterminé comme dans le Plongeur; es semble désigner ici plutôt les pavillons qui flottent du haut des mâts que la foule des matelots qui débarquent.

4. Amasis expose dans cette strophe et dans les deux suivantes la croyance des Grecs à la jalousie des dieux.

Begleitet mich des Himmels Huld;
 Doch hatt' ich einen theuren Erben,
 Den nahm mir Gott, ich sah ihn sterben,
 Dem Glück bezahlt' ich meine Schuld."

"Drum, willst du dich vor Leid bewahren,
 So flehe zu den Unsichtbaren,
 Daß sie zum Glück den Schmerz verleihn.
 Noch keinen sah ich fröhlich enden,
 Auf den mit immer vollen Händen
 Die Götter ihre Gaben streun."

"Und wenn's die Götter nicht gewähren,
 So acht' auf eines Freundes Lehren
 Und rufe selbst das Unglück her;
 Und was von allen deinen Schätzen
 Dein Herz am höchsten mag ergötzen,
 Das nimm und wirf's in dieses Meer!"

Und jener spricht, von Furcht bewegt :
 „Von allem, was die Insel heget,
 Ist dieser Ring mein höchstes Gut.
 Ihn will ich den Erinen² weihen,
 Ob³ sie mein Glück mir dann verzeihen,
 Und wirfst das Kleinod in die Fluth."

1. « L'homme prudent, qui sait à propos lancer loin de lui une partie pour conserver le reste, sauve sa maison qui se serait écroulée sous le poids du malheur et préserve son esquif du naufrage » (Eschyle).

2. Erinen : forme incorrecte pour Erinyen. La forme grecque correcte est Ἐρινύς (ou par contraction Ἐρινός) ou Ἐρινός.

3. Ob : pour voir si ; cf. la *Mission poétique de Hans Sachs*, p. 31, note 10.

Und bei des nächsten Morgens Lichte —
Da tritt mit fröhlichem Gesichte
Ein Fischer vor den Fürsten hin :
„Herr, diesen Fisch hab' ich gefangen,
Wie keiner noch ins Netz gegangen,
Dir zum Geschenke bring' ich ihn.“

Und als der Koch den Fisch zertheilet,
Kommt er bestürzt herbeigeeilet
Und ruft mit hocheerstauntem Blick :
„Sieh, Herr, den Ring, den du getragen,
Ihn fand ich in des Fisches Magen,
O, ohne Grenzen ist dein Glück!“

Hier wendet sich der Gast mit Grausen
„So kann ich hier nicht ferner hausen,
Mein Freund kannst du nicht weiter sein.
Die Götter wollen dein Verderben;
Fort eil' ich, nicht mit dir zu sterben.“
Und sprach's, und schiffte schnell sich ein.

Nadowessiers Todtenlied.

Schiller avait puisé l'idée de cette petite pièce descriptive et pittoresque dans les descriptions d'un voyageur anglais, John Carver, qui avait visité l'Amérique du Nord, et dont les récits de voyage avaient été traduits en allemand en 1780. Carver, qui avait vécu sept mois parmi les Nadoëssis, avait recueilli des traits de mœurs curieux sur cette peuplade qui vivait entre le Mississippi et les montagnes Rocheuses ; et Schiller avait trouvé intéressant d'exprimer en vers la rude nature des peuples

sauvages. Goëthe l'ayant félicité d'avoir agrandi par cette conquête nouvelle le cercle de la poésie, il avait même songé à composer encore quatre ou cinq *lieder* sur les Nadoëssis, mais il renonça à ce projet.

Seht, da sitzt er auf der Matte¹,
Aufrecht sitzt er da,
Mit dem Anstand, den er hatte,
Als er's Licht noch sah.

Doch, wo ist die Kraft der Fäuste,
Wo des Athems Hauch,
Der noch jüngst zum großen Geiste
Blies der Pfeife Rauch?

Wo die Augen, falkenhelle,
Die des Kenntniers Spur
Zählten auf des Grases Welle,
Auf dem Thau der Flur?

Diese Schenkel, die behender
Flohen durch den Schnee,
Als der Hirsch, der Jwanzigender,
Als des Berges Reh?

Diese Arme, die den Bogen
streng und straff!

1. Carver raconte que lorsqu'un chef nadoëssis était mort, ses proches le revêtaient des habits qu'il portait d'ordinaire, ils lui peignaient la figure, l'asseyaient, le corps droit, dans une prairie et plaçaient ses armes à côté de lui. Tous ses parents s'asseyaient alors autour de lui et chacun lui adressait, l'un après l'autre, un discours funèbre. C'est une scène de ce genre que décrit Schiller.

Seht, das Leben ist entflohen!
Seht, sie hängen schlaff!

Wohl ihm, er ist hingegangen,
Wo kein Schnee mehr ist,
Wo mit Mais die Felder prangen,
Der von selber spricht;

Wo mit Vögeln alle Sträucher,
Wo der Wald mit Wild,
Wo mit Fischen alle Teiche
Lustig sind gefüllt.

Mit den Geistern speist er droben,
Ließ uns hier allein,
Daß wir seine Thaten loben
Und ihn scharren ein.

Bringet her die letzten Gaben,
Stimmt die Todtenklag'!
Alles sei mit ihm begraben,
Was ihn freuen mag.

Legt ihm unter's Haupt die Beile,
Die er tapfer schwang,
Auch des Bären fette Keule,
Denn der Weg ist lang;

Auch das Messer, scharf geschliffen,
Daß vom Feindeskopf
Rasch mit drei geschickten Griffen
Schälte Haut und Schopf.

Farben auch, den Leib zu malen,
 Steckt ihm in die Hand,
 Daß er röthlich möge strahlen
 In der Seelen Land.

Die Kraniche des Ibycus.

La légende des grues d'Ibycus nous est transmise par le lexicographe Suidas à l'article *Ἰβυκος*, par Plutarque, dans son traité *Sur le bavardage*, XIV, enfin dans une épigramme d'Antipater Sidonios. Ibycus de Rhegium, attaqué dans le désert par des brigands, s'était écrié avant de mourir que des grues qui volaient au-dessus de sa tête sauraient le venger. Le châtiment finit en effet par frapper les coupables. « Un jour qu'ils étaient au théâtre, raconte Plutarque, et que des grues volaient par hasard au-dessus d'eux, ils se murmurèrent l'un à l'autre en riant : Voilà les vengeurs d'Ibycus ! Leurs voisins les entendirent, et comme Ibycus avait déjà disparu et qu'on le recherchait depuis longtemps, ce propos attira leur attention et ils en firent part aux autorités. Les meurtriers furent convaincus et exécutés, et subirent ce juste châtiment non par le fait des grues, mais par suite de leur propre intempérance de langage qui, comme une Érinnye ou une déesse vengeresse, les contraignit à l'aveu de leur meurtre. »

L'idée que Schiller se proposait de mettre en relief, c'est que tôt ou tard les crimes les mieux cachés viennent à être découverts et que la justice, aux pieds boiteux, finit toujours par atteindre les coupables. Pour rendre sensible cette idée, il fait de la représentation théâtrale, où les meurtriers laissent échapper l'aveu de leur crime, la partie principale de sa ballade ; sur la scène paraît un chœur d'Euménides qui expriment en deux belles strophes la *morale* de tout le récit. L'aveu des deux criminels n'est donc plus un simple effet du hasard, il est psychologiquement motivé par l'impression profonde faite sur eux et sur tous les spectateurs par l'apparition terrible des sombres déesses de la nuit et par les vers qu'elles déclament. Tout le

reste du récit était d'abord sacrifié par Schiller à cette scène capitale. Goethe, qui devait traiter le même sujet de son côté, renonça à ce projet après avoir lu le poème de son ami, mais lui suggéra divers changements. Sur ses conseils, Schiller donna plus d'importance au récit épique proprement dit, à l'exposition du sujet; il s'attacha à mieux décrire la sombre cohorte des grues vengeresses et à frapper davantage par cette apparition l'imagination du lecteur; il ajouta la strophe dans laquelle il analyse l'émotion presque religieuse qui s'empare des assistants après le chœur des Euménides. Grâce à ces diverses additions, cette ballade, où l'auteur se bornait primitivement à mettre en action, d'une manière un peu sèche peut-être, une idée morale, gagna en vie, en mouvement dramatique et devint un tableau achevé, à la fois brillant de couleurs et harmonieux de lignes.

Zum Kampf der Wagen und Gefänge,
 Der auf Korinthus' Landeseuge¹
 Der Griechen Stämme froh vereint²,
 Zog Ibykus, der Götterfreund.
 Ihm schenkte des Gesanges Gabe,
 Der Lieder süßen Mund³ Apoll;
 So wandert' er an leichtem Stabe
 Aus Rhegium⁴, des Gottes voll.

1. Landeseuge : pour Landenge; Schiller emploie de même Bergeßrücken pour Bergrücken (str. 2, v. 1), Gastrecht pour Gastrecht (voy. Siegesfest, str. 6, v. 2).

2. Sur les jeux isthmiques en l'honneur de Poséidon (bei Poseidons Feste, str. 8), voy. p. 148, note 1.

3. Mund est employé dans le sens de « langue, éloquence » dans la Bible : Denn ich will euch Mund und Weisheit geben (Luc. 21, 15).

4. Pour aller de Reggio, sur le

détroit de Messine, à Corinthe, on traverse la mer; l'expression So wandert er an leichtem Stabe aus Rhegium, n'est donc guère en situation. Ajoutons tout de suite que les voyageurs venus d'Italie débarquaient au port de Lechæon, lequel était relié à Corinthe par deux murailles; entre le port de débarquement et la ville il n'y avait ni bois de pins, ni place favorable à l'agression dont Ibycus est victime. C'est dire que Schiller, bien qu'il eût consulté l'archéolo-

Schon winkt auf hohem Bergestrücken
 Akroforinth¹ des Wandrers Blicken,
 Und in Poseidons Fichtenhain
 Tritt er mit frommem Schauder ein.
 Nichts regt sich um ihn her, nur Schwärme
 Von Kranichen begleiten ihn,
 Die fernhin nach des Südens Wärme
 In graulichem Geschwader ziehn.

„Seid mir begrüßt, kessreundte Schaaren,
 Die mir zur See Begleiter waren;
 Zum guten Zeichen nehm' ich euch,
 Mein Loos, es ist dem euren gleich.
 Von fern her kommen wir gezogen
 Und stehen um ein wirthlich Dach —
 Sei uns der Gastliche² gewogen,
 Der von dem Fremdling wehrt die Schmach³!“

gue Boettiger pour savoir si son poème ne contenait aucune grosse erreur de nature à choquer un connaisseur de l'antiquité, ne songeait nullement à faire une restitution archéologique du passé.

1. Akroforinth : la citadelle de Corinthe, située sur une haute montagne qui domine la ville même et les environs.

2. Der Gastliche : Zeus hospitalier (Ζεύς, ἑνίορ), protecteur des étrangers.

3. Cette strophe, ainsi que la précédente, ont été ajoutées sur le conseil de Goethe ; après la première lecture du poème, sous la forme que Schiller lui avait donnée d'abord, il écrivit à celui-ci : « *Meo volo* würden die Kraniche

schon von dem wandernden Ibykus erblickt ; sich als Reisenden vergliche er mit den reisenden Vögeln, sich als Gast mit den Gästen, zöge daraus eine gute Vorbedeutung und riefte alsdann unter den Händen der Mörder die schon bekannten Kraniche, seine Reisegefährten, als Zeugen an. Ja, wenn man es vortheilhaft fände, so könnte er diese Züge schon bei der Schifffahrt gesehen haben. Sie sehen, daß es mir darum zu thun ist, aus diesen Kranichen ein langes und breites Phänomen zu machen....“ On voit ce que Schiller a gagné à suivre les conseils de Goethe. Certains critiques, à la vérité, ont trouvé peu vraisemblable qu'Ibycus, ayant rencontré les grues une première fois pendant la traver-

Und munter fördert er die Schritte
 Und sieht sich in des Waldes Mitte;
 Da sperren auf gedrangem¹ Steg
 Zwei Mörder plötzlich seinen Weg.
 Zum Kampfe muß er sich bereiten,
 Doch bald ermattet sinkt die Hand,
 Sie hat der Leier zarte Saiten,
 Doch nie des Bogens Kraft gespannt.

Er ruft die Menschen an, die Götter,
 Sein Flehen dringt zu keinem Retter;
 Wie weit er auch die Stimme schickt,
 Nichts Lebendes wird hier erblickt.
 „So muß ich hier verlassen sterben,
 Auf fremdem Boden, unbeweint,
 Durch böser Buben Hand verderben,
 Wo auch kein Rächer mir erscheint!“

Und schwer getroffen sinkt er nieder,
 Da rauscht der Kraniche Gefieder;
 Er hört, schon kann er nicht mehr sehn²,
 Die nahen Stimmen furchtbar fröhn.
 „Von euch, ihr Kraniche dort oben,
 Wenn keine andre Stimme spricht,
 Sei meines Mordes Klag' erhoben!“
 Er ruft es, und sein Auge bricht.

sée, les retrouve pour la seconde fois à Corinthe. Mais cette invraisemblance disparaît si l'on admet qu'il rencontre deux vols différents de grues.

1. Gedrang, synonyme de eng en haut-allemand (oberdeutsch).

2. Schon kann er nicht mehr sehn, forme pour ainsi dire une parenthèse.

Der nackte Leichnam wird gefunden,
 Und bald, obgleich entstellt von Wunden¹,
 Erkennt der Gastfreund in Korinth
 Die Züge, die ihm theuer sind.
 „Und muß ich so dich wiederfinden,
 Und hoffte mit der Fichte Kranz²
 Des Sängers Schläfe zu umwinden,
 Bestrahlt von seines Ruhmes Glanz³!“

Und jammernd hören's alle Gäste,
 Versammelt bei Poseidons Feste,
 Ganz Griechenland ergreift der Schmerz,
 Verloren hat ihn jedes Herz.
 Und stürmend drängt sich zum Prytanen⁴
 Das Volk, es fordert seine Wuth,
 Zu rächen des Erschlagenen Manen⁵,
 Zu süßnen mit des Mörders Blut.

Doch wo die Spur, die aus der Menge,
 Der Völker fluthendem Gedränge,
 Gelocket von der Spiele Pracht,
 Den schwarzen Thäter kenntlich macht?

1. Obgleich entstellt von Wunden
 doit se rapporter évidemment à
 die Züge, quoique grammaticale-
 ment on le rapporterait plutôt à
 der Gastfreund.

2. Du temps d'Ibycus, le vain-
 queur des jeux isthmiques rece-
 vait en effet une couronne de pin
 (πίτυς); plus tard ce fut une cou-
 ronne d'ache (σίλινου).

3. Bestrahlt von seines Ruhmes
 Glanz peut se rapporter soit à

Schläfe, soit à ich, sujet de la
 phrase, ce qui, au point de vue de
 la syntaxe, est plus correct. Les
 deux sens sont également satis-
 faisants.

4. Zum Prytanen. A l'époque où
 vivait Ibycus, la charge de pry-
 tane paraît ne plus avoir existé à
 Corinthe.

5. Manen; terme exclusivement
 latin pour désigner les esprits des
 morts.

Sind's Räuber, die ihn feig erschlagen?
 That's neidisch ein verborgner Feind?
 Nur Helios vermag's zu sagen,
 Der alles Irdische bescheint.

Er geht vielleicht mit frechem Schritte
 Jetzt eben durch der Griechen Mitte,
 Und während ihn die Rache sucht,
 Genießt er seines Frevels Frucht.
 Auf ihres eignen Tempels Schwelle
 Troßt er vielleicht den Göttern, mengt
 Sich dreist in jene Menschenwelle
 Die dort sich zum Theater drängt.

Denn Bank an Bank gedrängt sitzen,
 Es brechen fast der Bühne Stützen¹,
 Herbeigeströmt von fern und nah,
 Der Griechen Völker wartend da,
 Dampfbrausend wie des Meeres Wogen²,
 Von Menschen wimmelnd wächst der Bau
 In weiter stets geschweiftem Bogen
 Hinauf bis in des Himmels Blau³.

1. Ce vers forme une parenthèse dans le récit; Schiller désigne fort improprement par le mot *Bühne* l'amphithéâtre où se pressent les spectateurs. Il se représente le théâtre comme une construction de bois; c'est ainsi qu'étaient construits les premiers théâtres grecs.

2. La ponctuation, telle qu'elle est donnée dans les éditions soignées par Schiller lui-même, n'indique pas s'il faut rapporter ce vers à *der Griechen Völker* ou à

der Bau. Kœrner se décida pour cette dernière hypothèse et remplaça la virgule après *Wogen* par un point et virgule. D'autres éditions, au contraire, mettent le point et virgule après *da*, ce qui divise la strophe en deux moitiés par un temps de repos.

3. L'amphithéâtre où se trouvent les spectateurs est formé d'une série de gradins concentriques s'étagant les uns au-dessus des autres; pour l'œil qui part du gradin

Wer zählt die Völker, nennt die Namen,
 Die gastlich hier zusammen kamen?
 Von Kekrops' Stadt¹, von Aulis' Strand,
 Von Phocis, vom Spartanerland,
 Von Asiens entlegner Küste,
 Von allen Inseln kamen sie,
 Und horchen von dem Schaugerüste
 Des Chores grauser Melodie,

Der, streng und ernst, nach alter Sitte,
 Mit langsam abgemessenem Schritte
 Hervortritt aus dem Hintergrund,
 Umwandelnd des Theaters Rund².
 So schreiten keine ird'schen Weiber,
 Die zeugete kein sterblich Haus!
 Es steigt das Riesenmaß der Leiber
 Hoch über Menschliches hinaus.

Ein schwarzer Mantel schlägt die Lenden,
 Sie schwingen in entfleischten Händen
 Der Fackel düsterrothe Gluth,
 In ihren Wangen fließt kein Blut;
 Und wo die Haare lieblich flattern,
 Um Menschenstirnen freundlich wehn,

inférieur et s'élève ensuite de gradin en gradin, il semble donc que l'amphithéâtre s'élargisse à mesure qu'il croît en hauteur.

1. Kekrops' Stadt : Cette périphrase désigne Athènes, dont la citadelle avait été fondée par Cécrops.

2. Dans les *Euménides* d'Eschyle, le chœur, exceptionnellement, en-

trait par la scène et descendait plus tard dans l'orchestre au moyen d'une sorte de plaque tournante, l'*ekkuklème*. Mais, en général, le chœur entrait par une porte latérale et ne montait pas sur la scène, mais restait sur la *thymélé*, dans l'orchestre situé à plusieurs pieds au-dessous de la scène. Notons que les jeux isthmiques ne

Da sieht man Schlangen hier und Nattern
Die giftgeschwollenen Bäuche blähn.

Und schauerlich, gedreht im Kreise,
Beginnen sie des Hymnus Weise,
Der durch das Herz zerreißen bringt,
Die Bande um den Frevler schlingt.
Besinnungraubend, herzbethörend
Schallt der Erinyen Gesang,
Er schallt, des Hörers Mark verzehrend,
Und duldet nicht der Leier Klang¹ :

„Wohl dem, der frei von Schuld und Fehle
Bewahrt die kindlich reine Seele!
Ihm dürfen wir nicht rächend nahn,
Er wandelt frei des Lebens Bahn.
Doch wehe, wehe, wer verstoßen
Des Mordes schwere That vollbracht!
Wir heften uns an seine Sohlen,
Das furchtbare Geschlecht der Nacht².“

„Und glaubt er fliehend zu entspringen,
Geflügelt sind wir da, die Schlingen
Ihm werfend um den flücht'gen Fuß,
Daß er zu Boden fallen muß.

comprenaient jamais de représentations dramatiques.

1. Schiller a emprunté la plupart des motifs de son chœur des Erinyes à un chœur des *Euménides* d'Eschyle qu'il connaissait par la traduction de Humboldt. „Zinberaubend, Herzzerrüttend, wahnfinnhauchend schallt der Hymnos der Erinyen, Seelenjesselnd,

sonder Leier Und des Hörers Mark verzehrend.“

2. Cf. le passage correspondant d'Eschyle : „Denn wer in schuldlöser Reinheit Seine Hände bewahret, Den besucht nie unser Zorn ; Fern von Unglück durchwalet er das Leben. Aber wer, wie dieser (Dreß), frevelnd Hände des Mordes birgt, Dem gesellen wir uns rächend bei....“

So jagen wir ihn, ohn' Ermatten,
 Versöhnen kann uns keine Neu',
 Ihn fort und fort bis zu den Schatten
 Und geben ihn auch dort nicht frei!."

So singend, tanzen sie den Reigen,
 Und Stille, wie des Todes Schweigen,
 Liegt überm ganzen Hause schwer,
 Als wenn die Gottheit nahe wär'.
 Und feierlich, nach alter Sitte,
 Umwandelnd des Theaters Rund,
 Mit langsam abgemessenem Schritte,
 Verschwinden sie im Hintergrund.

Und zwischen Trug und Wahrheit schwebet
 Noch zweifelnd jede Brust und hebet
 Und huldiget der furchtbarn Macht,
 Die richtend im Verborgnen wacht,
 Die unerforschlich, unergründet
 Des Schicksals dunkeln Knäuel flucht,
 Dem tiefen Herzen sich verkündet,
 Doch fliehet vor dem Sonnenlicht².

1. Cf. dans Eschyle : „Plötzlich aus der Höhe stehend, hemmen wir des flüchtigen Bösewichts unsichern Schritt...“, et plus loin, les Euménides déclarent qu'elles ont pour mission „...wessen Frevlerarm Wordend unschuldvolles Blut verspritzt, Dem zu folgen, bis er zu den Schatten waltet; Aber sterbend wird er nicht der Bande ledig.

2. Les Grecs personnaient de diverses manières cette redoutable

puissance du destin : les *Euménides* ou *Erinyes*, les *Moirai*, la déesse *Némésis* sont les unes et les autres des déesses de la destinée. Cette strophe a été ajoutée sur le conseil de Goethe qui désirait voir décrite l'impression de terreur qui plane sur le public et l'effroi presque religieux que suscite en l'âme des auditeurs l'idée de ce Destin tout-puissant et mystérieux, évoquée par le poète tragique.

Da hört man auf den höchsten Stufen
 Auf einmal eine Stimme rufen :
 „Sieh da, sieh da, Timotheus,
 Die Kraniche des Ibykus!“ —
 Und finster plötzlich wird der Himmel,
 Und über dem Theater hin
 Sieht man in schwärzlichem Gewimmel
 Ein Kranichheer vorüberziehen.

„Des Ibykus!“ — Der theure Name
 Rührt jede Brust mit neuem Gram,
 Und wie im Meere Well' auf Well',
 So läuft's von Mund zu Munde schnell :
 „Des Ibykus? den wir beweinen,
 Den eine Mörderhand erschlug!
 Was ist's mit dem? was kann er meinen?
 Was ist's mit diesem Kranichzug?“ —

Und lauter immer wird die Frage,
 Und ahnend fliegt's mit Blitzesschläge
 Durch alle Herzen : „Gebet Acht,
 Das ist der Eumeniden Macht!
 Der fromme Dichter wird gerochen,
 Der Mörder bietet selbst sich dar —

1. Une lettre adressée par Schiller à Goethe nous apprend que, dans son idée, le meurtrier d'Ibycus, âme vulgaire et basse, n'a pas été remué par le chœur des Euménides qu'il vient d'entendre; seulement, à ce spectacle, le souvenir de son crime lui est revenu.

Aussi l'apparition soudaine des grues, qui, à cet instant, passent en croassant au-dessus du théâtre, sans le frapper de terreur lui cause cependant une forte impression; et, dans le premier moment de surprise, il laisse échapper l'exclamation assez triviale qui le trahit.

Ergreift ihn, der das Wort gesprochen,
Und ihn, an den's gerichtet war!¹!"

Doch dem war kaum das Wort entfahren,
Wücht' er's im Busen gern bewahren;
Umsonst! Der schreckenbleiche Mund
Macht schnell die Schuldbewußten kund.
Man reißt und schleppt sie vor den Richter,
Die Scene wird zum Tribunal,
Und es gestehn die Bösewichter,
Getroffen von der Rache Strahl.

Die Bürgschaft.

Damon und Phintias.

Jamblique (*De vita Pythagorica*) raconte, en s'appuyant sur le témoignage d'Aristoxenos, un contemporain de Denys le Jeune, l'histoire de deux amis, disciples de Pythagore, Damon et Phintias². Pour mettre à l'épreuve la fidélité de Phintias, Denys le

1. Gœthe aurait souhaité que Schiller, comme il avait développé son exposition, racontât aussi avec plus de détails comment les assistants découvrent les meurtriers et comment ceux-ci sont arrêtés et punis. Schiller consentit à ajouter à son récit la strophe que nous commentons et qui décrit l'effet produit sur les assistants par l'exclamation des meurtriers, mais se refusa à allonger inutilement le dénouement. Dès l'instant où les assistants se trouvent sur la

piste des meurtriers d'Ibycus, la ballade doit finir, « ce qui reste, écrivait Schiller à Gœthe, n'est plus l'affaire du poète ».

2. *Phintias* était le nom réel du pythagoricien; mais la plupart des éditions de Valère Maxime portent la variante de *Pythias*. Schiller avait d'abord emprunté à Hygin, dont il suivait les données, le nom de son héros, *Heros*; plus tard, dans l'édition définitive de ses œuvres, il mit à sa ballade le sous-titre de *Damon et Pythias*.

fait condamner à mort sur une fausse accusation. Phintias qui vivait avec Damon en communauté de biens veut, avant de mourir, mettre leurs affaires communes en ordre, et livre au tyran son ami Damon, comme garant de la promesse qu'il reviendra se livrer avant la fin du jour. Il revient, en effet, avant le coucher du soleil, et Denys, touché de cette fidélité dans l'affection, demande aux deux amis de l'admettre en tiers dans leur intimité — faveur qui lui est, d'ailleurs, refusée. Ce récit est reproduit par divers écrivains de l'antiquité, par Porphyre, Diodore de Sicile, Cicéron, Valère Maxime, Hygin, qui y ajoutent divers motifs pour l'embellir, rendre l'action plus dramatique et le dévouement des deux amis plus touchant. Schiller, dans sa ballade, achevée le 30 août 1798, suit de très près la version de la légende donnée par Hygin, qui appelle les deux amis Mæros et Selinuntius. Son but est de célébrer non pas seulement la fidélité, devoir impersonnel et un peu froid, non pas l'amitié; sentiment trop personnel cette fois, mais la fidélité dans l'amitié, sentiment complexe qui implique en même temps le respect d'une loi générale et le dévouement à un individu particulier. Le héros de Schiller est donc non pas Phintias, dont la confiance touchante et passive ne pouvait être rendue sensible d'une manière intéressante, mais Damon dont le voyage émouvant prêtait à un récit animé et dramatique. — Schiller, fort satisfait de la manière dont il avait traité son sujet, écrivait à ses amis qu'il lui semblait avoir épuisé tous les motifs poétiques contenus dans son sujet et que jamais il n'avait eu plus nettement conscience de son activité créatrice de poète.

Zu Dionys¹, dem Tyrannen, schlich
 Damon, den Dolch im Gewande;
 Ihn schlugen die Häscher² in Bande.
 „Was wolltest du mit dem Dolche, sprich!“

avec la mauvaise variante empruntée au texte de Valère Maxime, et remplaça dans la 1^{re} strophe le nom de Mæros par celui de Damon.

1. Schiller, à l'exemple d'Hygin, dont il suit le récit, remplace Denys

le Jeune (368-354) par Denys l'Ancien, son père (406-368), que les Anciens considéraient comme le type du tyran soupçonneux et cruel.

2. Die Häscher : les gardes qui entourent le tyran.

Entgegnet ihm finster der Wütherich. —

„Die Stadt vom Tyrannen befreien!“ —

„Daß sollst du am Kreuze bereuen.“

„Ich bin,“ spricht jener, „zu sterben bereit

Und bitte nicht um mein Leben;

Doch willst du Gnade mir geben,

Ich flehe dich um drei Tage Zeit,

Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit¹;

Ich lasse den Freund dir als Bürgen,

Ihu magst du, entrinn' ich, erwürgen².“

Da lächelt der König mit arger List

Und spricht nach kurzem Bedenken :

„Drei Tage will ich dir schenken;

Doch wisse, wenn sie verstrichen, die Frist,

Eh du zurück mir gegeben bist,

So muß er statt deiner erblassen³,

Doch dir ist die Strafe erlassen⁴.“

Und er kommt zum Freunde : „Der König gebet,

Daß ich am Kreuz mit dem Leben

Bezahle das frevelnde Streben;

Doch will er mir gönnen drei Tage Zeit,

Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit;

1. Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit : il devrait y avoir : Dem Bräutigam. — Ce motif se trouve déjà dans la relation d'Ilygin.

2. Erwürgen est ici synonyme de tötten; Luther emploie ce verbe dans cette acception.

3. Erblassen, cf. plus loin erbleichen : pâlir, c.-à-d. mourir.

4. Denys, qui ne croit pas à la vertu désintéressée, est persuadé que Damon ne reviendra pas et laissera mourir son ami à sa place. Ce trait figure dans le récit d'Ilygin.

So bleib du dem König zum Pfande,
Bis ich komme, zu lösen die Bande."

Und schweigend umarmt ihn der treue Freund¹
Und liefert sich aus dem Tyrannen;
Der andere ziehet von dannen.
Und ehe das dritte Morgenroth scheint,
Hat er schnell mit dem Gatten die Schwester vereint,
Gilt heim mit sorgender Seele,
Damit er die Frist nicht verfehle.

Da gießt unendlicher Regen herab,
Von den Bergen stürzen die Quellen,
Und die Bäche, die Ströme schwellen.
Und er kommt ans Ufer mit wanderndem Stab²,
Da reißet die Brücke der Strudel hinab,
Und donnernd sprengen die Wogen
Des Gewölbes krachenden Bogen.

Und trostlos irrt er an Ufers Rand³;
Wie weit er auch spähet und blicket
Und die Stimme, die rufende⁴, schicket,
Da stößet kein Rachen vom sichern Strand,
Der ihn setze an das gewünschte Land,
Kein Schiffer lenket die Fähre,
Und der wilde Strom wird zum Meere.

1. Beau trait, dont Schiller a tout le mérite et qui peint mieux que tout discours la confiance de Phintias envers son ami.

2. Mit wanderndem Stab : décomposition assez singulière du substantif Wanderstab.

3. An Ufers Rand; suppression insolite de l'article. Cf. an Ufers Grün (voy. p. 219, note 1); in Schlafes Arm (v. Gloke vers 52).

4. Die Stimme, die rufende : cf. Das mühsam geholte, das Bier (p. 103, note 2).

Da sinkt er ans Ufer und weint und fleht¹,
 Die Hände zum Zeus erhoben :
 „O hemme des Stromes Loben!
 Es eilen die Stunden, im Mittag steht
 Die Sonne, und wenn sie niedergeht,
 Und ich kann die Stadt nicht erreichen²,
 So muß der Freund mir erbleichen.“

Doch wachsend erneut sich des Stromes Wuth,
 Und Welle auf Welle zerrinnet,
 Und Stunde an Stunde entrinnet.
 Da treibt ihn die Angst, da faßt er sich Muth
 Und wirft sich hinein in die brausende Fluth
 Und theilt mit gewaltigen Armen
 Den Strom, und ein Gott hat Erbarmen.

Und gewinnt das Ufer und eilet fort
 Und danket dem rettenden Gotte;
 Da stürzt die raubende Rotte³

1. Le récit d'Hygin mentionne le débordement du fleuve et les lamentations de Mæros (Damon); après quoi la scène est transportée à Syracuse, et l'auteur nous dépeint la constance de Selinuntius (Phintias) qui ne doute pas un instant de la fidélité de son ami. Mæros arrive au moment du supplice pour délivrer Selinuntius, sans qu'il soit dit comment il a pu passer le fleuve. — Schiller, au contraire, nous donne un récit continu; il suit Damon dans sa course, nous décrit les obstacles qu'il rencontre, les épreuves qu'il traverse, les angoisses par lesquelles il passe

lorsqu'il croit Phintias déjà mort. Aussi Schiller est-il obligé à partir de ce moment d'inventer une série de situations nouvelles.

2. Und... erreichen = Und ich die Stadt nicht erreichen kann. Construction irrégulière et hachée, fort expressive pour décrire l'agitation de Damon. Schiller emploie le même procédé quatre strophes plus loin, où la seconde partie de la phrase (Und soll... verderben) ne répond pas du tout à la première (O hast du mich... gerettet) au point de vue de la construction.

3. Die raubende Rotte = une troupe de brigands.

Hervor aus des Waldes nächstlichem Ort,
Den Pfad ihm sperrend, und schnaubet Mord
Und hemmet des Wandrers Gile
Mit drohend geschwungener Keule.

„Was wollt ihr?“ ruft er, für¹ Schrecken bleich,
„Ich habe nichts, als mein Leben,
Das muß ich dem Könige geben!“
Und entreißt die Keule dem Nächsten gleich
„Um des Freundes willen erbarmet euch!“
Und drei mit gewaltigen Streichen,
Erlegt er, die andern entweichen.

Und die Sonne versendet glühenden Brand,
Und von der unendlichen Mühe
Ermattet, sinken die Kniee.

„O hast du mich gnädig aus Räubershand,
Aus dem Strom mich gerettet ans heilige Land,
Und soll hier verschmachtend verderben,
Und der Freund mir, der liebende, sterben!“

Und horch! da sprudelt es silberhell,
Ganz nahe, wie rieselndes Rauschen,
Und stille hält er, zu lauschen,
Und sich, aus dem Felsen, geschwähig, schnell,
Springt murmelnd hervor ein lebendiger Quell,
Und freudig bückt er sich nieder
Und erfrischt die brennenden Glieder².

1. Für est employé par Schiller à cet endroit et à la strophe 19. v. 3. alors que l'usage actuel demanderait vor.

2. Damon découvre par hasard la source, sans qu'il faille supposer que Zeus en fasse jaillir une tout spécialement pour lui. Gœthe trou-

Und die Sonne blickt durch der Zweige Grün
 Und malt auf den glänzenden Matten
 Der Bäume gigantische Schatten;
 Und zwei Wanderer sieht er die Straße ziehn,
 Will eilenden Laufes vorüber fliehn,
 Da hört er die Worte sie sagen :
 „Jetzt wird er ans Kreuz geschlagen.“

Und die Angst beflügelt den eilenden Fuß,
 Ihn jagen der Sorge Qualen;
 Da schimmern in Abendroths Strahlen
 Von ferne die Zinnen von Syrakus,
 Und entgegen kommt ihm Philostratus,
 Des Hauses redlicher Hüter,
 Der erkennt entsetzt den Gebieter¹ :

„Zurück! du rettest den Freund nicht mehr,
 So rette das eigene Leben!
 Den Tod erleidet er eben.
 Von Stunde zu Stunde gewartet' er
 Mit hoffender Seele der Wiederkehr,
 Ihm konnte den muthigen Glauben
 Der Hohn des Tyrannen nicht rauben².“ —

vait cet épisode quelque peu invraisemblable: « Comment admettre, » disait-il, « qu'un homme qui, par un jour de pluie, s'est sauvé à la nage à travers un torrent, puisse périr de soif alors qu'il doit avoir les habits tout mouillés. »

1. On peut se demander pourquoi Philostrate est stupéfait (entsetzt) de voir son maître tenir sa parole. N'est-il pas plutôt venu au-

devant de lui pour l'avertir de ne pas aller plus loin et de ne pas sacrifier inutilement sa vie? Mais alors, comment le poète n'a-t-il pas indiqué plus clairement son intention?

2. C'est l'épreuve suprême de la fidélité de Damon. Il apprend que son sacrifice est inutile et ne servira plus à son ami; néanmoins il court se livrer au tyran par pur

„Und ist es zu spät, und kann ich ihm nicht,
 Ein Retter, willkommen erscheinen,
 So soll mich der Tod ihm vereinen.
 Deß rühme der blut'ge Tyrann sich nicht,
 Daß der Freund dem Freunde gebrochen die Pflicht,
 Er schlachte der Opfer zweie¹,
 Und glaube an Liebe und Treue!“

Und die Sonne geht unter, da steht er am Thor
 Und sieht das Kreuz schon erhöhet,
 Daß die Menge gaffend umstehet;
 An dem Seile schon zieht man den Freund empor,
 Da zertrennt er gewaltig den dichten Chor :
 „Mich, Henter!“ ruft er, „ermürget!
 Da bin ich, für den er gebürget!“

Und Erstaunen ergreift das Volk umher,
 In den Armen liegen sich beide
 Und weinen vor Schmerzen und Freude.
 Da sieht man kein Auge thränenleer,
 Und zum Könige bringt man die Wundermähr²;
 Der fühlt ein menschliches Rühren²,
 Läßt schnell vor den Thron sie führen.

Und blicket sie lange verwundert an;
 Drauf spricht er : „Es ist euch gelungen,
 Ihr habt das Herz mir bezwungen;

respect du devoir et pour confondre le scepticisme de Denys.

1. Zweie : forme inusitée, employée par Schiller pour rimer. d'ailleurs fort inexactement, à Treue.

2. Rühren, au lieu d'Rührung, pour rimer à führen; on peut remarquer que cette substitution n'est guère heureuse, car le verbe actif rühren signifie « émouvoir » et non « être ému ».

Und die Treue, sie ist doch kein leerer Wahn;
 So nehmet auch mich zum Genossen an!
 Ich sei, gewährt mir die Bitte,
 In eurem Bunde der dritte."

Des Mädchens Klage.

Cette petite pièce, dont le ton rappelle celui des *Volkslieder*, a été achevée au mois de septembre 1798 et publiée dans l'*Almanach des Muses* pour 1799.

Der Eichwald brauset, die Wolken ziehn,
 Das Mägdlein sitzt an Ufers Grün¹;
 Es bricht sich die Welle mit Macht, mit Macht,
 Und sie seufzt hinaus in die finstere Nacht,
 Das Auge von Weinen getrübet.

„Das Herz ist gestorben, die Welt ist leer,
 Und weiter gibt sie dem Wunsche nichts mehr.

Du Heilige², rufe dein Kind zurück,
 Ich habe genossen das irdische Glück,
 Ich habe gelebt und geliebet³!"

Es rinnet der Thränen vergeblicher Lauf⁴,
 Die Klage, sie wecket die Todten nicht auf;

1. An Ufers Grün, voy. p. 214, note 3, etc.

2. Du Heilige. On se demande à quelle sainte s'adresse la jeune fille. S'agit-il ici de la sainte Vierge ou de la sainte patronne de la jeune fille? L'expression est trop

vague pour qu'on puisse décider entre ces deux hypothèses.

3. Ici seulement on voit que la jeune fille a perdu celui qu'elle aimait.

4. Es rinnet... Lauf = Es rinnet vergebens der Thränen Lauf.

Doch nenne, was tröstet und heilet die Brust
Nach der süßen Liebe verschwundener Lust¹,
Ich, die Himmlische, will's nicht verjagen.

Laß rinnen der Thränen vergeblichen Lauf!
Es wecke die Klage den Todten nicht auf!
Das süßeste Glück für die trauernde Brust
Nach der schönen Liebe verschwundener Lust
Sind der Liebe Schmerzen und Klagen².

Das Lied von der Glocke.

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango³.

Schiller, si l'on s'en rapporte au témoignage de Mme de Wolzogen, aurait songé à son poème de la *Cloche* plus de dix ans avant le moment où il parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1800. Déjà en 1788, au moment de son premier séjour à Rudolstadt, il aurait souvent visité une fonderie aux environs de la ville pour se rendre compte de la manière dont on fabriquait les cloches. Quoi qu'il en soit, c'est seulement au mois de juillet 1797 que ce projet prend une forme précise. Schiller lit dans l'Encyclopédie de Krünitz l'article « Cloche », dont il fait son profit ; mais cette année et l'année suivante il laisse dormir son projet : le temps, la santé, l'inspiration lui font défaut pour mener à bonne fin cette difficile entreprise. C'est seulement au

1. Nach... Lust = Nachdem die Lust der süßen Liebe verschwunden ist.

2. Cf. le *Lied* *Bonne der Wehmuth* de Goethe (p. 39).

3. *Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango* : « J'appelle les vivants. Je pleure les morts. Je

brise la foudre ». Cette devise est gravée sur une vieille cloche fondue en 1485, et appartenant à l'église de Schaffhouse ; d'après la croyance populaire, le son des cloches écartait la foudre, les nuages ou même la peste.

mois de septembre 1799, après un séjour à Rudolstadt, où il revit sans doute la fonderie de cloches, qu'il se mit sérieusement à l'œuvre et acheva son poème dont il avait besoin pour remplir l'*Almanach des Muses*.

La composition de la *Cloche* est extrêmement soignée, et les diverses parties de ce vaste ensemble sont rattachées les unes aux autres avec une merveilleuse ingéniosité, avec un art parfois presque trop visible. Le cadre du poème est formé par dix strophes de huit vers écrites toutes dans le même mètre et qui décrivent l'opération matérielle de la fonte d'une cloche, depuis le moment où elle va être coulée dans le moule jusqu'à l'instant où elle est hissée dans les airs. — Dans les intervalles de ces dix strophes, Schiller, en une série de descriptions, écrites en mètres variés, déroule un tableau grandiose de la vie humaine. D'abord il passe en revue les événements de la vie privée de chaque homme : l'enfance et la jeunesse, — l'âge mûr et les joies de la famille, — l'incendie qui dévore en quelques instants les fruits d'un long travail, — la mort enfin que l'espoir d'une vie future rend moins terrible. Puis il passe à la vie publique et chante les bienfaits de la paix et de la concorde, les maux de l'anarchie et de la discorde. Chacun de ces développements se rattache à une circonstance de la fonte de la cloche qui en est, pour ainsi dire, le symbole matériel. Ainsi, le maître fondeur donne l'ordre de faire couler dans le moule le métal en fusion ; à cet acte matériel correspond la description de l'incendie, c'est-à-dire de la puissance destructive du feu quand son action n'est pas guidée et surveillée par l'homme. — D'autre part, le poète nous montre comment les sonneries de la cloche accompagnent les divers actes de la vie humaine qu'il décrit : le son du tocsin, par exemple, annonce l'incendie, le glas funèbre accompagne le mort à sa dernière demeure. — Enfin, chacune de ces diverses scènes détachées se relie à la suivante par une transition habilement ménagée. Ce poème, bien qu'il se compose en réalité d'une série de morceaux détachés, présente donc tout au moins un semblant d'unité. Ajoutons que plusieurs des descriptions isolées sont d'une grande beauté de style et de pensée, fraîches et gracieuses, dramatiques et vivantes ou éloquentes et émouvantes ; et l'on comprendra que la *Cloche* soit devenue le poème classique par excellence dans l'œuvre lyrique de Schiller, et peut-être dans toute la littérature allemande.

Fest gemauert in der Erden¹
 Steht die Form, aus Lehm gebrannt².
 Heute muß die Glocke werden!
 Frisch, Gefellen, seid zur Hand³!
 Von der Stirne heiß
 Rinnen muß der Schweiß,
 Soll das Werk den Meister loben⁴;
 Doch der Segen kommt von oben.

Zum Werke, das wir ernst bereiten⁵,
 Gezient sich wohl ein ernstes Wort;
 Wenn gute Reden sie begleiten,
 Dann fließt die Arbeit munter fort.

1. Erden : datif féminin archaïque en -en; cf. p. 2, note 3; p. 52, note 2, etc.

2. Pour faire le moule d'une cloche on procède de la manière suivante : 1° on creuse une fosse profonde (Dammgrube) dans laquelle est dressé le moule (Form); 2° on construit un noyau (Kern) en briques et en argile qu'on fait ensuite durcir au feu (aus Lehm gebrannt); 3° par-dessus le noyau on construit une cloche d'argile pareille à celle qui doit être fondue, la fausse cloche (die Döse); 4° cette cloche est recouverte d'une chape (Mantel), également en argile et renforcée par des armatures de fer; 5° on enlève la chape et la cloche en argile et l'on replace ensuite la chape, laissant ainsi entre elle et le noyau un espace vide où sera projeté le métal en fusion; 6° la fosse est remplie de terre pilonnée avec

soin jusqu'au sommet du manteau où se trouve un trou par lequel doit être coulé le métal en fusion.

3. Le maître fondeur s'adresse à ses ouvriers; il leur donne ses ordres pour la fonte de la cloche, et entremêle ses conseils pratiques de réflexions générales.

4. Soll das Werk den Meister loben : si l'œuvre doit faire honneur à l'artisan. Locution biblique, également employée par Schiller dans les *Dieux de la Grèce*, str. 8.

5. « La fonte des cloches était autrefois une affaire majeure. Les fondeurs n'avaient pas d'usine, mais se transportaient dans les localités où l'on voulait fondre des cloches. On creusait une fosse près de l'église, on bâtissait un fourneau, et c'était, pour les habitants des paroisses, une préoccupation grave de savoir si la fonte réussirait ou non » (Viollet-le-Duc, *Dict. d'Arch.*, III 283).

So laßt uns jetzt mit Fleiß betrachten,
 Was durch die schwache Kraft entspringt;
 Den schlechten Mann muß man verachten,
 Der nie bedacht, was er vollbringt.
 Daß ist's ja, was den Menschen zieret,
 Und dazu ward ihm der Verstand,
 Daß er in innern Herzen spüret,
 Was er erschafft mit seiner Hand.

Nehmet Holz vom Fichtenstamme,
 Doch recht trocken laßt es sein¹,
 Daß die eingepreßte Flamme
 Schläge zu dem Schwalch² hinein!
 Kocht des Kupfers Brei³,
 Schnell das Zinn herbei,
 Daß die zähe Glockenspeiße⁴
 Fließe nach der rechten Weise!

1. D'après l'article de Krünitz cité plus haut, il importe, pour que le métal entre bien en fusion, que le bois employé soit parfaitement sec.

2. Le fourneau du fondeur se compose de deux parties essentielles : le foyer, où l'on dispose le combustible, et le fourneau, où la fusion des métaux s'opère sur la partie inférieure disposée en forme de cuvette, la *sole*; le foyer communique au fourneau par un conduit (Schwalch) où s'engouffre la flamme après qu'on a fermé l'ouverture par où l'on introduit le combustible.

3. Kocht des Kupfers Brei : deux

sens sont possibles, selon que *kocht* est à l'impératif ou à la 3^e personne du sing. de l'ind. prés. ; dans le premier cas, le maître fondeur exhorte ses ouvriers à fondre le cuivre, puis à apporter l'étain; dans le second cas, il leur ordonne, *lorsque le cuivre est en fusion*, d'apporter l'étain; l'étain, bien plus fusible que le cuivre, est en effet jeté dans le fourneau lorsque le cuivre est déjà fondu. — Les deux sens sont également acceptables.

4. Glockenspeiße : l'alliage de bronze qui forme le métal de la cloche; cette matière se compose pour trois quarts environ de cuivre rosette, pour un quart d'étain fin.

Was in des Dammes tiefer Grube¹
 Die Hand mit Feuers Hilfe² baut,
 Hoch auf des Thurmes Glockenstube³,
 Da wird es von uns zeugen laut.
 Noch dauern wird's in späten Tagen,
 Und rühren vieler Menschen Ohr,
 Und wird mit dem Betrübten klagen
 Und stimmen zu der Andacht Chor⁴.
 Was unten tief dem Erdensohne
 Das wechselnde Verhängniß bringt,
 Das schlägt an die metallne Krone⁵,
 Die es erbaulich⁶ weiter klingt⁷.

Weisse Blasen seh' ich springen;
 Wohl! die Massen sind im Fluß.
 Laßt's mit Aschensalz⁸ durchdringen,
 Das befördert schnell den Guß.

1. Dammes... Grube : décomposition du substantif composé Dammgrube.

2. Mit Feuers Hilfe, cf. p. 214, note 3, etc.

3. Glockenstube : le beffroi, c'est-à-dire la charpente qui, à l'intérieur des clochers, sert à suspendre les cloches.

4. Der Andacht Chor = Der Andächtigen Chor : la troupe des fidèles ; Chor est employé fréquemment dans ce sens par Schiller. Voy. Bürgschaft, str. 18 : Da zertrennt er gewaltig den dichten Chor.

5. Die metallne Krone désigne peut-être la cloche tout entière, peut-être aussi la *panse* ou *pinse* de la cloche, c.-à-d. la partie la plus épaisse contre laquelle vient

frapper le battant, et que Schiller appelle plus loin der Kranz.

6. Erbaulich : d'une manière édifiante ; car la cloche, dans son beffroi sur l'église est, comme dit Schiller plus loin, « une voix d'en haut » (eine Stimme... von oben).

7. Les événements humains mettent en branle la cloche, qui, de sa voix d'airain, les proclame alors au loin ; ces vers préparent le développement qui suit : Denn mit der Freude Feiertanze, etc. ; la naissance d'un enfant est en effet un de ces événements pour lesquels on sonne les cloches.

8. Aschensalz désigne ici la *potasse* qu'on ajoute au métal devenu liquide pour activer la fusion des divers éléments.

Auch vom Schaume rein
 Muß die Mischung sein,
 Daß vom reinlichen Metalle¹
 Rein und voll die Stimme schalle.

Denn mit der Freude Feierklänge
 Begrüßt sie das geliebte Kind
 Auf seines Lebens erstem Gange,
 Den es in Schlafes Arm² beginnt;
 Ihm ruhen noch im Seitenchooße
 Die schwarzen und die heitern Loose;
 Der Mutterliebe zarte Sorgen
 Bewachen seinen goldnen Morgen —
 Die Jahre fliehen pfeilgeschwind.
 Vom Mädchen reißt sich stolz der Knabe,
 Er stürmt ins Leben wild hinaus,
 Durchmißt die Welt am Wanderstabe,
 Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus.
 Und herrlich, in der Jugend Prangen,
 Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,
 Mit züchtigen, verschämten Wangen
 Sieht er die Jungfrau vor sich stehn.
 Da faßt ein namenloses Sehnen
 Des Jünglings Herz, er irrt allein,
 Aus seinen Augen brechen Thränen,
 Er flieht der Brüder wilden Reih'n³.

1. Le métal en fusion doit être écumé au moins deux fois pour être débarrassé de toutes les impuretés.

2. In Schlafes Arm : cf. p. 214, note 3, etc.

3. Der Brüder wilden Reih'n : les danses bruyantes de ses frères; l'amoureux suit les divertissements bruyants de ses compagnons d'âge; il ne semble pas que Reih'en puisse être pris dans le sens de

Erröthend folgt er ihren Spuren
 Und ist von ihrem Gruß beglückt,
 Das Schönste sucht er auf den Fluren,
 Womit er seine Liebe schmückt.
 O zarte Sehnsucht, süßes Hoffen!
 Der ersten Liebe goldne Zeit!
 Das Auge sieht den Himmel offen,
 Es schwelgt das Herz in Seligkeit;
 O, daß sie ewig grünen bliebe¹,
 Die schöne Zeit der jungen Liebe!

Wie sich schon die Pfeifen² bräunen!
 Dieses Stäbchen tauch' ich ein,
 Sehn wir's überglast³ erscheinen,
 Wird's zum Gusse zeitig sein⁴.
 Jetzt, Gefellen, frisch!
 Prüft mir das Gemisch,
 Ob das Spröde mit dem Weichen⁵
 Sich vereint zum guten Zeichen.

« troupe », comme le prétend un critique.

1. Grünen bliebe, pour Grünend bliebe : emploi inusité de l'infinitif après bleiben ; il est au contraire d'un usage courant dans sitzen bleiben, pour sitgend bleiben, etc.

2. Die Pfeifen : les évents ; six trous percés au sommet de la voûte du fourneau et qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté ; lorsqu'ils commencent à jaunir (sich bräunen), c'est un signe que le métal est en pleine fusion.

3. Uberglast : une barre plongée dans le métal en fusion et retirée

aussitôt après, doit être recouverte d'un fin et brillant enduit de métal vitrifié.

4. Wird's zum Gusse zeitig sein ; si zeitig a son sens habituel de « prêt (pour qqch.) », le sujet indéterminé es doit désigner le métal en fusion, sans que le texte de Schiller exprime cela nettement. Peut-être encore Schiller a-t-il voulu dire tout simplement : Wird es Zeit zum Gusse sein ; mais dans ce cas l'emploi de l'adjectif zeitig serait fort incorrect.

5. Das Spröde mit dem Weichen ; l'alliance du métal dur, résistant

Denn wo das Strenge mit dem Barten,
 Wo Starkes sich und Milde paarten,
 Da gibt es einen guten Klang.
 Drum prüfe, wer sich ewig bindet,
 Ob sich das Herz zum Herzen findet!
 Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang.
 Lieblich in der Bräute Locken
 Spielt der jungfräuliche Kranz,
 Wenn die hellen Kirchenglocken
 Laden zu des Festes Glanz.
 Ach! des Lebens schönste Feier
 Endigt auch den Lebensmai,
 Mit dem Gürtel, mit dem Schleier
 Reißt der schöne Wahn entzwei.
 Die Leidenschaft flieht,
 Die Liebe muß bleiben;
 Die Blume verblüht,
 Die Frucht muß treiben.
 Der Mann muß hinaus
 Ins feindliche Leben,
 Muß wirken und streben
 Und pflanzen und schaffen,
 Erlisten, erraffen¹,
 Muß wetten² und wagen,
 Das Glück zu erjagen.

(le cuivre), avec le métal mou,
 facile à fondre (l'étain), est ici,
 pour le poète, le symbole de l'union
 de l'homme et de la femme dans
 le mariage.

1. Erlisten, erraffen: acquérir par
 ruse ou par force.

2. Wetten: tenter des entre-
 prises en courant le risque de
 perdre.

Da strömet herbei die unendliche Gabe,
 Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,
 Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus.
 Und drinnen waltet
 Die züchtige Hausfrau,
 Die Mutter der Kinder,
 Und herrschet weise
 Im häuslichen Kreise,
 Und lehret die Mädchen
 Und wehret den Knaben,
 Und reget ohn' Ende
 Die fleißigen Hände,
 Und mehrt den Gewinn
 Mit ordnendem Sinn,
 Und füllet mit Schätzen die dustenden Laden
 Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
 Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein
 Die schimmernde Wolle, den schneereichten Lein.
 Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer,
 Und ruhet nimmer¹.

Und der Vater mit frohem Blick,
 Von des Hauses weitschauendem Giebel
 Ueberzählet sein blühend Glück,
 Siehet der Pfosten ragende Bäume²
 Und der Scheunen gefüllte Räume

1. Comparez à ce parallèle entre l'activité de l'homme et celle de la femme la poésie intitulée : Die Würde der Frauen, page 163 et suivantes.

2. Der Pfosten ragende Bäume : très obscur ; on admet en général que Schiller a voulu désigner ainsi les poteaux qu'on plante au milieu des meules pour les soutenir.

Und die Speicher, vom Segen¹ gebogen,
 Und des Kornes bewegte Wogen,
 Rühmt sich mit stolzem Mund :
 Fest, wie der Erde Grund,
 Gegen des Unglücks Macht
 Steht mir des Hauses Pracht!
 Doch mit des Geschickes Mächten
 Ist kein ew'ger Bund zu flechten,
 Und das Unglück schreitet schnell².

Wohl! nun kann der Guß beginnen;
 Schön gezack't ist der Bruch³.
 Doch, bevor wir's lassen rinnen,
 Betet einen frommen Spruch!
 Stoßt den Zapfen⁴ aus!
 Gott bewahr' das Haus⁵!
 Rauchend in des Hentels Wogen⁶
 Schießt's mit feuerbraunen Wogen.

1. Segen signifie soit la bénédiction, soit un objet dont on regarde la possession comme une bénédiction; la pluie, par exemple (cf. *Aus der Wolke quillt der Segen*; ou dans la poésie : *Grenzen der Menschheit*, p. 57, note 5: *Segnende Blige*).

2. Ces derniers vers préparent le développement sur l'incendie qui va suivre.

3. Avant de couler la cloche, on essaye l'alliage (voy. plus haut : *Prüfet das Gemisch*); pour cela on en prend une petite quantité qu'on laisse refroidir; puis on casse en deux le morceau de métal; si les dentelures de la cassure sont trop rapprochées, c'est signe que l'al-

liage contient trop peu de cuivre; si elles sont trop écartées, il faut, au contraire, rajouter de l'étain. Lorsque la cassure est bien dentelée, on procède à la coulée.

4. Den Zapfen : la bonde, qui empêche le métal en fusion de sortir du fourneau.

5. La coulée du métal dans le moule est toujours une opération délicate, car s'il sortait des conduits qu'il doit traverser, il pourrait mettre le feu au bâtiment. Schiller savait que Benvenuto Cellini, par exemple, avait incendié sa maison au moment de la fonte de sa statue de Persée.

6. Des Hentels Wogen : la cour-

Wohlthätig ist des Feuers Macht,
 Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,
 Und was er bildet, was er schafft,
 Das dankt er dieser Himmelskraft;
 Doch furchtbar wird die Himmelskraft,
 Wenn sie der Fessel sich entrafft,
 Einhertritt auf der eignen Spur,
 Die freie Tochter der Natur.
 Wehe, wenn sie losgelassen,
 Wachsend ohne Widerstand,
 Durch die vollbelebten Gassen
 Wälzt den ungeheuren Brand!
 Denn die Elemente haßen
 Das Gebild der Menschenhand.
 Aus der Wolke
 Quillt der Segen¹,
 Strömt der Regen;
 Aus der Wolke, ohne Wahl,
 Zuckt der Strahl.
 Hört ihr's wimmern² hoch vom Thurm!
 Das ist Sturm!
 Roth, wie Blut,
 Ist der Himmel;
 Das ist nicht des Tages Gluth!

bure de l'anse; l'anse, ou les anses,
 sont les bras supérieurs au moyen
 desquels on suspend la cloche à
 une armature nommée *hune* ou
mouton. Les anses se trouvant tout
 au sommet de la cloche, c'est natu-
 rellement par là que doit passer
 le métal en fusion avant d'arriver

à la partie inférieure du moule.

1. Quillt der Segen. Cf. p. 229, note 1.

2. Hört ihr's wimmern. Cf. un peu plus loin : *Wächst es fort*; le pronom indéterminé *es* représente dans le premier exemple le tocsin, dans le second, l'incendie.

Welch Getümmel
 Straßen auf!
 Dampf wallt auf!
 Flackernd steigt die Feuersäule,
 Durch der Straße lange Zeile¹
 Wächst es fort mit Windeiseile;
 Kochend, wie aus Ofens Rachen²,
 Glühn die Lüfte, Balken krachen,
 Pfosten stürzen, Fenster klirren,
 Kinder jammern, Mütter irren,
 Thiere wimmern
 Unter Trümmern;
 Alles rennet, rettet, flüchtet,
 Taghell ist die Nacht gelichtet;
 Durch der Hände lange Kette
 Um die Wette³
 Fliegt der Eimer; hoch im Bogen
 Spritzen Quellen Wasserwogen⁴.
 Heulend kommt der Sturm geflogen,
 Der die Flamme brausend sucht.

1. Zeile : une ligne droite; ce mot peut donc aussi désigner une rue droite.

2. Aus Ofens Rachen. Cf. p. 214, note 3, etc.

3. Um die Wette : à l'envi; chacun rivalise d'activité.

4. Spritzen Quellen Wasserwogen; les trois premières éditions des poésies lyriques de Schiller mettent une virgule après Quellen : dans ce cas spritzen est un verbe neutre et il faut traduire comme s'il y avait hoch im Bogen spritzen

Quellen, ja Wasserwogen; de Quellen à Wogen il y a, en effet, gradation. Plus tard, la virgule a été supprimée du texte, sans que le sens de ce passage, croyons-nous, doive être modifié; on a proposé de faire de spritzen un verbe actif, dont Quellen avec le sens de « pompes à feu » serait le sujet : les pompes à feu projettent des torrents d'eau. Cette explication, qui donne à Quelle un sens bien singulier, nous paraît peu vraisemblable.

Brasselnd in die dürre Frucht
 Fällt sie, in des Speichers Räume,
 In der Sparren dürre Bäume,
 Und als wollte sie im Wehen
 Mit sich fort der Erde Wucht
 Reißen in gewalt'ger Flucht,
 Wächst sie in des Himmels Höhen
 Riesengroß!
 Hoffnungslos
 Weicht der Mensch der Götterstärke,
 Müßig sieht er seine Werke
 Und bewundernd untergehen.

Keergebrannt
 Ist die Stätte,
 Wilder Stürme rauhes Bette.
 In den öden Fensterhöhlen
 Wohnt das Grauen,
 Und des Himmels Wolken schauen
 Hoch hinein¹.

Einen Blick
 Nach dem Grabe
 Seiner Habe
 Sendet noch der Mensch zurück —
 Greift fröhlich dann zum Wanderstabe.

1. Und des Himmels Wolken | le toit a été brûlé); en d'autres
 schauen hoch hinein : et les nuages | termes : à travers le toit défoncé
 du ciel regardent du haut des airs, | de la maison on voit les nuages
 à l'intérieur (de la maison dont | du ciel.

Was Feuers Wuth ihm auch geraubt,
Ein süßer Trost ist ihm geblieben :
Er zählt die Häupter seiner Lieben,
Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

In die Erd' ist's aufgenommen,
Glücklich ist die Form gefüllt;
Wird's auch schön zu Tage kommen,
Daß es Fleiß und Kunst vergilt?
Wenn der Guß mißlang¹?
Wenn die Form zersprang²?
Ach, vielleicht, indem wir hoffen,
Hat uns Unheil schon getroffen.

Dem dunkeln Schooß der heil'gen Erde
Vertrauen wir der Hände That,
Vertraut der Sämann seine Saat
Und hofft, daß sie entkeimen werde
Zum Segen³, nach des Himmels Rath.
Noch köstlicheren Samen bergen
Wir trauernd in der Erde Schooß
Und hoffen, daß er aus den Särgen
Erblühen soll zu schönern Loos⁴.

1. Mißlang = mißlungen wäre.

2. Zersprang = zersprungen wäre.
La chape, surtout, n'est pas toujours assez résistante pour supporter la pression du métal, et peut être distendue au moment de la coulée.

3. Zum Segen... (entkeimen) : (germer) de manière à donner plus tard des fruits, une récolte; cf. p. 229, note 1. Goethe, dans *Her-*

mann et Dorothee, dit avec plus de hardiesse encore que les épis de blé se penchent *vers les gerbes* (Sah die goldene Frucht den Garben entgegen sich neigen).

4. Schiller exprime avec éloquence dans cette belle strophe la croyance à l'immortalité de l'âme dont il n'avait pas parlé dans sa poésie : Die Worte des Glaubens.

Von dem Dome,
 Schwer und bang,
 Tönt die Glocke
 Grabgesang.
 Ernst begleiten ihre Trauerschläge
 Einen Wandrer auf dem letzten Wege.

Ach! die Gattin ist's, die theure,
 Ach! es ist die treue Mutter,
 Die der schwarze Fürst der Schatten¹
 Wegführt aus dem Arm des Gatten,
 Aus der zarten Kinder Schaar,
 Die sie blühend ihm gebär,
 Die sie an der treuen Brust
 Wachsen sah mit Mutterlust —
 Ach! des Hauses zarte Bande
 Sind gelöst auf immerdar;
 Denn sie wohnt im Schattenlande,
 Die des Hauses Mutter war;
 Denn es fehlt ihr treues Walten,
 Ihre Sorge wacht nicht mehr;
 An verwaister Stätte schalten
 Wird die Fremde, liebeleer.

Bis die Glocke sich verkühlet,
 Laßt die strenge Arbeit ruhn².

1. Der schwarze Fürst der Schatten, cf. un peu plus loin : Sie wohnt im Schattenlande. Tous les critiques sont d'accord pour trouver quelque peu déplacées ces réminiscences de la mythologie ancienne (le pays des ombres, où habitent les

morts, le sombre roi des ombres, Hadès ou Pluton) dans un poème d'inspiration toute moderne et chrétienne.

2. On laisse en général refroidir une cloche qui vient d'être fondue pendant toute une nuit. Dans le

Wie im Laub der Vögel spielt,
 Mag sich jeder gütlich thun.
 Winkt der Sterne Licht,
 Ledig aller Pflicht,
 Hört der Bursch die Vesper schlagen¹;
 Meister muß sich immer plagen².

Munter fördert seine Schritte
 Fern im wilden Forst der Wanderer
 Nach der lieben Heimathhütte.
 Blökend ziehen heim die Schafe,
 Und der Kinder
 Breitgestirnte³, glatte⁴ Schaaaren
 Kommen brüllend,
 Die gewohnten Ställe füllend.

poème de Schiller, la durée du repos des ouvriers reste naturellement indéterminée. Mais le poème se trouve divisé en deux parties par ce moment de repos. Dans la première, pendant qu'on fond la cloche, se placent les considérations sur la vie privée de l'homme; dans la seconde, tandis qu'on sort la cloche de son moule, le poète célèbre le bonheur de la vie sociale, paisible et bien ordonnée.

1. Winkt der Sterne... Vesper schlagen; construction embarrassée; la construction grammaticale est : Wenn der Sterne Licht winkt, so hört der Bursch, ledig aller Pflicht, die Vesper schlagen. La suite logique des idées est au contraire la suivante : Wenn der Sterne Licht winkt und der Bursch die Vesper schlagen hört, so ist er ledig aller Pflicht. —

Remarquons enfin que la cloche du soir sonne, en été surtout, bien avant l'heure où se montrent les étoiles.

2. On ne voit pas très bien en quoi le maître a plus à travailler que les ouvriers; tout ce qu'on peut dire c'est que les ouvriers, une fois leur journée finie, sont libres de tout souci, tandis que le maître a toujours encore le souci des responsabilités qui pèsent sur lui. Mais le vers de Schiller n'exprime que très imparfaitement cette idée.

3. Breitgestirnte : aux larges fronts; Homère, dans l'Illiade, donne cette épithète (εὐρυμέτωπος) aux génisses.

4. Glatte : lisses; les bœufs et les chevaux sont lisses en comparaison des moutons à toison de laine.

Schwer herein
 Schwankt der Wagen,
 Kornbeladen;
 Bunt von Farben,
 Auf den Garben
 Liegt der Kranz¹,
 Und das junge Volk der Schnitter
 Fliegt zum Tanz.
 Markt und Straße werden stiller;
 Um des Lichts gesell'ge Flamme
 Sammeln sich die Hausbewohner,
 Und das Stadthor schließt sich knarrend.
 Schwarz bedeckt
 Sich die Erde²;
 Doch den sichern Bürger schrecket
 Nicht die Nacht,
 Die den Bösen gräßlich wecket;
 Denn das Auge des Gesetzes wacht.

Heil'ge Ordnung, segenreiche
 Himmelstochter, die das Gleiche
 Frei und leicht und freudig bindet,
 Die der Städte Bau gegründet,
 Die herein von den Gefilden
 Rief den ungesell'gen Wilden,
 Eintrat in der Menschen Hütten,
 Sie gewöhnt zu sanften Sitten,

1. Der Kranz: les moissonneurs, en rentrant des champs, placent sur la voiture chargée de gerbes une couronne d'épis et de fleurs | aux couleurs variées (Bunt von Farben).
 2. Schwarz bedeckt sich die Erde: la terre se couvre de ténèbres.

Und das theuerste der Bande
 Wob, den Trieb¹ zum Vaterlande!

Tausend fleiß'ge Hände regen,
 Helfen sich in munterm Bund,
 Und in feurigem Bewegen
 Werden alle Kräfte kund.
 Meister rührt sich und Geselle
 In der Freiheit heil'gem Schuß;
 Jeder freut sich seiner Stelle,
 Bietet dem Verächter Truß.
 Arbeit ist des Bürgers Bierde,
 Segen ist der Mühe Preis;
 Ehrt den König seine Würde,
 Ehret uns der Hände Fleiß.

Holder Friede,
 Süße Eintracht,
 Weilet, weilet
 Freundlich über dieser Stadt!
 Möge nie der Tag erscheinen,
 Wo des rauhen Krieges Horden
 Dieses stille Thal durchtoben,
 Wo der Himmel,
 Den des Abends sanfte Röthe
 Lieblich malt,
 Von der Dörfer, von der Städte
 Wildem Brande schrecklich strahlt²!

1. Trieb qui signifie d'ordinaire :
 instinct, impulsion, a ici le sens
 de : inclination, amour.

2. Ces vers préparent le déve-
 loppement, qui va suivre, sur la
 discorde et la guerre civile.

Nun zerbrecht mir das Gebäude,
 Seine Absicht hat's erfüllt,
 Daß sich Herz und Auge weide
 An dem wohl gelungenen Bild.
 Schwingt den Hammer, schwingt,
 Bis der Mantel springt!
 Wenn die Glock' soll auferstehen,
 Muß die Form in Stücken gehen¹.

Der Meister kann die Form zerbrechen
 Mit weiser Hand, zur rechten Zeit²;
 Doch wehe, wenn in Flammenbächen
 Das glühnde Erz sich selbst befreit!
 Blindwüthend, mit des Donners Krachen,
 Zeriprengt es das geborstne Haus³,
 Und wie aus offnem Höllenrachen
 Speit es Verderben zündend aus.
 Wo rohe Kräfte sinnlos walten,
 Da kann sich kein Gebild gestalten;
 Wenn sich die Völker selbst befreien,
 Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihn⁴.

1. L'allégorie est transparente : de même qu'il faut briser le moule pour que la cloche apparaisse, de même certaines conventions, certaines formes sociales devront disparaître lorsqu'elles auront fait leur temps (Seine Absicht hat's erfüllt), lorsque sera venu le règne de l'humanité pure, éclairée par la science et l'art.

2. Schiller corrige ce que la formule précédente avait de trop révolutionnaire; les vieilles formes doivent disparaître, mais c'est le

maître sage et prudent qui seul doit décider du moment où ces formes pourront être brisées sans danger.

3. Das geborstne Haus : la forme qui craque de toute part.

4. Ces vers et tout le développement qui suit sont la transcription poétique de la 5^e lettre sur l'Éducation esthétique de l'homme : « Réveillé de sa longue indolence et de son illusion volontaire, l'homme demande avec une imposante majorité de suffrages d'être

Weh, wenn sich in dem Schooß der Städte
 Der Feuerzunder still gehäuft,
 Das Volk, zerreißend seine Kette,
 Zur Eigenhilfe schrecklich greift!
 Da zerret an der Glocke Strängen
 Der Aufruhr, daß sie heulend schallt
 Und, nur geweiht zu Friedensklängen,
 Die Lösung anstimmt zur Gewalt.

Freiheit und Gleichheit! hört man schallen;
 Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr¹,
 Die Straßen füllen sich, die Hallen,
 Und Bürgerbanden ziehn umher.
 Da werden Weiber zu Hyänen
 Und treiben mit Entsetzen Scherz;
 Noch zuckend², mit des Panthers Zähnen,

rétabli dans ses droits imprescriptibles. Mais il ne se contente pas de demander : de tous côtés il se lève pour se mettre violemment en possession de ce que, dans son opinion, il est injuste de lui refuser ; » il semble que le moment soit venu de fonder l'association politique sur la liberté ; mais les esprits ne sont pas encore mûrs ; la *possibilité morale* d'un État fondé sur des principes rationnels fait encore défaut, et le seul résultat de ce mouvement libéral prématuré, c'est le retour à la brutalité, aux instincts sauvages de l'homme primitif. Ces idées étaient inspirées à Schiller par le souvenir de la Révolution française ; il avait salué avec enthousiasme ses débuts, mais les excès

qui suivirent le firent bien vite changer de sentiments. Cf. *Die Worte des Glaubens*.

1. Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr : allusion à la garde nationale. Mais il ne nous semble pas que Schiller veuille opposer l'un à l'autre le bourgeois qui veille à maintenir l'ordre et les égorgeurs. La garde nationale a eu un rôle révolutionnaire ; elle est issue des milices parisiennes constituées à la veille du 14 juillet. L'idée de Schiller me paraît plutôt être la suivante : tout s'agit et prend les armes : le bourgeois tranquille (qui devient ainsi lui-même un élément de trouble), les émeutiers, les femmes mêmes.

2. Zuckend, qui, grammaticalement, ne peut se rapporter qu'à

Zerreißen sie des Feindes Herz.
 Nichts Heiliges ist mehr, es lösen
 Sich alle Bande frommer Scheu;
 Der Gute räumt den Platz dem Bösen,
 Und alle Laster walten frei.
 Gefährlich ist's, den Feu' zu wecken,
 Verderblich ist des Tigers Zahn;
 Jedoch der schrecklichste der Schrecken,
 Das ist der Mensch in seinem Wahn.
 Weh denen, die dem Ewigblinden¹
 Des Lichtes Himmelsfackel leihn!
 Sie strahlt ihm nicht, sie kann nur zünden,
 Und äschert Städt' und Länder ein.

Freude hat mir Gott gegeben!
 Sehet! wie ein goldner Stern
 Aus der Hülse, blank und eben,
 Schält sich der metallne Kern².
 Von dem Helm³ zum Kranz⁴
 Spielt's wie Sonnenglanz.
 Auch des Wappens nette Schilder
 Loben den erfahrenen Bilder⁵.

Sie, doit logiquement être rattaché à Herz.

1. Feu, pour Feun; cf. p. 191, note 1.

2. Dem Ewigblinden : à la populace éternellement aveugle, dont les passions ne sont pas dirigées par la raison.

3. La cloche est comparée à un fruit qui se dégage de son enveloppe.

4. Helm Krünitz, dans l'article

dont s'est servi Schiller, désigne par le nom de *Haube* le sommet de la cloche, le *cerveau*. Il est probable que c'est cette partie de la cloche à laquelle Schiller donne le nom de *Helm*.

5. Kranz (ou encore *Schlag*, *Schlagring*) désigne le gros bord de la cloche, là où vient frapper le battant : la *panse*, *pinse*, ou *frappe*.

6. Bilder : forme employée aussi

Herein! herein!
 Gefellen alle, schließt den Reihen,
 Daß wir die Glocke tausend weihen!¹
 Concordia soll ihr Name sein.
 Zur Eintracht, zu herzinnigem Vereine
 Versammle sie die liebende Gemeinde².

Und dies sei fortan ihr Beruf,
 Wozu der Meister sie erschuf!
 Hoch überm niedern Erdenleben
 Soll sie im blauen Himmelzelt,
 Die Nachbarin des Donners, schweben
 Und grenzen an die Sternentwelt,
 Soll eine Stimme sein von oben,
 Wie der Gestirne helle Schaar,
 Die ihren Schöpfer wandelnd loben
 Und führen das bekränzte Jahr³.
 Nur ewigen und ernststen Dingen
 Sei ihr metallner Mund geweiht,
 Und stündlich mit den schnellen Schwingen
 Berühr' im Fluge sie die Zeit.

par Goethe et Schubart; elle est, au point de vue étymologique, plus correcte que Bildner, qui est la forme consacrée par l'usage.

1. Schiller évite avec raison la description d'un baptême religieux de la cloche d'après les rites catholiques ou protestants. Le maître fondeur, qui, d'un bout à l'autre, est le porte-parole du poète, donne un nom à la cloche et décrit en beaux vers quel sera désormais son rôle.

2. Die liebende Gemeinde : il ne s'agit pas d'une communauté religieuse quelconque, mais de la grande union de tous les hommes « de bonne volonté ».

3. Und führen das bekränzte Jahr : les astres conduisent l'année, puisque ce sont leurs évolutions qui déterminent la durée des jours, des mois, de l'année; Schiller se représente l'année couronnée, comme les Grecs représentaient les Heures.

Dem Schicksal leihe sie die Zunge;
 Selbst herzlos, ohne Mitgefühl,
 Begleite sie mit ihrem Schwunge
 Des Lebens wechselvolles Spiel.
 Und wie der Klang im Ohr vergehet
 Der mächtig tönend ihr entschallt,
 So lehre sie, daß nichts bestehet,
 Daß alles Irdische verhallt.

Ihro mit der Kraft des Stranges
 Wiegt die Glock' ¹ mir aus der Gruft,
 Daß sie in das Reich des Klanges
 Steige, in die Himmelsluft!
 Zieheth, ziehet, hebt!
 Sie bewegt sich, schwebt.
 Freude dieser Stadt bedeute,
 Friede sei ihr erst Geläute ².

Nenie.

Cette élégie, composée en 1799, probablement au mois d'octobre, exprime ce sentiment de regret mélancolique que cause la disparition de ce qui fut beau et parfait. La mort n'épargne rien; mais, du moins, le souvenir de ceux qui brillèrent ici-bas est perpétué par les chants de regret de ceux qui les ont perdus.

1. Wiegt die Glock' : soulevez la cloche en la balançant. 2. Ihr erst Geläute est le sujet commun de bedeute et de sei.

Auch das Schöne muß sterben! Das Menschen und Götter
bezwingt,

Nicht die eherne Brust¹ rührt es des stygischen Zeus².
Einmal nur erweichte die Liebe den Schattenbeherrscher³,
Und an der Schwelle noch, streng⁴, rief er zurück sein
Geschenk.

Nicht stillt Aphrodite dem schönen Knaben die Wunde,
Die in den zierlichen Leib grausam der Eber gerißt⁵.
Nicht errettet den göttlichen Held die unsterbliche Mutter⁶,
Wann er, am stäisichen Thor fallend⁷, sein Schicksal erfüllt.
Aber sie steigt aus dem Meer mit allen Töchtern des Nereus,
Und die Klage hebt an um den verherrlichten Sohn⁸.
Siehe, da weinen die Götter, es weinen die Göttinnen alle,
Daß das Schöne vergeht, daß das Vollkommene stirbt.
Auch ein Klaglied zu sein im Mund der Geliebten, ist
herrlich,

Denn das Gemeine geht klanglos⁹ zum Orkus hinab.

1. Die eherne Brust : le cœur d'airain, c'est-à-dire inflexible; cf. p. 61, note 4.

2. Des stygischen Zeus : du dieu des enfers, Ζεύς καταχθόνιος (*Iliade*), Jupiter Stygius (*Eneide*).

3. Allusion à la légende d'Orphée et d'Eurydice.

4. Streng : Pluton se montre *impitoyable* en reprenant Eurydice après qu'Orphée a violé, en se retournant, les conditions du pacte qu'il a conclu avec le dieu des ombres.

5. Allusion à la légende de Vénus et d'Adonis; cf. p. 147, note 2.

6. La déesse Thétis, fille de Nérée, était mère d'Achille.

7. Hector mourant dit à son vainqueur Achille : « Songe maintenant que j'aurai causé contre toi la colère des dieux, le jour où Paris et Phébus, malgré ta vaillance, te feront périr aux portes de Scées » (*Iliade* XXII, 359 et suiv.).

8. Description des funérailles d'Achille, d'après le dernier chant de l'*Odyssée*, où l'ombre d'Agamemnon raconte aux enfers à l'ombre d'Achille comment furent célébrées ces funérailles.

9. Klanglos : sans être chanté.

Sehnsucht.

Cette poésie, composée en 1801 et achevée au printemps de 1802, exprime ce désir de l'idéal qui tourmente toutes les nobles âmes. Schiller commence par la peinture du pays enchanté de l'idéal, de cet Olympe où la vie des bienheureux s'écoule éternellement claire, limpide et tranquille, légère comme le zéphyr (cf. la poésie : *Das Ideal und das Leben*). Mais entre la réalité et l'idéal il y a un abîme infranchissable, une mer furieuse; celui qui veut passer doit se risquer seul sur une barque sans batelier, il doit tout quitter sans savoir si jamais il abordera sur la terre promise. Il faut avoir la foi pour renoncer à jouir de la réalité et s'aventurer à la découverte de l'idéal.

Ach, aus dieses Thales¹ Gründen,
 Die der kalte Nebel drückt,
 Könnt' ich doch den Ausgang finden,
 Ach, wie fühlt' ich mich beglückt!
 Dort erblick' ich schöne Hügel,
 Ewig jung und ewig grün!
 Hätt' ich Schwingen, hätt' ich Flügel,
 Nach den Hügeln zög' ich hin.

Harmonieen hör' ich klingen,
 Töne süßer Himmelsruh,
 Und die leichten Winde bringen
 Mir der Lüfte Balsam zu.
 Goldne Früchte seh' ich glühen,
 Winkend zwischen dunkeln Laub²,

1. Dieses Thales; dans la *Jeune Étrangère* aussi la terre est comparée à une triste vallée où habitent des pauvres pères.

2. Cf. la 1^{re} strophe de la ballade de *Mignon* (p. 81). Im dunkeln Laub die Goldorangen glühen, — Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht.

Und die Blumen, die dort blühen,
Werden keines Winters Raub¹.

Ach, wie schön muß sich's ergehen
Dort im ew'gen Sonnenschein!
Und die Luft auf jenen Höhen —
O, wie labend muß sie sein!
Doch mir wehrt des Stromes Toben,
Der ergrimmt dazwischen braust;
Seine Wellen sind gehoben,
Daß die Seele mir ergräust.

Einen Nachen seh' ich schwanken,
Aber, ach! der Fährmann fehlt².
Frisch hinein und ohne Wanken!
Seine Segel sind besetzt³.
Du mußt glauben, du mußt wagen,
Denn die Götter leihn kein Pfand⁴;
Nur ein Wunder kann dich tragen
In das schöne Wunderland.

1. Cf. la *Jeune Étrangère*, str. 4.
2. Der Fährmann fehlt: l'homme ne peut pas espérer le secours d'autrui pour atteindre l'idéal; il ne doit compter que sur lui-même.

3. Seine Segel sind besetzt: ses voiles sont animées; l'homme ne

peut être poussé vers l'idéal que par un souffle mystérieux auquel il doit s'abandonner.

4. Die Götter leihn kein Pfand: les dieux ne donnent aucun gage, aucune promesse de succès au hardi navigateur.

Der Pilgrim.

Ces belles strophes ont été composées au mois d'avril 1803. L'inspiration est la même que celle de la poésie précédente. Cette poursuite infinie d'un but qui s'éloigne toujours, ce pèlerinage vers un lieu merveilleux et inaccessible, symbolise de nouveau l'éternelle et inutile poursuite de l'idéal ou, peut-être plus spécialement, de la vérité. L'homme passe sa vie à chercher, sans jamais trouver rien de stable et de définitif.

Noch in meines Lebens Lenz
 War ich, und ich wandert' aus,
 Und der Jugend frohe Tänze
 Ließ ich in des Vaters Haus.

All mein Erbtheil, meine Habe
 Warf ich fröhlich glaubend hin',
 Und am leichten Pilgerstabe
 zog ich fort mit Kinderfinn.

Denn mich trieb ein mächtig Hoffen
 Und ein dunkles Glaubenswort¹,
 Wandle, rief's, der Weg ist offen,
 Immer nach dem Aufgang fort.

Bis zu einer goldnen Pforten
 Du gelangst, da gehst du ein,
 Denn das Irdische wird dorten
 Himmlisch, unvergänglich sein.

1. Celui qui tend vers l'idéal, doit renoncer à jouir de la réalité (Voy. notre Notice, p. 122).

2. La foi est le seul soutien de l'homme dans la recherche de l'idéal.

Abend ward's und wurde Morgen,
 Nimmer, nimmer stand ich still;
 Aber immer blieb's verborgen,
 Was ich suche, was ich will.

Berge lagen mir im Wege,
 Ströme hemmten meinen Fuß,
 Ueber Schlünde baut' ich Stege,
 Brücken durch den wilden Fluß.

Und zu eines Stroms Gestaden¹
 Kam ich, der nach Morgen floss
 Froh vertrauend seinem Faden,
 Werf' ich mich in seinen Schooß.

Hin zu einem großen Meere
 Trieb mich seiner Wellen Spiel;
 Vor mir liegt's in weiter Leere,
 Näher bin ich nicht dem Ziel.

Ach, kein Steg will dahin führen,
 Ach, der Himmel über mir
 Will die Erde nie berühren,
 Und das Dort ist niemals hier!

1. Zu eines Stroms Gestaden : ce fleuve a-t-il une signification symbolique ? D'après certains critiques ce serait le fleuve de la philosophie kantienne, auquel Schiller s'est abandonné, mais qui l'a conduit dans l'océan immense des opinions philosophiques contradictoires. Il nous paraît bien hasardeux de donner un sens allégorique aussi précis à ces vers. — On pourrait plutôt

comparer, croyons-nous, la fin du *Pèlerin* à celle du *Désir*. Dans les deux cas, l'homme est séparé de son but idéal par une mer infranchissable; dans le *Désir* il doit se confier à une barque dont les voiles sont animées; dans le *Pèlerin* il s'abandonne au courant d'un fleuve. Dans la première poésie, le poète semble encore avoir conservé l'espoir — bien faible

Das Siegesfest.

Vers la fin de l'année 1801, Goëthe avait fondé un cercle littéraire qui se réunissait tous les quinze jours et où se rencontraient Schiller, le duc de Weimar et sa famille, ainsi que tous les beaux esprits, — hommes et femmes, — de la société de Weimar. Ces petites soirées devaient être pour Schiller comme pour Goëthe une occasion de composer des petites poésies de circonstance destinées à amuser ou intéresser la société qui se réunissait chez Goëthe. Or, la poésie de société n'était pas le fait de Schiller : il trouvait que l'écueil du genre était la trivialité, que « la prose de la vie réelle pèse, lourde comme du plomb, sur les ailes de la fantaisie poétique », que Goëthe lui-même s'était parfois laissé entraîner à commettre des petites poésies fort plates. Il voulut donc essayer de composer une chanson de société d'un caractère sérieux et vraiment poétique et, pour cela, s'inspirer d'Homère, et chercher ses matériaux « dans le champ fécond de l'*Illiade* ». Le *Chant de Victoire* ne fut d'ailleurs terminé que le 22 mai 1803, après que le cercle littéraire de Goëthe avait, depuis longtemps déjà, cessé de vivre.

Ce poème ne ressemble guère aux chansons de société habituelles, si ce n'est peut-être par la forme. Il est divisé en strophes destinées à être chantées et composées de douze vers, dont les huit premiers sont dits par un soliste et les quatre derniers repris par le chœur tout entier ; ajoutons que le chœur exhorte, pour terminer, l'assistance à jouir du présent, attendu que nul ne peut prévoir les caprices du destin, ni être sûr du lendemain. Mais si, par ces deux détails, le *Chant de Victoire* tient quelque peu du chant de société, ce poème, dans son ensemble, loin d'exciter à la gaieté, éveille plutôt des idées de tristesse et d'angoisse. Schiller décrit avec éloquence, et par une série de contrastes habilement ménagés, l'instabilité de la fortune, les jeux cruels du sort. A côtés des Grecs, fiers de leur victoire et heureux de regagner enfin leur patrie, il nous montre les Troyens accablés de douleur, pleurant leurs morts

— qu'un *miracle* pourrait le porter au pays de l'idéal ; dans la seconde, il reconnaît que la poursuite de l'idéal est infinie et que l'homme ne peut espérer d'arriver jamais au port.

et la ruine de leurs cités. Et dans le camp des Grecs même, que de sujets de tristesse ! Les meilleurs sont morts : Patrocle, Achille, Ajax, fils de Télamon ; combien de guerriers ne regagneront pas leur patrie ! et parmi les survivants, plus d'un, peut-être, trouvera chez les siens la mort qui l'avait épargnée devant Troie. Et à ce spectacle funèbre, la prophétesse Cassandre, qui sait le passé et lit dans l'avenir, s'écrie douloureusement que tout est fumée, que toute grandeur terrestre n'est que vanité, et que les dieux seuls restent, éternels et immuables, tandis que tout ici-bas est soumis à la loi du changement et de la mort.

Priam's Feste¹ war gesunken,
Troja lag in Schutt und Staub,
Und die Griechen, siegestrunken,
Reich beladen mit dem Raub,
Saßen auf den hohen Schiffen,
Längs des Hellespontos Strand,
Auf der frohen² Fahrt begriffen³
Nach dem schönen Griechenland.
Stimmt an die frohen Lieder!
Denn dem väterlichen Herd
Sind die Schiffe zugekehrt,
Und zur Heimath geht es wieder.

Und in langen Reihen, fliegend,
Saß der Trojerinnen⁴ Schaar,

1. Priam's Feste : la citadelle de Pergame (Πέργαμος ἄκρη), où les Troyens avaient introduit le cheval de bois dans lequel se trouvaient cachés les meilleurs guerriers des Grecs (*Odyssee*, VIII, 499 et suiv.).

2. Homère parle du *doux* retour (γλυκερόν; μελιηδής); Voss traduit ces épithètes par *fröhlich*.

3. Auf der frohen Fahrt begriffen : expression inexacte ; les Grecs ne sont pas encore en route pour leur patrie, il sont seulement sur le point de partir.

4. Schiller appelle les Troyens et Troyennes : Trojer, Trojerinnen ; c'est un souvenir de la forme latine *Trojani*, car la forme grecque est Τρῳῆς.

Schmerzvoll an die Brüste schlagend¹,
 Bleich, mit aufgelöstem Haar².
 In das wilde Fest der Freuden
 Mischten sie den Wehgesang,
 Weinend um das eigne Leiden
 In des Reiches Untergang³.
 Lebe wohl, geliebter Boden!
 Von der süßen Heimath fern
 Folgen wir dem fremden Herrn.
 Ach wie glücklich sind die Todten⁴!

Und den hohen Göttern zündet
 Ralchaa jetzt das Opfer an;
 Pallas, die die Städte gründet
 Und zertrümmert⁵, ruft er an,
 Und Neptun, der um die Länder
 Seinen Wogengürtel schlingt⁶,

1. Dans l'*Iliade*, les femmes se frappent la poitrine (στήθεα πεπλήγοντες; *Iliade*, XVIII, 31, etc.) en signe de douleur.

2. Mit aufgelöstem Haar : signe de deuil pour les Romains (voy. Virgile, *Enéide*, III, 63, etc.), dans Homère, Hécabé s'arrache les cheveux (*Iliade*, XVIII, 406) à la vue de son fils Hector entraîné par Achille sous les murs de Troie.

3. D'après Homère, *Iliade*, XIX, 501 et suiv., les captives d'Achille, à la mort de Patrocle, « gémissent en apparence sur Patrocle, mais en réalité sur leurs propres malheurs »; il ne faudrait pas interpréter dans ce sens les vers de Schiller : les Troyennes pleurent

à la fois la ruine de leur patrie et leurs propres malheurs.

4. Ach wie glücklich sind die Todten : pensée que l'on rencontre dans Euripide (*Troyennes* 374, *Hécabé* 214); peut-être encore réminiscence lointaine de la scène d'adieux entre Hector et Andromaque (*Iliade* VI): Ah! puissé-je être mort et enseveli sous la tombe, plutôt que d'entendre tes airs quand tu seras entraînée.

5. Pallas est appelée par Homère destructrice des cités (πολιπορος) et protectrice des cités (ἱρυσίπολις).

6. Poséidon, que Schiller désigne ici par son nom latin de Neptune, est appelé par Homère Γαίηςχος : « celui qui entoure la terre ».

Und den Zeus, den Schrecken sender¹,
Der die Aegis graufend schwingt².

Ausgestritten, ausgerungen
Ist der lange, schwere Streit,
Ausgefüllt der Kreis der Zeit³,
Und die große Stadt bezwungen.

Atreus' Sohn, der Fürst der Schaaren⁴,
Uebersah der Völker Zahl⁵,
Die mit ihm gezogen waren
Einst in des Skamanders Thal.
Und des Kummers finstre Wolke
Zog sich um des Königs Blick⁶;
Von dem hergeführten Volke
Bracht' er Wen'ge nur zurück.

Drum erhebe frohe Lieder,
Wer die Heimath wieder sieht,
Wem noch frisch das Leben blüht!
Denn nicht alle kehren wieder.

1. Schrecken sender. Zeus remplit d'épouvante ceux qu'il veut perdre : « Zeus, alors, du haut de l'Ide, tonne avec fureur et fait tomber dans les rangs argiens des éclairs flamboyants. A cette vue les héros se troublent, la pâle terreur les saisit » (*Iliade*, VIII, 75 et suiv.). C'est surtout par son égide que Jupiter répand la terreur.

2. Zeus est le dieu qui tient l'égide (αἰγίον), « l'horrible égide hérissée de franges, œuvre admirable d'Héphaïstos, donnée par ce dieu à Zeus, pour l'effroi des mor-

tels » (*Iliade*, XV, 308 et suiv.); cf. la description de l'égide, *Iliade*, V, 738 et suiv.

3. Une prédiction avait annoncé aux Grecs que pendant neuf ans ils combattraient aux champs troyens, mais que, dans la dixième année, ils prendraient la grande Ilios (*Iliade*, II, 323 et suiv.).

4. Agamemnon, fils d'Atrée, est appelé Ἀγαμέμνων par Homère.

5. Le livre II de l'*Iliade* contient le dénombrement des peuples venus avec Agamemnon dans les champs troyens.

6. Lorsque Achille reçoit la nou-

Alle nicht, die wieder kehren,
 Mögen sich des Heimzugs freun,
 An den häuslichen Altären
 Kann der Mord bereitet sein.
 Mancher fiel durch Freundsstücke,
 Den die blut'ge Schlacht verfehlt!¹
 Sprach's² Ulyß³ mit Warnungsblicke,
 Von Athenens Geist bejeelt.

Glücklich, wem der Gattin Treue
 Rein und keusch das Haus bewahrt!⁴
 Denn das Weib ist falscher Art,
 Und die Urge liebt das Neue.

Und des frisch erkämpften Weibes
 Freut sich der Atrid⁵ und strickt
 Um den Reiz des schönen Leibes
 Seine Arme hochbeglückt.
 Böses Werk muß untergehen,
 Rache folgt der Frevelthat;

velle de la mort de Patrocle, « un sombre nuage de douleur enveloppe le héros » (*Iliade*, XVIII, 22).

1. Allusion au meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre et Egisthe.

2. Sprach's = sprach dies; construction incorrecte. Voss, dans sa traduction d'Homère, rend la formule : ὦ; ἰζαρ' ou ὦ; γάρ το par Sprach's, sans sujet exprimé, ou encore par Zener sprach's, avec le sujet précédant le verbe. Sprach's suivi du sujet est une incorrection grammaticale.

3. Ulyß : au lieu du nom grec *Odysseus*.

4. Il faut voir dans ces vers une allusion à la fidélité de Pénélope, opposée à la perfidie de Clytemnestre.

5. Der Atrid : Il ne peut être question ici que de Ménélas, fils d'Atrée, comme Agamemnon, qui, par la prise d'Ilion, rentre en possession de la femme Hélène. Homère et la légende ancienne ne lui attribuent aucune pensée de vengeance contre son épouse infidèle.

Denn gerecht in Himmels Höhen
Waltet des Kroniden Rath.

Böses muß mit Bösem enden;
An dem frevelnden Geschlecht
Rächet Zeus das Gastesrecht¹,
Wägend mit gerechten Händen².

Wohl dem Glücklichen³ mag's ziemen,
Ruft Dileus' tapfrer Sohn⁴,
Die Regierenden zu rühmen
Auf dem hohen Himmelsthron⁵!
Ohne Wahl vertheilt die Gaben,
Ohne Billigkeit das Glück;
Denn Patroklos liegt begraben,
Und Thersites kommt zurück⁶!
Weil das Glück aus seiner Tonnen⁷
Die Gescheide blind verstreut,

1. Zeus hospitalier venge sur les Troyens les lois de l'hospitalité violées par Paris ou Alexandre, le ravisseur d'Hélène.

2. Zeus est représenté par Homère comme pesant sur des balances d'or les sorts des mortels (*Iliade*, VIII, 69 et suiv.).

3. Ménélas est *heureux*, car il a, du moins après de longues épreuves, reconquis son épouse.

4. Ajax, fils d'Oïlée (*Ὀϊλιάδης*, *Iliade*, XII, 365).

5. Ajax, fils d'Oïlée, est impie et contempteur des dieux, d'après la légende homérique; il meurt (*Odyssee*, IV, 500 et suiv.) pour avoir bravé la puissance de Poséidon

6. Thersite, « le plus vil des guerriers qui sont venus devant Ilion » (*Iliade*, II, 216), périt, d'après Arctinos, de la main d'Achille qu'il avait insulté. — Schiller se souvient ici d'un passage du *Philoctète* de Sophocle, où Néoptolème annonce à Philoctète que Patrocle est mort, mais que Thersite vit encore, à quoi le héros répond qu'il ne s'en étonne pas. « Car jamais ce qui est mauvais n'a péri; mais les puissances divines en ont grand soin; ce qui est scélérat et trompeur, elles se réjouissent de l'arracher à Iladès, mais elles y envoient toujours ce qui est juste et vaillant » (446 et suiv.).

7. Tonnen; dat. fém. archaïque

Freue sich und jauge heut,
Wer das Lebensloos gewonnen!

Ja der Krieg verschlingt die Besten¹!
Ewig werde dein gedacht,
Bruder, bei der Griechen Festen,
Der ein Thurm war in der Schlacht².
Da der Griechen Schiffe brannten,
War in deinem Arm das Heil³;
Doch dem Schlaunen, Vielgewandten
Ward der schöne Preis zu Theil⁴.

Friede deinen heil'gen Resten!
Nicht der Feind hat dich entrafft,
Ajax fiel durch Ajax Kraft.
Ach, der Zorn verderbt die Besten⁵!

en -en. Schiller se souvient probablement de ce passage de l'*Iliade* (XXIV, 527) : « Deux tonneaux sont placés devant le seuil de Zeus et contiennent les dons qu'il répand : l'un le mal, l'autre le bien. »

1. Il est singulier que rien, dans le texte de Schiller, n'indique que Ajax, fils d'Oïlée, cède la parole à Teucer, le frère du grand Ajax, fils de Télamon.

2. Ajax, fils de Télamon, est appelé le gigantesque (πυλώριος), le rempart des Achéens (ἔρκος Ἀχαιῶν). « Tel marche le gigantesque dieu de la guerre, lorsqu'il se mêle aux humains que Zeus livre à la Discorde dévorante et aux fureurs des batailles, tel marche le grand Ajax, rempart des Achéens » (*Iliade*, VII, 208 et suiv.); cf. *Odyssee*, XI, 556, où Odysseus le compare à une tour.

3. Lorsque les Grecs sont repoussés par les Troyens jusqu'à leurs navires, c'est Ajax qui tient tête aux ennemis vainqueurs et qui défend vaillamment les vaisseaux, jusqu'à ce que, sa lance ayant été brisée par Hector, il soit contraint de reculer et de laisser les Troyens mettre le feu à l'un des vaisseaux (*Iliade*, XV, 674 et suiv.; XVI, 101 et suiv.).

4. Allusion à la dispute d'Ajax et d'Odysseus pour les armes d'Achille. Odysseus, beau parleur, l'emporta sur son rival, qui devint fou et se tua de désespoir (voy. *Odyssee*, XI, 544 et suiv.; Sophocle, *Aïas*; μαστιγοφόρος; Ovide, *Métamorph.*, XII, 580, — XIII, 398).

5. Schiller imite de très près dans ce passage les vers d'Ovide, *Métam.* XIII : ... *Quid facundia posset, Re paluit, fortisque viri*

Dem Erzeuger jezt, dem großen,
 Gießt Neoptolem des Weins¹ :
 Unter allen ird'schen Loosen,
 Hoher Vater, preis' ich deins.
 Von des Lebens Gütern allen
 Ist der Ruhm das höchste doch;
 Wenn der Leib in Staub zerfallen,
 Lebt der große Name noch².

Tapftrer, deines Ruhmes Schimmer
 Wird unsterblich sein im Lied;
 Denn das ird'sche Leben flieht,
 Und die Todten dauern immer³.

Wenn des Liedes Stimmen schweigen
 Von dem überwundnen Mann,
 So will ich für Hektorn zeugen,
 Hub der Sohn des Tydeus⁴ an, —

tulit arma disertus. Hecora qui solus, qui ferrum ignemque Jovemque Sustinuit totiens, unam non sustinet iram, Invictumque virum vincit dolor (429 et suiv.). ... *Nec quisquam Ajacem possit superare, nisi Ajax* (437).

1. Gießt Neoptolem des Weins; emploi archaïque du gén., comme dans la ballade du *Comte d'Habsburg*, str. 1 : *Es schenkte der Böhme des perlenden Weins*.

2. Achille, d'après Homère, avait dû choisir entre la vie ou la gloire : « Thétis, ma mère aux pieds d'argent, m'a montré deux chemins ouverts par le sort pour me conduire au terme de la vie : si je reste aux champs troyens, si je combats autour d'Illion, c'en est

fait de mon retour, et j'acquiers une gloire éternelle ; si je rentre dans ma douce patrie, c'en est fait de ma gloire, mais je dois jouir d'une heureuse vieillesse, longtemps hors de l'atteinte des traits de la mort (*Iliade*, IX, 410 et suiv.).

3. Achille disait à Odysseus qui l'estimait heureux de régner dans les enfers sur les âmes : « Ne me parle pas de la mort ; j'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de régner sur tous ceux qui ne sont plus » (*Odyssee*, XI, 488 et suiv.).

4. Der Sohn des Tydeus : Diomède, fils de Tydée.

Der¹ für seine Hausaltäre
 Kämpfend, ein Beschirmer, fiel —
 Krönt den Sieger größte Ehre,
 Ehret ihn das schönre Ziel!

Der für seine Hausaltäre
 Kämpfend sank, ein Schirm und Hort,
 Auch in Feindes Munde fort
 Lebt ihm seines Namens Ehre.

Nestor jezt, der alte Becher²,
 Der drei Menschenalter sah³,
 Reicht den laubumkränzten Becher⁴
 Der bethränkten Gefuba⁵ :
 Trink' ihn aus, den Trank der Liebe,
 Und vergiß den großen Schmerz!
 Wundervoll ist Bacchus Gabe,
 Balsam fürs zerrißne Herz.

Trink ihn aus, den Trank der Liebe,
 Und vergiß den großen Schmerz!
 Balsam fürs zerrißne Herz,
 Wundervoll ist Bacchus Gabe.

1. Der peut être rapporté soit à Hector (vers 3), soit à ihn (vers 8). Le sens reste d'ailleurs le même dans les deux cas.

2. Der alte Becher : Pendant le grand combat, où les Grecs sont repoussés par les Troyens jusqu'aux vaisseaux, Nestor reste attablé à boire avec le héros Machaon, fils d'Asclépios, qu'il a emmené blessé hors de la mêlée (*Iliade*, XI, 618 et suiv., XIV, 1 et suiv.).

3. Nestor jezt... der drei Menschenalter sah : « Déjà s'étaient éteintes deux générations d'hommes jadis nés et nourris, comme lui, dans la riante Pylos; il régnait sur la troisième » (*Iliade*, I, 250 et suiv.).

4. Les héros d'Homère ne connaissent pas la coutume de couronner les coupes de feuillage.

5. Gefuba : nom latin de Ἑκάβη, Hécabé, femme de Priam et mère d'Hector.

Denn auch Niobe, dem schweren
 Jorn der Himmlischen ein Ziel,
 Kostete die Frucht der Nehren
 Und bezwang das Schmerzgefühl¹.
 Denn so lang die Lebensquelle²
 Schäumt an der Lippen Rand³,
 Ist der Schmerz in Lethes Welle⁴
 Tief versenkt und festgebannt!

Denn so lang die Lebensquelle
 An der Lippen Rande schäumt,
 Ist der Jammer weggeträumt,
 Fortgespült⁵ in Lethes Welle.

Und von ihrem Gott ergriffen,
 Hub sich jetzt die Seherin⁶,

1. Souvenir de la belle scène où Achille invite le vieux Priam, qui est venu le supplier de lui rendre le cadavre de son fils, à partager son repas : « La belle Niobé elle-même, dit-il au vieillard, a songé à prendre de la nourriture, quand, dans ses demeures, ses douze enfants venaient de périr : six filles et six fils florissants de jeunesse, frappés : les vierges, par les flèches d'Artémis, et les jeunes hommes par les traits de l'arc d'argent d'Apollon.... Alors, fatiguée de larmes, la mère se souvint de prendre des aliments » (*Iliade*, XXIV, 610 et suiv.). — Il est à noter d'ailleurs que dans la poésie de Schiller l'argumentation de Nestor manque un peu de logique; il exhorte Hécube à chercher l'oubli dans le vin, en lui proposant l'exemple de Niobé qui, après ses

malheurs, s'était néanmoins reconfortée en mangeant.

2. Lebensquelle : périphrase bizarre pour désigner le vin qui reconforte et soutient l'existence.

3. Schäumt an der Lippen Rand : le vin mousse, écume, sur le bord des lèvres; l'expression n'est de nouveau pas très heureuse.

4. In Lethes Welle : les eaux du Léthé, un fleuve des enfers, avaient la vertu de faire oublier à ceux qui la buvaient toute leur vie passée.

5. Ist der Jammer weggeträumt, fortgespült : expressions recherchées pour dire que le vin endort et dissipe les soucis.

6. Die Seherin : Cassandre, fille de Priam; elle tenait d'Apollon le don de connaître l'avenir, mais le dieu empêchait en même temps qu'on ne crût à ses prophéties

Blicke von den hohen Schiffen
 Nach dem Rauch der Heimath hin.
 Rauch ist alles ird'sche Wesen;
 Wie des Dampfes Säule weht¹,
 Schwinden alle Erdengrößen;
 Nur die Götter bleiben stät.
 Um das Ross des Reiters schweben,
 Um das Schiff die Sorgen her²;
 Morgen können wir's nicht mehr,
 Darum laßt uns heute leben!

Der Graf von Habsburg.

Le *Comte de Habsbourg*, la dernière des ballades de Schiller, et l'une des plus populaires, fut achevée le 25 avril 1803. C'est en lisant le *Chronicum Helveticum* de l'historien suisse Tschudi, qu'il étudiait pour préparer son grand drame de Guillaume Tell, que Schiller trouva l'anecdote qui forme le sujet de cette poésie. L'idée morale mise en relief par le poète est celle d'une Providence rémunératrice qui traite chacun selon ses mérites. Le comte Rodolphe de Habsbourg s'est montré humble et pieux; en récompense il est investi, par la volonté de Dieu, de la plus haute dignité humaine. Cette idée, un peu banale, ne cadre guère avec les croyances philosophiques de Schiller, qui n'admettait pas une intervention directe et manifeste de la volonté divine dans les destinées de l'homme. En revanche, il a su donner à son récit de la couleur, de la vie et de la chaleur.

1. Weht = verweht.

2. Cf. Horace, *Odes*, III, 1, 57 et suiv.: ... *Sed Timor et Minæ Scan-*

*dunt eodem, quo dominus; neque
Decedit ærata triremi. et Post
equitem sedet atra cura.*

Zu Aachen¹ in seiner Kaiserpracht,
 Im alterthümlichen Saale,
 Saß König Rudolphs heilige Macht²
 Beim festlichen Krönungsmahle³.
 Die Speisen trug der Pfalzgraf des Rheins,
 Es schenkte der Böhme des perlenden Weins⁴,
 Und alle die Wähler, die sieben⁵,
 Wie der Sterne Chor um die Sonne sich stellt,
 Umstanden geschäftig den Herrscher der Welt,
 Die Würde des Amtes zu üben.

Und rings erfüllte den hohen Balcon⁶
 Das Volk in freud'gem Gedränge;
 Laut mischte sich in der Posaunen Ton
 Das jauchzende Rufen der Menge;
 Denn geendigt nach langem verderblichem Streit
 War die kaiserlose, die schreckliche Zeit⁷,

1. Zu Aachen : Le couronnement des empereurs avait lieu à Aix-la-Chapelle.

2. König Rudolphs heilige Macht : Nous trouvons dans l'*Odyssée* la même périphrase : ἱερὴ ἡ Τηλεμάχου (II, 409), « la force divine de Télémaque », ou ἱερὸν μένος ; Ἀλκινόου (VII, 167), pour le noble Télémaque, le noble Alcinoüs.

3. Le couronnement de Rodolphe de Habsbourg eut lieu le 24 octobre 1273.

4. Des perlenden Weins : Voy Siegesfest, str. 9 (p. 253, note 1) Ajoutons que Schiller savait fort bien que l'électeur de Bohême n'avait pas rempli les fonctions de sa charge au couronnement de Rodolphe de Habsbourg.

5. Die Wähler, die sieben : Sur les sept électeurs, trois étaient ecclésiastiques, ceux de Mayence, de Trèves et de Cologne; quatre étaient laïques : le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg.

6. Den hohen Balcon : les galeries élevées, dont l'accès était ouvert au public et d'où il pouvait assister au banquet du couronnement.

7. Die kaiserlose, die schreckliche Zeit : le grand interrègne (1254-1273) qui commença à l'extinction de la dynastie des Hohenstaufen et qui fut une période de troubles et de discordes intérieures pour toute l'Allemagne.

Und ein Richter war wieder auf Erden.
Nicht blind mehr waltet der eiserne Speer,
Nicht fürchtet der Schwache, der Friedliche mehr,
Des Mächtigen Beute zu werden.

Und der Kaiser ergreift den goldnen Pokal
Und spricht mit zufriedenen Blicken :
„Wohl glänzet das Fest, wohl pranget das Mahl,
Mein königlich Herz zu entzücken;
Doch den Sänger vermiss' ich, den Bringer der Lust,
Der mit süßem Klang mir bewege die Brust
Und mit göttlich erhabenen Lehren.
So hab' ich's gehalten von Jugend an,
Und was ich als Ritter gepflegt und gethan,
Nicht will ich's als Kaiser entbehren.“

Und sieh! in der Fürsten umgebenden Kreis
Trat der Sänger im langen Talare;
Ihm glänzte die Locke silberweiß,
Gefleicht von der Fülle der Jahre.
„Süßer Wohl laut schläft in der Saiten Gold,
Der Sänger singt von der Minne Sold¹,
Er preiset das Höchste, das Beste,
Was das Herz sich wünscht, was der Sinn begehrt;
Doch sage, was ist des Kaisers werth
An seinem herrlichsten Feste?“ —

„Nicht gebieten werd' ich dem Sänger,“ spricht
Der Herrscher mit lächelndem Munde,

1. Der Minne Sold : la récompense d'amour, c.-à-d. les bonnes grâces et les faveurs de la femme aimée.

„Er steht in des größeren Herren Pflicht,
 Er gehorcht der gebietenden Stunde.
 Wie in den Lüften der Sturmwind saust,
 Man weiß nicht, von wannen er kommt und braust,
 Wie der Quell aus verborgenen Tiefen,
 So des Sängers Lied aus dem Innern schallt
 Und wecket der dunkeln Gefühle Gewalt,
 Die im Herzen wunderbar schliefen.“

Und der Sänger rasch in die Saiten fällt
 Und beginnt sie mächtig zu schlagen¹ :
 „Aufs Waidwerk hinaus ritt ein edler Held,
 Den flüchtigen Gemäbock zu jagen.
 Ihm folgte der Knapp mit dem Jägergeschloß,
 Und als er auf seinem stattlichen Roß
 In eine Au kommt geritten,
 Ein Glöcklein hört er erklingen fern ;
 Ein Priester war's mit dem Leib des Herrn,
 Voran kam der Mefner geschritten.“

„Und der Graf zur Erde sich neiget hin,
 Das Haupt mit Demuth entblößet,
 Zu verehren mit gläubigem Christenfinn,
 Was alle Menschen erlöst.
 Ein Bächlein aber rauschte durchs Feld,
 Von des Gießbachs reißenden Fluthen geschwellt,
 Das hemmte der Wanderer Tritte ;
 Und beiseit legt jener das Sacrament,

1. Cf. Der Sänger... schlug in | *Chanteur* de Goethe (voy. p. 85,
 vollen Tönen, dans la ballade du | note 2).

Von den Füßen zieht er die Schuhe behend,
Damit er das Bächlein durchschritte."

"Was schaffst du? redet der Graf ihn an,
Der ihn verwundert betrachtet.
Herr, ich wolle zu einem sterbenden Mann,
Der nach der Himmelskost schmachtet;
Und da ich mich nahe des Baches Steg,
Da hat ihn der strömende Gießbach hinweg
Im Strudel der Wellen gerissen.
Drum daß dem Lechzenden werde sein Heil,
So will ich das Wässerlein jetzt in Eil
Durchwaten mit nackenden Füßen."

"Da setzt ihn der Graf auf sein ritterlich Pferd
Und reicht ihm die prächtigen Zäume,
Daß er labe den Kranken, der sein¹ begehrt,
Und die heilige Pflicht nicht versäume.
Und er selber auf seines Knappen Thier
Bergnüget noch weiter des Jagens Begier;
Der andre die Reise vollführet,
Und am nächsten Morgen, mit dankendem Blick,
Da bringt er dem Grafen sein Roß zurück,
Bescheiden am Zügel geführt."

"Nicht wolle das Gott, rief mit Demuthsinn
Der Graf, daß zum Streiten und Jagen
Das Roß ich beschritte fürderhin,
Daß meinen Schöpfer getragen!

1. Sein : génitif de er.

Und magst du's nicht haben zu eignem Gewinnst,
So bleib' es gewidmet dem göttlichen Dienst!

Denn ich hab' es dem ja gegeben,
Von dem ich Ehre und irdisches Gut
Zu Lehen trage und Leib und Blut
Und Seele und Athem und Leben."

"So mög' auch Gott, der allmächtige Gott,
Der das Flehen der Schwachen erhöret,
Zu Ehren euch bringen hier und dort,
So wie ihr jetzt ihn geehret.

Ihr seid ein mächtiger Graf, bekannt
Durch ritterlich Walten im Schweizerland;

Euch blühen sechs liebliche Töchter.
So mögen sie, rief er begeistert aus,
Sechs Kronen euch bringen in euer Haus¹
Und glänzen die spätesten Geschlechter²!"

Und mit sinnendem Haupt saß der Kaiser da,
Als dächt' er vergangener Zeiten;
Jetzt, da er dem Sänger ins Auge sah,
Da ergreift ihn der Worte Bedeuten.

Die Züge des Priesters erkennt er schnell
Und verbirgt der Thränen stürzenden Quell
In des Mantels purpurnen Falten.

Und alles blickte den Kaiser an
Und erkannte den Grafen, der das gethan,
Und verehrte das göttliche Walten³.

1. Les six filles de Roldolphe de Habsbourg épousèrent en effet des rois ou des princes.

schlechter: et que vos neveux les plus reculés brillent glorieusement (Régnier).

2. Und glänzen die spätesten Ge-

3. Anmerkung. — Eschudi, der

Wilhelm Tell.

Ces deux strophes, composées au mois d'avril 1804, furent transcrites sur l'exemplaire du drame de *Guillaume Tell* que Schiller envoya à l'électeur de Mayence, Charles de Dalberg. Schiller, dont nous avons déjà constaté les opinions anti-révolutionnaires (voy. p. 238, note 4; cf. p. 177, note 2), trace ici un parallèle entre la Révolution française et la révolte des Suisses contre la tyrannie intolérable de l'Autriche. Autant il condamne nos révolutionnaires, autant il admire les Suisses qui ont conquis la liberté dont ils étaient dignes, tout en restant modérés dans la victoire.

Wenn rohe Kräfte feindlich sich entzweien,
Und blinde Wuth die Kriegesflamme schürt;
Wenn sich im Kampfe tobender Parteien
Die Stimme der Gerechtigkeit verliert;
Wenn alle Laster schamlos sich befreien,
Wenn freche Willkür an das Heil'ge rührt,
Den Anker löst, an dem die Staaten hängen :
— Da ist kein Stoff zu freudigen Gesängen.

Doch wenn ein Volk, das fromm die Heerden weidet,
Sich selbst genug, nicht fremden Guts begehrt,
Den Zwang abwirft, den es unwürdig leidet,
Doch selbst im Zorn die Menschlichkeit noch ehrt,

und cette anecdote überliefert hat, erzählt auch, daß der Priester, dem dieses mit dem Grafen von Habsburg begegnet, nachher Caplan bei dem Kurfürsten von Mainz geworden und nicht wenig dazu beigetragen habe, bei der nächsten Kaiserwahl, die auf das große Interregnum er-

folgte, die Gedanken des Kurfürsten auf den Grafen von Habsburg zu richten. — Für die, welche die Geschichte jener Zeit kennen, bemerke ich noch, daß ich recht gut weiß, daß Böhmen sein Erzamt bei Rudolphs Kaiserkrönung nicht ausübte. (Note de Schiller.)

Im Glücke selbst, im 'Siege sich bescheidet :
— Das ist unsterblich und des Liedes werth.
Und solch ein Bild darf ich dir freudig zeigen,
Du kennst's, denn alles Große ist dein eigen.

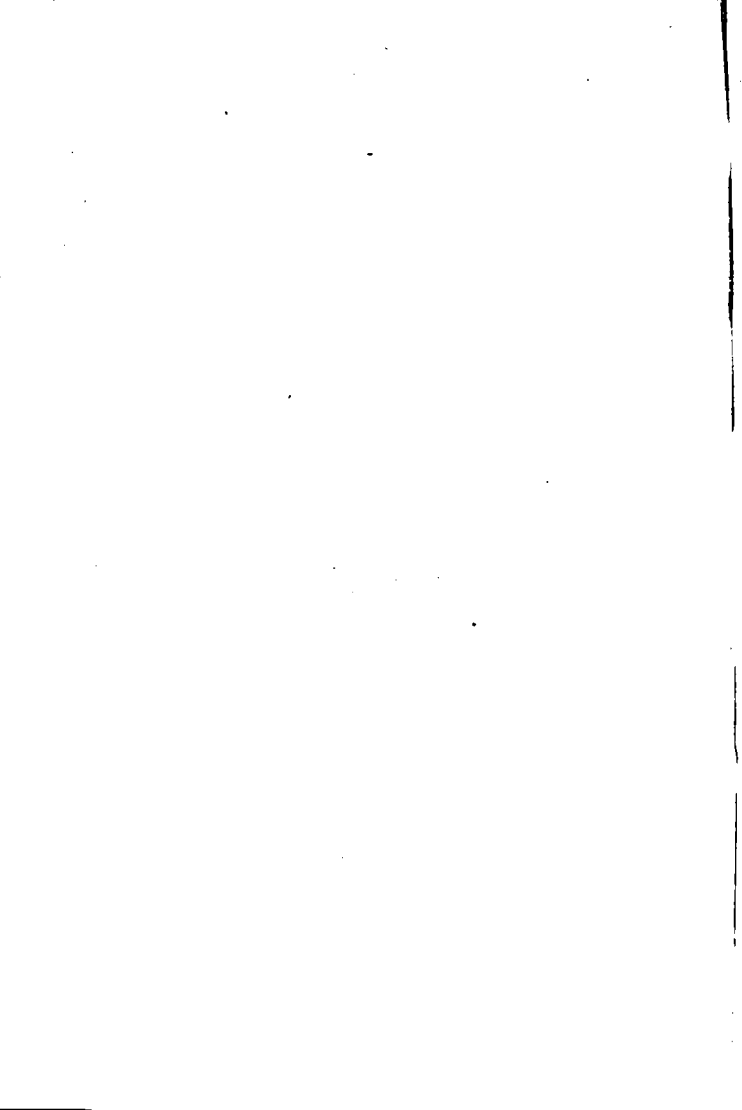


TABLE DES MATIÈRES

GOËTHE

NOTICE SUR LES POÉSIES LYRIQUES DE GOËTHE VII

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE GOËTHE XXXIV

I

Seidenröslein 2

Das Weibchen 3

POÉSIES SUR FRÉDÉRIQUE BRION 4

Willkommen und Abschied 7

Mailied 8

An die Erwählte 10

Der Wandrer 12

Prometheus 22

POÉSIES SUR L'ART 26

Rezenjent 26

Erklärung eines Holzschnittes, etc. 27

Studien 37

II

Bonne der Wehmuth.	39
Einschränkung.	39
Hoffnung.	40
Erinnerung.	41
 POÉSIES A MME DE STEIN.	 42
Wandrer's Nachtlied.	42
Nachtgedanken.	43
Erkanntes Glück.	44
Für ewig	44
 An den Mond.	 45
Der Fischer.	48
Gesang der Geister über den Wassern.	51
Meine Göttin.	53
Grenzen der Menschheit.	56
Das Göttliche.	59
Wandrer's Nachtlied.	63
Erskönig.	63
Almenau.	66
Zueignung.	75
 AUS WILHELM MEISTER.	 80
Mignon.	81
Mignon.	82
Dieselbe.	83
Der Sänger.	84
Harfenspieler.	86
Derjelbe.	87
Derjelbe.	87

III

Römische Elegien.	89
ÉPIGRAMMES.	92
Legende vom Hufeisen.	95

IV

Blumengruß.	98
Gefunden.	99
Die wandelnde Glocke.	100
Der getreue Eckart.	105
Der Todtentanz.	105
SENTENCES DIVERSES	108
Eigenthum.	109
Keins von Allen.	109
Das Beste.	110
Meine Wahl.	110
Memento.	110
Ein Anderes.	110
Lebensregel.	111
Bermächtniß.	

SCHILLER

NOTICE SUR LES POÉSIES LYRIQUES DE SCHILLER.	115
CHRONOLOGIE DE LA VIE DE SCHILLER	138
Die Götter Griechenlands.	144
Pegasus im Joche.	152
Der Sämann.	157
Das Höchste.	158
Das verschleierte Bild zu Sais.	159
Würde der Frauen.	163
Die Theilung der Erde.	167
Die Führer des Lebens.	169
Das Mädchen aus der Fremde.	171
ÉPIGRAMMES	173
Weibliches Urtheil.	174
Die Uebereinstimmung	174
Der beste Staat.	174
Meine Antipathie	175
Aufgabe	175
Kant und seine Ausleger.	175
Die Worte des Glaubens.	176
Hoffnung.	178
Der Taucher	179
Der Handschuh	189
Der Ring des Polykrates	192
Nodowessiers Todtenlied	198
Die Kraniche des Ibykus.	201
Die Bürgschaft	211
Des Mädchens Klage.	219

TABLE DES MATIÈRES.

271

Das Lied von der Glocke	220
Renie	242
Sehnsucht	244
Der Pilgrim	246
Das Siegesfest	248
Der Graf von Habsburg	258
Wilhelm Tell.	264

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

NOUVELLE COLLECTION DE CLASSIQUES

ANGLAIS ET ALLEMANDS

A L'USAGE DES ÉLÈVES

Format petit in-16 cartonné

LANGUE ANGLAISE

Alkin et Barbault : <i>Soirées au logis</i> (Tronchet) . . .	1 fr. 50
Byron : <i>Childe Harold</i> (E. Chasles)	2 fr. »
Choix de contes en anglais (Beaujeu)	1 fr. 50
Cook : <i>Extraits des Voyages</i> (Angellier)	2 fr. »
Dickens : <i>Un conte de Noël</i> (Fiévet)	1 fr. 50
Edgeworth : <i>Forester</i> (Al. Beljame)	1 fr. 50
— <i>Contes choisis</i> (Mothéré)	2 fr. »
— <i>Old Poz</i> (Al. Beljame)	» 40
Elliot (G.) : <i>Silas Marner</i> (A. Malfroy)	2 fr. 50
Foë (Daniel de) : <i>Robinson Crusoe</i> (Al. Beljame) . . .	1 fr. 50
Franklin : <i>Autobiographie</i> (E. Fiévet)	1 fr. 50
Goldsmith : <i>Le Vicaire de Wakefield</i> (A. Beljame) . . .	1 fr. 50
— <i>Le voyageur ; le village abandonné</i> (Mothéré)	» 75
— <i>Essais choisis</i> (Mac Enery)	1 fr. 50

Gray : <i>Choix de poésies</i> (Legouis)	1 fr. 50
Irving (W.) : <i>Vie et voyages de Christ. Colomb</i> (E. Chasles)	2 fr. »
— <i>Le livre d'esquisses</i> (Fiévet)	2 fr. »
Macaulay : <i>Morceaux choisis des essais</i> (Aug. Beljame)	2 fr. 50
— <i>Morceaux choisis de l'Histoire d'Angleterre</i> (Battier)	2 fr. 50
Milton : <i>Le paradis perdu</i> , livres I et II (Aug. Beljame)	» 90
Pope : <i>Essai sur la critique</i> (Motheré)	» 75
Shakespeare : <i>Jules César</i> (C. Fleming)	1 fr. 25
— <i>Henri VIII</i> (Morel)	1 fr. 25
— <i>Macbeth</i> (Morel)	1 fr. 80
— <i>Othello</i> (Morel)	1 fr. 80
Swift : <i>Les voyages de Gulliver</i> (E. Fiévet)	1 fr. 80
Tennyson : <i>Enoch Arden</i> (Al. Beljame)	1 fr. »
Walter Scott : <i>Contes d'un grand-père</i> (Talandier)	1 fr. 50
— <i>Morceaux choisis</i> (Battier)	3 fr. »

LANGUE ALLEMANDE

Auerbach : <i>Récits villageois de la Forêt-Noire</i> (B. Lévy)	2 fr. 50
Benedix : <i>Le procès</i> (Lange)	» 60
— <i>L'entêtement</i> (Lange)	» 60
— <i>Scènes choisies du Théâtre de famille</i> (Feuillié)	1 fr. 50
Chamisso : <i>Pierre Schlemihl</i> (Koell)	1 fr. »
Choix de Fables et de Contes en allemand (Mathis)	1 fr. 50
Contes et Morceaux choisis de Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder et Campe (Scherdlin)	1 fr. 50
Contes populaires tirés de Grimm, Musæus, Andersen, et des Feuilles de palmier par Herder et Liebeskind (Scherdlin)	2 fr. 50
Goethe : <i>Iphigénie en Tauride</i> (B. Lévy)	1 fr. 50
— <i>Campagne de France</i> (B. Lévy)	1 fr. 50
— <i>Faust</i> , 1 ^{re} partie (Büchner)	2 fr. »

Goethe (suite) : Le Tasse (B. Lévy)	1 fr. 80
— <i>Morceaux choisis</i> (B. Lévy)	3 fr. »
Goethe et Schiller : Poésies lyriques (Lichtenberger).	2 fr. 50
Hauff : Lichtenstein , parties I et II (Muller)	2 fr. 50
Hebel : Contes choisis (Feuillié).	1 fr. 50
Hoffmann : Le tonnelier de Nuremberg (Bauer)	2 fr. »
Kleist (de) : Michael Kohlhaas (Koch)	1 fr. »
Kotzebue : La petite ville allemande (Bailly)	1 fr. 50
Lessing : Laocoon (B. Lévy).	2 fr. »
— <i>Extraits des lettres sur la littérature moderne et</i> <i>des lettres archéologiques</i> (Cottler).	2 fr. »
— <i>Extraits de la Dramaturgie</i> (Cottler)	1 fr. 50
— <i>Minna de Barnhelm</i> (B. Lévy)	1 fr. 50
Niebuhr : Temps héroïques de la Grèce (Koch).	1 fr. 50
Schiller : Guerre de Trente Ans (Schmidt et Leclaire)	2 fr. 50
— <i>Histoire de la révolte des Pays-Bas</i> (Lange)	2 fr. 50
— <i>Jeanne d'Arc</i> (Bailly).	2 fr. 50
— <i>La Fiancée de Messine</i> (Scherdlin)	1 fr. 50
— <i>Wallenstein</i> , poème dramatique en 3 parties (Cottler).	2 fr. 50
— <i>Oncle et Neveu</i> (Briois),	1 fr. »
— <i>Morceaux choisis</i> (B. Lévy)	3 fr. »
Schiller et Goethe : Correspondance (B. Lévy).	3 fr. »
— <i>Poésies lyriques</i> (Lichtenberger).	2 fr. 50
Schmid : Cent petits contes (Scherdlin).	1 fr. 50
— <i>Les Œufs de Pâques</i> (Scherdlin)	1 fr. 25